Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
				✓							
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

3503 Rev. Bolduc

MISSION

DE LA

COLOMBIE.

LETTRE ET JOURNAL

DE

Mr. I.-B. Z. Bolduc,

MISSIONNAIRE DE LA COLOMBIE.

QUEBEC :

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. FRÊCHETTE, PÈRE,
IMPRIMEUR-LIBRAIRE, No. 13, RUE LAMONTAGNE.

hw
970.7
B687

MISSION DE LA COLOMBIE.

Lettre et Journal de M. Bolduc.

Nous avons annoncé, il y a déjà quelque temps, que MM. Bolduc et Langlois, deux jeunes et zélés missionnaires canadiens, partis de Boston le 12 septembre 1841 pour aller joindre leurs compatriotes, MM. Blanchet et Demers, qui travaillent avec tant de succès depuis quelques années à évangéliser les nations sauvages qui habitent les territoires anglais de la côte Nord-ouest de l'Amérique, étaient enfin arrivés le 10 septembre 1842 à l'entrée du fleuve Colombie, dans cette intéressante partie des missions du diocèse de Québec, après avoir passé par le cap Horn et séjourné quelque temps au Chili, et aux îles Gambier, Tahiti et Sandwich. Nous avons aussi publié quelques lettres pleines d'intérêt écrites par eux de Valparaiso, de Tahiti et de Honolulu. Un ami de M. Bolduc vient de recevoir de lui, par les mains de Mgr. de Juliopolis, qui est à la tête des missions de la Rivière-Rouge, actuellement à Québec, un journal qu'il a tenu de son voyage depuis son départ de Boston, avec une lettre du 6 mars dernier, dont cet ami a eu la bonté de nous communiquer l'extrait ci-dessous. Et ce qui fera plus de plaisir encore à nos lecteurs, il nous a communiqué le JOURNAL DE M. BOLDUC, et nous a permis de le publier dans les colonnes du *Canadien*. Ce qu'on a déjà vu des lettres de M. Bolduc, et les fragments de son Journal, transmis de Valparaiso, qui ont paru dans le dernier *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, font pressentir combien cette publication sera intéressante. Nous en ferons tirer un certain nombre d'exemplaires à part, en forme de brochure, et sous le même format que les *Rapports sur les Missions*, avec lesquels on pourra ainsi les faire relier si on le trouve à propos. Nous espérons qu'il nous sera donné de publier aussi le Journal que M. Bolduc, dans sa lettre ci-dessous, promet de tenir de l'*expédition boréale* qu'il allait entreprendre.

Mission de la rivière Cawlitz, le 6 mars 1843.

"..... l
..... Il faut ici, pour faire du bien, un caractère particulier ; il faut sa

27748

voir se rendre aimable aux sauvages, les faire rire de temps en temps, afin de ne point les effrayer et de leur donner de la religion une opinion favorable. Il n'est pas expédient de leur montrer beaucoup de sévérité d'abord, mais il faut amener toute chose en son temps et successivement, ou on ne réussit point. Le caractère des différentes nations me plaît bien, je trouve beaucoup de plaisir avec eux, généralement ils sont joyeux et entendent très-bien le badinage. Depuis que je suis ici avec la nation des Cawlitz, je n'en ai pas converti beaucoup ; ils ne veulent pas se rendre depuis qu'ils ont été scandalisés par la mauvaise conduite de quelques Canadiens serviteurs de la Compagnie. Le jour de la Toussaint j'ai baptisé un grand-chef de la rivière Fraser : c'est le premier chrétien dans la classe noble. Je lui ai donné le nom de Cyprien. J'ai baptisé beaucoup d'enfants qui meurent presque tous avant l'âge de raison. Le jour de saint François de Sales j'ai eu la consolation d'admettre au sacrement de la régénération seize grandes personnes. Ce jour-là j'ai beaucoup pensé à la solennité de cette fête au Séminaire de Québec. Je me suis transporté au milieu de cette joie mêlée de piété, mais j'ai considéré tout cela comme étant peu de chose à côté des consolations que j'éprouvais à la vue de cette troupe de personnes que je venais d'engendrer à Jésus-Christ, et d'introduire dans l'unique bergerie du Pasteur. Dans ces moments de faveur de la part de Dieu, je ne changerais pas mon sort pour celui du plus heureux des rois. Le 26 février j'ai baptisé et marié un sauvage et une sauvagesse de la nation Cawlitz : ce sont peut-être les deux personnes les plus aimables de ma mission, et assurément je ne changerais pas leur société pour celle de bien des Canadiens d'ici. Ils vont se mettre sur une terre et cultiver à la manière des blancs. Le mari a beaucoup d'esprit, et la femme, que j'ai nommée Liduvine, a soin de mon linge et me fait des habits qui ne seraient pas à dédaigner à Québec..

.....

" A la fin de mon journal, je t'ai parlé d'une mission dont il est question de jeter les fondements ; pas plus tard que demain matin, je pars pour effectuer ce dessein. Je suis arrivé avant-hier du fort Vancouver où M. Maclaughlin m'a offert un passage sur le steamboat de la Compagnie pour mettre à exécution mon entreprise. Donc, demain je pars avec armes et bagage pour me rendre à Nesqualy, où je serai, s'il n'arrive pas d'accident à mes chevaux, dans quatre jours. Mais avant de

me fixer sur l'île Vancouver, j'ai une grande tournée à faire. A Nesqualy je vais prendre le steamboat et parcourir tous les établissements que la Compagnie possède sur la côte Nord-ouest, jusqu'aux possessions russes. Peut-être même me rendrai-je jusqu'a Sitka, petite ville russe où il y a un évêque et des prêtres de la religion grecque schismatique. Ce voyage va durer trois mois, et au commencement de juin je serai dans mon île où il y a une population de vingt mille sauvages qui n'ont pas encore vu de prêtre. Si nous étions tous deux, nous en aurions pour nous divertir passablement ; mais tout seul, je vais succomber sous le poids du travail. N'importe : quand ma course sera courue, j'en recevrai la récompense. Ainsi donc, adieu au continent du Nouveau-Monde. Quand j'y reviendrai,ce sera pour voir quelques-uns de mes confrères, peut-être une fois ou deux par année. Je ne sais pas beaucoup comment je serai sur cette île par rapport à la vie : tout ce que je sais, je n'y mangerai pas du pain aux quatre grandes fêtes de l'année. Il y a beaucoup de poisson et de chevreuil. L'eau douce y est très-rare. Quand j'y aurai été quelque temps, je pourrai t'en dire des nouvelles.....Je vais aussi faire un journal de mon expédition boréale et tâcher de recueillir ce qu'il y a de mieux fondé sur les nations de ces endroits lointains.....

" Dans mon isolement, je me regarde néanmoins comme fort heureux ; je suis éloigné des sociétés pour lesquelles j'ai toujours eu assez peu de goût. Je ne changerais pas ma solitude pour tous les biens du monde. L'éloignement de mes confrères ne me fait point perdre courage ; le bon Dieu qui sait que je travaille pour la gloire de son saint nom ne m'abandonne point ; je suis aussi gai, aussi content que dans mes plus beaux jours au Canada ; je suis un peu pauvre, mais cela m'est agréable et me fait imiter une des principales vertus de notre divin modèle.....

" Pour la vie ton ami fidèle,

" J.-B. Z. Bolduc, prêtre. "

P. S.—J'ai oublié de te dire qu'un des commis de la Compagnie, du nom de C. Forrest, s'est servi de mon ministère pour opérer sa conversion au catholicisme.

" Le volcan dont il est parlé à la fin de mon journal a fait

éruption la nuit dernière avec un bruit épouvantable, quoiqu'à près de quinze lieues de nos maisons ; plusieurs personnes ont été éveillées ; la flamme s'est élevée à une hauteur considérable ; ce matin il fûme encore avec excès.

« J-B. Z. B. »

Honolulu (*île d'Ohahu*), *le* 13 *juillet* 1842. (*)

TRES CHER ET BIEN-AIME' CONFRERE,

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai passé par un grand nombre de situations, et j'oserais même dire qu'elles n'ont pas été moins variées que les lieux que j'ai visités. Dans plusieurs circonstances, j'ai ressenti beaucoup de joie ; quelquefois aussi, j'ai éprouvé de petites contrariétés et de ces petits moments d'épreuve dont personne n'est exempt. Dieu en soit loué. Pendant ce long voyage dont je vais te faire la narration, tu verras que plus d'une fois j'ai joui de bien douces sensations ; mais au milieu de tout cela une chose me manquait et causait en moi un vide indicible, c'était quelqu'un à qui je pusse les communiquer. Crois donc bien sincèrement qu'en remplissant ce devoir que me dicte l'attachement que j'ai pour toi, mon cher Cyprien, j'éprouve une véritable satisfaction. Malgré la distance qui me sépare de ma chère patrie, placé sur un des nombreux rochers de la mer Pacifique, il me semble encore n'être qu'à deux pas de toi, te voir tout étonné de ce que j'ai pu survivre à tant de périls et de dangers. Rien de plus vrai cependant, et tu vas voir que s'il en est ainsi, je le dois à la divine Providence.

Je ne te parlerai point de mon départ de Québec, ni de tout ce qui s'est passé depuis cette ville jusqu'aux limites du Cana-

(*) Quoique ce journal soit daté de Honolulu (capitale des îles Sandwich) le 13 juillet 1842, il va jusqu'au 23 février 1843, qu'il a été terminé sur le bord de la rivière Cawlitz, affluent de la Colombie, et contient la description de ces territoires. MM. Bolduc et Langlois mirent pied à terre à l'endroit où était autrefois le fort George ou Astoria, à l'embouchure de la Colombie, le 12 septembre 1842, un an, jour pour jour, après leur départ de Boston.

da, puisque tu as eu la bienveillance et le courage de m'accompagner jusque-là.

De Saint-Jean, où nous nous séparâmes pour peut-être bien des années, je m'embarquai avec mon confrère M. Langlois sur le *steamboat* le *Burlington* qui partait pour Whitehall. Le vaisseau était magnifique et surtout d'une propreté admirable. Mais d'un autre côté, quel cabotage sur ce lac Champlain ! A chaque instant il nous fallait, sinon arrêter, du moins n'avancer que très-lentement au juste milieu d'un chenal marqué par des balises à la manière des chemins d'hiver en Canada. Cependant à mesure que l'on chemine, le lac devient de plus en plus large, au point qu'on lui donne une largeur de six lieues. Ses bords, en général très peu élevés, offrent quelques paysages que l'on pourrait comparer à ceux de la vallée du St.-Laurent. Les forêts occupent encore la plus grande partie des terres. Les maisons, si on en excepte celles des villages, sont assez mal bâties et on y remarque beaucoup de pauvreté. Après avoir touché successivement aux villages de Champlain, Platsbourg, etc., etc., nous arrêtâmes quelques moments à Burlington, petite ville que l'on dit être la plus commerçante de l'état de Vermont. Sa population ne s'élève guères au-dessus de 4,000 âmes. Elle possède ce que l'on appelle aux Etats-Unis une UNIVERSITY. Quelques minutes me suffirent pour faire le tour de cette place, puis nous continuâmes notre route pendant la nuit, qui se passa assez gaiement au milieu des éclairs qui se succédant alternativement de chaque côté du lac, nous offrirent un spectacle dont nous pûmes jouir toute la nuit. Je dis toute la nuit, car dormir dans un *steamboat* américain, c'est à quoi il ne faut seulement pas songer. D'un côté vous avez une manœuvre fort bruyante ; de l'autre, chaque passager se sentant en pays de liberté, en profite de son mieux. Les négociants s'occupent entre eux de leurs spéculations, et ceux qui voyagent par promenade se divertissent à qui mieux mieux, tandis que les domestiques, tous gens de couleur, font leur besogne sans trop se gêner, sifflant, en turlupinant, une chansonnette dont les oreilles un tant soit peu pieuses ne sont pas toujours édifiées. Quoi qu'il en soit, à 7 heures du matin nous n'en étions pas moins à Whitehall, où la canaille n'est pas rare. Ici, gare aux voleurs ! au moment où vous y pensez le moins du monde, on vous pille, on vous vole. Grâce à Dieu, je ne perdis rien.

De Whitehall on peut aller tout droit à Albany par la diligence ; mais on ne se charge pas des gens qui traînent de grosses malles à leur suite : ainsi on nous mit de côté, ce qui nous obligea de prendre le *canal-boat*. Pour le coup, je me crus dans une situation presque semblable à celle où se trouvait Horace dans son voyage à Brindes. En effet, figure-toi, mon cher Cyprien, un fossé de 20 ou 25 pieds de large, rempli d'une eau stagnante où fourmillent des milliers de grenouilles et autres amphibies de même espèce. Le *packet-boat* ou vaisseau usité sur ce canal n'a pas plus d'une toise et demie de large sur 70 ou 80 pieds de longueur, et est mis en mouvement par deux chevaux d'une assez chétive capacité. A midi nous fûmes délivrés de ce triste cabotage pour prendre la diligence de Saratoga. Il ne nous restait encore que 20 milles à faire, nous dit-on ; mais j'ai lieu de croire qu'on en avait soustrait au moins quinze. Il faut dire aussi qu'à 5 heures du soir nous étions encore à déjeûner. Arrivés à Saratoga, l'hôtel de Congress-Hall nous fournit de quoi réparer nos forces ; après quoi nous passâmes une agréable soirée à visiter la place.

Saratoga est une jolie petite ville située près du lac du même nom. Ses eaux minérales, ses rues fort larges et presque toutes bordées d'arbres, ses bocages en grand nombre, en font une place tout-à-fait champêtre et un lieu de délices où les étrangers soint attirés en foule pendant la belle saison. On y trouve plusieurs hôtels dignes de rivaliser avec ceux des plus grandes villes de l'Union anglo-américaine. Elle possède plusieurs églises dont une seule est destinée au culte catholique ; elle est visitée par un missionnaire qui y compte environ 300 catholiques canadiens et irlandais. Le jour que nous passâmes là étant un dimanche, M. Langlois fut prié de dire un mot d'édification à ceux de la langue française, et moi de leur dire la messe. Dans le cours de la journée, nous reçûmes plusieurs visites de la part des Canadiens établis dans cette ville, et quelqu'un nous conduisit aux différentes sources d'eau minérale dont je te dirai en passant un petit mot.

Le pétillement plus ou moins considérable que presque toutes font apercevoir en sortant de terre, annonce en elles la présence de l'acide carbonique. Outre cela, quelques-unes contiennent du sulfate de magnésie ou sel d'Epsom. Plusieurs renferment du chlorhydrate de chaux, du fer en dissolution, d'autres du soufre. Ces dernières sont, à mon goût, fort mauvaises ; elles ont une odeur d'œufs gâtés assez prononcée.

Les plus célèbres de toutes sont celles de Congress-Hall : aussi les trouve-ton dans plusieurs apothicaireries de New-York et de Boston. Les substances qui entrent dans leur composition me seraient assez difficiles à assigner au juste. Je suis certain cependant qu'elles contiennent de l'acide carbonique en assez grande quantité, et l'analogie de leur goût avec celui de l'eau de mer me porterait à croire que le chlorhydrate de soude y entre pour quelque chose ; mais elles contiennent encore d'autres substances.

La plupart de toutes ces eaux, suivant la nature des sels qu'elles contiennent, offrent d'excellents purgatifs. Je regrette beaucoup de n'avoir point eu un thermomètre dans le moment où je les visitai ; leur température, sans être ni bien haute, ni bien basse, m'a cependant paru varier avec chacune d'elles.

Vers le soir du même jour nous prîmes le *rail-road* pour Albany : nous arrivâmes encore de jour. Cette ville, bâtie sur la rive droite de la rivière Hudson, est la capitale de l'état de New-York, dont elle est en même temps la seconde ville pour le commerce et la population, qui s'élève au-delà de 25,000 habitants. Je n'ai eu le temps de visiter cette place que bien superficiellement : cependant, elle m'a paru bien construite, et renfermer quelques édifices dignes d'attention. De ce nombre sont surtout le Capitole, ou palais de l'état, qui contient des salles décorées avec une richesse extraordinaire ; là se trouve aussi la bibliothèque publique, que je n'ai pu voir. Après le Capitole viennent la Banque d'Albany, le Musée, puis la nouvelle prison. Depuis peu d'années Albany s'est augmentée avec une rapidité étonnante ; les chemins de fer et les canaux qui y aboutissent, ainsi que les bateaux à vapeur qui la font communiquer avec les principales villes voisines, lui annoncent un avenir des plus prospères.

Le 6 septembre au matin nous prîmes le bateau à vapeur pour New-York, et la journée se passa à descendre la rivière Hudson, qui roule lentement ses eaux entre deux charmantes rives, composées de plaines où l'agriculture paraît être portée à un haut point de perfection. A peu de distance, s'élèvent de chaque côté deux chaînes de montagnes généralement basses et encore couvertes de forêts, au milieu desquelles on voit s'élever plusieurs établissements qui ressemblent à autant de petits châteaux, où paraît régner l'aisance que l'on remarque en maints

endroits des états du nord de l'Union. A des intervalles peu considérables se rencontrent des villages ou petites villes où l'industrie américaine et le commerce montrent beaucoup de vigueur. Au milieu de tant de beautés naturelles et factices, les voyages seraient des plus agréables, si le caractère des gens avec lesquels vous vous trouvez nécessairement se prêtait davantage aux manières sociales de leurs hôtes. Presque tous les Américains, en effet, annoncent beaucoup d'intelligence et possèdent surtout un certain talent d'observation qui varie cependant suivant la diversité de leur origine. La majeure partie sait lire, écrire et compter ; il est rare que leur science aille au delà. La raison en est claire, c'est qu'ici chaque individu, à quelques exceptions près, est exclusivement occupé de sa fortune ou moyen d'existence. Aussi les voyez-vous, même en voyageant, les uns avec une liasse de journaux à la main ou crayonnant leur porte-feuille, tandis que d'autres sont absorbés dans de profondes méditations spéculatives. Rarement ils s'entretiennent entre eux ou plaisantent ensemble. Les interrogez-vous ? *oui, non, je n'en sais rien*, voilà leurs réponses banales. Partout vous reconnaîtrez un Yankee, dit un voyageur, à la manière adroite dont il vous questionne sur ce qu'il sait, à la manière évasive dont il répond aux questions que vous lui faites, sans jamais rien affirmer, et surtout à l'adresse avec laquelle il s'éclipse dès qu'il faut payer.

A 6 heures du soir nous arrivâmes à New-York. Mais, cher ami, quel bruit épouvantable ! Plus de 200 charretiers attendaient l'arrivée du bateau à vapeur depuis je ne sais combien de temps. Tu eusses vu avec quel acharnement ils se précipitaient sur ces pauvres voyageurs.—*Une voiture pour vous, monsieur ;—un carrosse pour ces messieurs ;—montez dans celui-ci ;—croyez-m'en, celui ci vaut mieux ;—dans quel hôtel loge monsieur ?* etc., etc., etc., et mille autres tracasseries du même genre. On vous présente l'adresse de cinq ou six maisons qui vous attendent ; on s'empare de vos malles, et voilà, mon cher Cyprien, comme on est reçu à New-York. Se multiplier en quatre dans cette circonstance ne serait que le *quod justum* ; j'aurais voulu me voir à 200 lieues de là. Néanmoins poursuivons. Le premier objet qui se présenta à mes yeux, en franchissant la barrière, fut un monceau de melons de toute espèce, tellement gros que la ville de Québec aurait eu fort à faire pour le consommer en un mois entier. Puis aussitôt commença à se développer la ville la plus commerçante et la plus

peuplée de toute l'Amérique. New-York, en effet, est un des plus grands foyers de l'industrie américaine. Sa population excède 279,000 habitants. Cette ville, comme presque toutes celles de l'Amérique du Nord, est bien bâtie ; on y voit des rues fort belles, larges et longues à perte de vue, surtout dans les nouveaux quartiers. La plus longue est, sans contredit, celle qui porte le nom de Broadway, c'est à dire, rue large. J'ai lu quelque part qu'elle était une des plus belles rues du Nouveau-Monde. La beauté des maisons, la richesse et la variété des magasins, la largeur des trottoirs, puis la foule toujours agissante qui l anime, en font, dit un auteur, une des plus charmantes promenades. Mais, mon cher Cyprien, pour des gens qui ne sont jamais sortis de la paisible ville de Québec, le bruit de cette population immense est insupportable. Continuellement les rues sont traversées par des carrosses tellement grands que, s'il en paraissait de cette façon à Québec, la police, toujours amatrice du repos des Canadiens, n'aurait rien de mieux à faire que de les interdire sur-le-champ. Plusieurs assurément peuvent conduire à la fois 25 et même 30 personnes. Persuadés que le séjour de cette ville ne pouvait avoir pour nous que bien peu d'avantage, nous en fixâmes notre départ pour le 9 septembre. Le peu de temps qui nous restait après les recherches nécessaires à notre voyage principal fut employé à visiter les différents quartiers de New-York, ainsi que ses principaux monuments. Cependant, comme mon confrère et moi étions entièrement étrangers, nous fûmes forcés de nous contenter de la vue extérieure de plusieurs établissements. Je puis néanmoins citer l'Hôtel-de-ville, la Prison et la Maison de correction, les Eglises catholiques de St. Jean et de St. Paul. New York possède aussi un grand nombre d'instituts littéraires et d'instruction publique. On peut citer la Société littéraire et philosophique, l'Académie des beaux-arts, l'Ecole des sourds-muets, le Muséum américain, et surtout l'établissement typographique de la Société biblique, qui tient treize presses continuellement en activité. Je ne te dirai rien, cher ami, des temples destinés aux divers cultes protestants ; ne les ayant vus qu'extérieurement, tout ce que je sais, c'est qu'ils y sont en grand nombre, et si l'on juge de l'intérieur par les dehors, il y en a de magnifiques. Je dis qu'ils y sont en grand nombre, et cela pour de bonnes raisons ; car aux Etats-Unis il n'y a point de religion nationale. Toutes les sectes y sont admises, parce que les Américains ne regardent guères les opinions religieuses que comme des opinions philosophiques. Les athées sont

néanmoins exclus du sein de la république, encore les regarde-t-on moins comme les ennemis de Dieu que comme ennemis de la société. Mais cette loi qu'on m'a dit exister dans chaque état de la confédération est tombée de nécessité en désuétude depuis plusieurs années, et n'est nulle part en vigueur. Je dis de nécessité, parce que la population de chaque état en souffrirait notablement s'il fallait proscrire tous ceux qui nient l'existence d'un Etre suprême. J'en ai vu moi-même qui disent que c'est une excellente chose de prêcher une religion aux peuples, que cela entretient la paix parmi les hommes et contribue beaucoup au maintien du bon ordre dans la société; mais que pour eux, ils sont heureux et pacifiques sans cela, et qu'ils ne peuvent se prêter à la croyance de cet Etre suprême que chacun peint à sa manière. Il n'est pas rare de voir une femme, en se mariant, embrasser la religion de son mari. Plusieurs pères n'en donnent aucune à leurs enfants, afin de les laisser libres dans leur choix quand ils auront atteint l'âge de raison. Tu conviendras facilement, mon cher Cyprien, qu'ils ont sur ce choix une latitude dont aucun peuple ne peut se vanter de jouir; jamais terre n'a été plus fertile en croyances de toutes les sortes, puisqu'on en compte plus de quatre-vingts qui ont des adhérents en grand nombre. Un peu de patience à me suivre, et je te donnerai une liste de celles qui sont le plus à la mode. D'abord les Unitaires proprement dits, et les Quakers (a), appelés aussi Trembleurs, sont les plus dominants. Viennent ensuite les Méthodistes (b), au nombre de trois espèces. Les Trinitaires, les Luthériens, puis les Calvinistes divisés en deux classes qui sont: la classe des Presbytériens et la classe des Indépendants ou Congrégationalistes. Tous ces derniers sont en grand nombre dans les Etats du nord. On compte encore un bon nombre d'Anglicans ou Episcopaux, quelques Arméniens ou Remonstrants, Ecossais, Allemands réformés, Anabaptistes, Baptistes libres ou proprement dits, les Frères Moraves, les Ligueurs, les Universalistes; ajoute encore les Maronites, les Ultra-universalistes, les Déistes, puis les Libres-Penseurs, les Sauteurs et les Juifs, etc., etc.; je

---

(a) Les Quakers se donnent entr'eux le nom d'Amis. George Fox, cordonnier de Leicester, fut leur fondateur en 1647.

(b) On les appelle ainsi par dérision, à cause de la régularité et de la sévérité que leurs fondateurs affectaient dans leurs exercices de dévotion.

m'arrête, en voilà plus de deux douzaines et je serais bien fâché de te parler des plus absurdes : il y a vraiment de quoi mettre l'esprit humain dans la confusion. Cependant, au milieu de tout ce fatras de sectes, toutes plus ou moins ridicules, règne, dit-on, la plus grande union. Il n'y a que la religion catholique contre laquelle on se déchaîne et que l'on voudrait anéantir. Malgré tous les efforts de tant d'ennemis, je tiens d'une personne digne de foi que c'est elle qui fait le plus de progrès dans tous les Etats, et la seule qui ne soit point exposée à ces défections nombreuses qui font la désolation des prédicants de toutes ces innombrables sectes.

Je reviens à mon sujet. New-York étant le principal entrepôt commercial des Etats-Unis, a des correspondances avec les villes les plus commerçantes de l'Europe. Tous les huit jours, il part un paquebot pour Liverpool, tous les quinze jours un pour Londres, et de dix en dix jours un pour le Havre en France.

Il était tard lorsque je revins à l'hôtel, et je sentais vivement le besoin de prendre du repos ; mais point du tout, la nuit se passa à entendre les jurements et les imprécations de la canaille qui ne se contente pas du jour pour faire ses excursions. A tout cela se joignirent des cris continuels d'incendie. Ce fut donc sans regret que le 9 septembre au soir nous secouâmes de nos pieds la poussière de cette ville.

La c ie qui conduit de New-York à Boston est peu intéressante, et d'un autre côté on la fait pendant la nuit, quand on se sert des bateaux à vapeur. A quatre heures du matin, le 10, nous mîmes pied à terre à Providence pour prendre là le *rail-road* qui nous rendit à Boston en 4 heures.

L'arrivée en cette ville est bien plus paisible que dans les autres lieux où nous sommes passés depuis Montréal. Un médecin français avec lequel nous fîmes connaissance pendant la traversée nous introduisit chez une dame américaine tenant maison de pension. Celle-ci nous reçut fort bien et eut pour nous beaucoup d'égards.

Le même jour nous nous présentâmes à Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Boston, qui nous fit bon accueil et nous offrit un prêtre de sa maison pour nous accompagner chez les différentes personnes à qui nous avions affaire. Nous n'eûmes

rien de plus pressé que de nous informer si l'occasion qui nous avait été indiquée pour Valparaiso était encore à notre disposition. Le navire était encore au quai ; mais le prix de 750 piastres, qu'on nous demanda d'abord, nous parut exorbitant et mit obstacle à la conclusion du marché, avant d'avoir pris de plus amples informations. De retour à notre pension, nous y trouvâmes trois jeunes messieurs français. Le lendemain ces messieurs apprirent qui nous étions et où nous allions. La nature de notre voyage, sans doute, les porta à croire que nous n'étions pas sans argent, et chacun d'eux commença à se montrer très officieux envers nous et surtout à vouloir nous accompagner, sous prétexte de mieux connaître les personnes que nous devions consulter et les lieux que nous désirions visiter. L'un d'eux se chargea même d'obtenir de notre capitaine ou des armateurs du navire des conditions plus favorables, mais tout cela fut en vain. Nous fîmes aussitôt part de notre situation à Monseigneur l'évêque qui jugea à propos de ne point se fier à ces messieurs, et de nous engager à laisser leur maison pour habiter la sienne.

Le 11 septembre Sa Grandeur nous fit introduire chez M. Keilchon, consul russe, homme éminemment religieux et ami particulier des ecclésiastiques. L'accueil qu'il nous fit eut quelque chose de surprenant, car nous ne fûmes pas reçus comme des étrangers, mais comme des amis de vieille date. Ce monsieur parle très-bien le français, et nous eûmes le plaisir de nous entretenir quelque temps avec lui. Après nous avoir complimentés sur le bonheur que nous avions de pouvoir travailler à l'avancement de la religion, il nous fit le plus vif tableau des bienfaits qui s'opèrent par le moyen de la Société de la Propagation de la Foi. Nous reçûmes de lui divers renseignements très utiles pour notre voyage, et enfin nous prîmes congé de cet aimable homme, qui se recommanda à nos souvenirs et nous pria de faire mémoire de lui auprès des missionnaires établis à Valparaiso et aux îles Sandwich.

Notre capitaine, après s'être fait bien prier, nous ayant fait un rabais de 100 piastres sur le prix qu'il nous avait d'abord demandé, le marché fut conclu et le départ fixé au 13 septembre. Il nous restait encore presque deux jours pour nous préparer à une navigation qu'on nous assura ne devoir point se prolonger au-delà de 110 ou 115 jours. D'abord, comme sujets britanniques, nous allâmes demander au consul anglais des lettres de

protection auprès des autorités du Chili et des îles Sandwich, ce que nous aurions obtenu sans difficulté aucune ; mais il venait de recevoir de Kingston plusieurs papiers qui contenaient ce que nous demandions et auxquels il crut ne devoir rien ajouter. C'est là que nous apprîmes la funeste chûte qu'avait faite Son Excellence lord Sydenham, chûte qui, suivant la nouvelle, devait lui coûter au moins la perte des deux jambes.

Avant de quitter les Etats-Unis, il me reste un mot à te dire sur la ville de Boston, que tu sais être la capitale de l'état de Massachussetts. C'est la plus grande du pays appelé autrefois Nouvelle-Angleterre, et la quatrième de toute l'Union. Elle est agréablement située sur une presqu'île au fond de la baie de Massachussets. Sept ponts, dont trois sont en bois et d'une longueur considérable, font communiquer la ville avec ses faubourgs, ainsi qu'avec les petites villes de Charlestown et de Cambridge. Cette dernière, comme tu le sais, possède l'Université la plus célèbre de toute l'Amérique. Boston est une jolie ville et surtout n'est point exposée au bruit terrible que l'on remarque dans New-York. Elle compte plusieurs beaux édifices, parmi lesquels on peut citer le Palais de l'Etat, le Théâtre, l'Hôtel-de-ville, la Salle des concerts et des avocats, qui sont en grand nombre dans cette ville. La Douane, qui n'est pas encore achevée, surpassera en beauté tous les édifices du lieu ; ses colonnes extérieures sont en pierre et d'une seule pièce. Le nouveau marché mérite aussi une attention particulière ; c'est un bâtiment d'environ 700 pieds de long sur 40 de large, et soutenu intérieurement par deux rangs de colonnes d'ordre toscan.

Parmi les places publiques, on remarque surtout celle de Franklin : les arbres qui l'ombragent, la rendent un lieu charmant de promenade même dans les plus grandes chaleurs. Le seul monument digne d'attention est la statue en marbre de Washington.

Boston, étant le siége de la littérature américaine, possède un grand nombre d'établissements littéraires. A la tête de tous, on peut mettre le grand Athénée, situé dans un lieu tout-à-fait agréable, et qui possède une riche bibliothèque. Le Collége de médecine, l'Académie des sciences et des arts, la Société historique de Massachussetts sont des établissements qui font concevoir les plus belles espérances pour l'avancement des sciences et de la littérature dans cette ville.

La position avantageuse de Boston, les six chemins de fer qui y aboutissent, et son port avantageux, font que le commerce y est très étendu. Sa population, d'après le dernier recensement, s'élevait à 90,000 habitants, dont 30,000 sont aujourd'hui catholiques : le reste est partagé en 35 ou 40 sectes qui comptent plus ou moins d'adhérents, suivant leur degré d'absurdité.

Pendant mon séjour dans cette ville, j'eus à soutenir plusieurs points de controverse contre un jeune protestant français. C'était la première fois de ma vie que je me voyais aux prises avec un hérétique pour défendre ma religion. Par bonheur, mon homme n'était point un de ces antagonistes bien redoutables. Voici ce qui donna occasion à cette petite rencontre. M. Langlois avait laissé sur ma table une petite brochure intitulée : *Hors de l'Eglise il n'y a point de salut.* M. V... pour quelque affaire particulière vint chez moi, et ayant aperçu la susdite brochure, en trouva le titre très audacieux et commença aussitôt à s'élever fortement contre les faussetés qu'il renfermait, disait-il. Moi de ne point admettre les prétendues preuves et de les réfuter de mon mieux, lui prouvant, l'Ecriture à la main, " qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qu'une seule foi, qu'un seul baptême. " Que dans l'Eglise catholique, il y a unité dans la croyance des mêmes vérités, unité dans l'usage des mêmes sacrements, unité dans le saint ministère continué depuis l'origine jusqu'à nous, par le moyen de cette longue chaîne de Souverains Pontifes non interrompue depuis le chef des Apôtres jusqu'à nous. Ne me parlez pas de vos Souverains Pontifes, me dit-il avec un air de mépris extraordinaire. Je vois dans l'histoire que St. Pierre n'a eu de successeurs qu'au commencement du quatrième siècle. Mais, mon cher ami, lui dis-je, est-ce de bonne foi que vous parlez ainsi ? Dans quelle histoire trouvez-vous cela ? et me prenez-vous comme ne connaissant nullement l'histoire ? Point de réponse à la question.—Mais au moins vous avouerez que, parmi vos Papes, plusieurs ont été de fameux scélérats.—Sans être de fameux scélérats, lui répondis-je, quelques-uns, mais en bien petit nombre, n'ont pas toujours été ce qu'ils devaient être, mais qu'avez-vous à dire de leur foi ? C'était le moment de lui énumérer les désordres des fondateurs de la réforme, et comme ce champ est vaste, le chapitre fut long. Je lui plaçai ensuite sous les yeux quels étaient les tristes résultats de cette maxime protestante qui est de " reconnaître la Bible comme la seule règle de sa croyance et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi ; " car il

m'avait demandé pourquoi on interdisait la lecture de la Bible dans l'Eglise catholique. Je traitai de plus son interrogation de calomnie, et lui prouvai que jamais semblable chose n'avait eu lieu ; mais que ce que l'on défendait était l'interprétation particulière, cause de presque toutes les hérésies, et qui a divisé les protestants en autant de sectes qu'il s'est trouvé d'hommes capables de s'attacher quelques disciples ; aussi le philosophe de Genève ne pouvait s'empêcher de dire, bien qu'il fût protestant d'origine : " Les réformés de nos jours ne savent " plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils di- " sent ; et ailleurs, en parlant des ministres eux-mêmes : " Ce " sont en vérité de singulières gens que messieurs vos minis- " tres on ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient " pas : on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire : " leur seule manière d'établir leur foi, c'est d'attaquer celle " des autres. " Je lui aurais cité ces paroles de Dutidh écrivant à Bèze son ami et grand réformateur : " Nos gens se laissent aller à tout vent de doctrine ; si vous savez quelle est leur doctrine aujourd'hui, vous ne pouvez dire ce qu'elle sera demain. "—Mais en voilà assez sur ce point, me dit-il en m'interrompant ; et je voudrais bien avoir quelques preuves de ce que vous avez avancé au commencement : " que dans l'Eglise catholique il y a unité dans la croyance des mêmes vérités. " C'est un point fort obscur et je n'y vois goutte. Au commencement de l'Eglise, je ne vois qu'un très petit nombre d'articles de foi, tandis qu'aujourd'hui vous auriez peine à les renfermer en un gros volume.—Je m'efforçai de lui ouvrir les yeux à la lumière et de le ramener à lui-même. Je lui expliquai quelles étaient les causes qui avaient porté l'Eglise à en agir ainsi ; que ces causes étaient nées des hérésies qui s'étaient élevées contre elles dès les premiers temps de son établissement ; que jamais l'Eglise n'avait innové en matière de foi, mais qu'elle avait seulement décidé que tel et tel article que l'on refusait de croire ou d'admettre était ou n'était point de foi : que le nombre de ces décisions s'était accru à mesure que les hérésies s'étaient élevées ; que cette même Eglise qui avait condamné Arius, avait aussi condamné Luther et Calvin dans le concile de Trente, et décidé contre eux plusieurs articles qui jusque-là n'avaient point été décidés. J'ajoutai qu'il aurait fort à faire pour me prouver autant d'unité dans la prétendue réforme, lui citant à ce propos ce passage des premiers réformateurs eux-mêmes ; c'est Calvin écrivant à Mélanchton, qui parle. " Il est d'une grande importance que les divisions qui

" existent parmi nous ne soient point connues de la postérité, " car rien ne peut être plus ridicule que de nous voir, nous qui " sommes séparés du monde entier, nous accorder si mal en- " tre nous depuis le commencement même de la réforme, " et cet autre de M. Laval, ministre protestant depuis converti : " Durant le cours de mes incertitudes, j'avais réuni chez moi " plusieurs ministres protestants qui partaient pour les colonies " anglaises. Nous voulûmes convenir d'un symbole, jamais " nous ne pûmes tomber d'accord. La même chose arrive dans " toutes les réunions de ministres où l'on discute librement. " " Je lui aurais encore cité celui-ci qui est de J. J. Rousseau écrivant à un ami : " Je vous dirai et je vous déclare que, si " j'étais né catholique, je demeurerais catholique.... Un " grand avantage que vous avez dans l'Eglise catholique, est " que votre clergé se tient bien à ses principes, au lieu que le " nôtre (les protestants), composé de petits barbouillons à qui " l'arrogance a tourné la tête, ne sait ni ce qu'il veut, ni ce " qu'il dit. Le clergé protestant n'ôte à l'Eglise l'infaillibilité " qu'afin de l'usurper chacun pour soi ; " .... Mais quelqu'un vint me demander, et je fus forcé d'interrompre. J'espérais rencontrer encore mon adversaire, mais je ne l'ai plus revu.

Le 12 septembre étant un dimanche, Monseigneur de Boston m'invita à faire l'office public dans sa cathédrale : ce à quoi je me prêtai volontiers ; mais la Providence en décida autrement. Au moment où je devais commencer, notre capitaine, voyant le vent favorable pour sortir de la baie de Boston, fit mettre à la voile, et nous pria de nous rendre à bord. Il fallut bien laisser là l'office et ne point regimber. Heureusement qu'il y avait un prêtre qui n'avait point encore dit la messe, car le peuple catholique de Boston se serait trouvé sans office ce jour-là. Nous nous rendîmes donc incontinent au port. Le navire était déjà à une petite distance du quai où le capitaine nous attendait avec une chaloupe. Nous ne tardâmes pas à l'atteindre, et après avoir fait environ deux lieues à l'aide d'un petit vent d'est qui nous manqua bientôt, nous restâmes ancrés le 12 et le 13 près de la petite île Saint-Georges, que les Américains fortifient en ce moment, afin de repousser ceux qui auraient l'effronterie d'attenter à leur liberté de ce côté-là. Ces deux jours qui furent passablement beaux, nous procurèrent la vue intéressante des environs de Boston que nous n'avions pas pu visiter. La mer étant bien calme, je jetai quelques lignes au

moyen desquelles je pris une assez grande quantité d'une espèce de poissons dont j'ignore le nom. Ils étaient longs de 14 ou 15 pouces, ayant la tête très grosse et garnie de défenses pointues ; le reste de leur corps était d'ailleurs assez semblable à celui d'une morue.

Le 14 au matin un fort vent de nord-est s'étant élevé, nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course au sud-est. A midi, nous avions déjà perdu la côte de vue. Ce fut alors que la mélancolie s'empara de moi et me fit faire une foule de réflexions sur l'avenir qui m'attendait. Je me figurais aussi le charmant pays que je venais de laisser avec tous les objets de mes affections ; des parents inconsolables de mon départ, une mère, une sœur que j'aimais tendrement, puis la communauté dont je venais de me séparer et où je comptais le plus grand nombre de mes amis: tout cela se présentait à mon esprit avide de pensées, et me causait un serrement de cœur que j'entreprendrais en vain de te faire sentir ; il faut l'avoir éprouvé soi-même. Une scène nouvelle, il est vrai, se développait devant mes yeux, mais qu'elle était bien peu propre à dissiper la tristesse à laquelle je me laissais aller si volontiers et que dissipa seule la considération des motifs qui me fesaient entreprendre un aussi long voyage, pour le premier de ma vie ! Pour la première fois je me trouvais en pleine mer, n'ayant pour fixer mes regards que la frêle embarcation qui devait me défendre contre tous les assauts de la mer que l'on peut attendre dans une navigation de 4,000 lieues, et dans des endroits aussi dangereux que le sont ceux qui avoisinent le cap Horn. Je t'avoue, mon cher Cyprien, que si des motifs autres que ceux de la religion avaient été le sujet de mon entreprise, et qu'on m'eût proposé de retourner sur mes pas, j'aurais revu le Canada en peu de jours. Ces sombres pensées ne tardèrent pas à me laisser pour faire place au mal de mer, et je commençai, à l'envi des autres passagers, à alimenter les habitants des eaux. Cette triste maladie ne dura que deux jours pour moi, et assurément ce furent deux jours d'un jeûne tout-à fait canonique. M. Langlois en eut pour plusieurs jours avant d'être bien amariné.

Le 16 au soir nous rencontrâmes un brick anglais qui nous salua, et nous lui rendîmes la pareille.

Le vent tint bon jusqu'au 17, mais le soir du même jour, il tenait trop fort et nous obligea de mettre à la cape et de nous

faire battre par les flots d'une manière un peu étrange pour nous qui n'avions jamais vu que le St.-Laurent. Les gens de l'équipage, ayant été continuellement occupés aux agrès extérieurs du navire, n'avaient encore rien ordonné dans l'intérieur; toutes les malles et autres effets étaient en désordre. Tu eusses vu le plus beau remue-ménage du monde et par-dessus d'immenses vagues qui passaient presque toutes vivantes sur le pont. Le spectacle était un peu de nouvelle façon; aussi ouvrions-nous grandement les yeux. Si jamais, cher ami, tu te trouves en pareille circonstance, tu conviendras du premier coup qu'Horace avait raison de dire:

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.....Ode 3, liv. I.

Les premiers jours que je fus en mer, je ne fus pas peu surpris d'apercevoir une longue traînée d'une lumière pâle qui semblait jaillir des flots sillonnés par le navire. J'ai cherché long-temps la raison de ce phénomène qui ne se présente pas partout le même. Par exemple, dans l'Océan Atlantique que j'ai observé l'espace de plus de 50° en longitude, et en latitude depuis le 44e degré nord jusqu'au 59e sud, j'ai remarqué que cette lumière ne se fait que faiblement sentir au-delà des Tropiques, mais qu'elle augmente à mesure que l'on s'avance vers les régions équatoriales. La même chose s'observe dans l'Océan Pacifique. Conformément à ce que j'avais observé, j'ai trouvé que les causes variaient. Je vais t'en faire part, mon cher Cyprien, tu en jugeras.

La première est due au mouvement communiqué d'une multitude considérable de molécules qui paraissent douées d'une grande viscosité et qui sont moins grosses qu'une tête d'épingle. Pour en faire l'expérience, il suffit de verser avec précipitation de cette eau dans un verre, et on les voit aussitôt s'agiter fortement l'espace de quelques secondes et développer une faible lumière à peu près semblable à celle que donne le phosphore, après quoi elles reprennent leur état d'inertie et d'obscurité. La seconde cause, c'est-à-dire, celle qui produit la vive lumière, vient d'un petit animal que les naturalistes appellent ordinairement *ver luisant de mer*. Son corps est extrêmement petit, transparent et d'une mobilité incroyable. L'Océan contient

encore d'autres petits animaux lumineux tels que différents polypes et les zoophytes qui possèdent presque tous un certain degré de phosphorescence ; on pourrait ajouter qu'il y a aussi quelques matières phosphoriques échappées des putréfactions marines qui ont lieu dans les grandes chaleurs, et qui rendent la mer lumineuse aussitôt que quelque cause en trouble la tranquillité.

Ce phénomène physique n'est pas le seul que présente la mer à ceux qui la voient pour la première fois. On admire sa couleur verte ou bleue, si différente de celle des eaux douces, puis sa saveur salée. " Quand le soleil, par un temps serein, " pénètre la surface des eaux," dit un voyageur, " on s'y croit " sur une prairie liquide. A mesure que la nef s'éloigne du " bord et que l'on gagne les hauts parages, la teinte verte se " change en bleue, et dans la haute mer l'eau devient couleur " d'azur. Cette couleur persiste et semble devenir d'autant " plus intense que la profondeur est plus grande. " " Il pa- " raît, " ajoute Malte-Brun, " que cette couleur apparente " de la mer ne provient que des mêmes causes qui rendent les " montagnes bleues dans l'éloignement, et qui donnent à l'at- " mosphère sa couleur azurée : les rayons de lumière bleus, " commo les plus réfrangibles de tous, sont renvoyés en plus " grande quantité par le fluide aquatique, lequel leur fait subir " une forte réfraction en raison de sa densité et de sa profon " deur. Les autres nuances dans la couleur des eaux marit " mes dépendent des causes locales et quelquefois des illu- " sions. "

Quant à sa saveur salée nauséeuse, la raison est chimique, et voici à peu près ce qu'en dit Desmarest : " Les eaux de mer " contiennent un grand nombre de substances étrangères,et doi- " vent leur saveur salée ainsi que leur faculté purgative à " deux sels qui constituent la partie principale des corps étran- " gers qu'elles renferment. Le premier est le chlorhydrate de " soude ou sel marin qui y entre pour environ 1|30. Le se- " cond est le sulfate de soude, mais en bien moins grande " quantité que le premier. Les autres composés sont des " chlorhydrates de chaux, de magnésie, d'alumine, etc. "

Depuis le 17 jusqu'au 19, il ne se passa rien de particulier à bord. Le vent qui nous avait été favorable jusque-là nous abandonna tout-à-fait. La mer devint en peu de temps com-

me un vaste miroir. Depuis long-temps le capitaine m'invitait à monter dans un mât. Ne pouvant deviner quel était son dessein, je me laissai gagner enfin; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'à la simplicité de la colombe je n'avais pas joint la prudence du serpent. Je n'étais pas à 20 pieds au-dessus du navire, que je vis grimper après moi plusieurs matelots portant des cordes; je me doutai du tour qu'ils voulaient me jouer, mais il n'était plus temps: ils me saisirent par les jambes, m'attachèrent au milieu d'une échelle de cordes et ne me donnèrent la liberté qu'avec la promesse que je leur fis de leur donner une bouteille de vin.

Le 20, étant par les 35° 44' latitude nord et 57° 10' de longitude ouest du méridien de Greenwich, nous fûmes favorisés d'un bon vent de nord-ouest et nous commençâmes à apercevoir un grand nombre d'*exocets* ou *poissons volants*. Ce petit habitant des eaux, qui généralement ne dépasse pas 10 pouces de long, appartient à la troisième famille de l'ordre des *malacoptérygiens* abdominaux. A l'aide de ses nageoires pectorales, qui sont assez grandes pour le soutenir, il s'élance hors de l'eau, à la hauteur de quelques pieds, et vole ainsi l'espace quelquefois de plusieurs arpents. Ce petit animal aime la sorciété; rarement on le voit seul, mais par troupes de plusieurs centaines qui rasent la surface des eaux quand la mer est calme; si, au contraire, il vente un peu fort, ils s'élèvent davantage, et la nuit il n'est pas rare de les voir sauter à bord des navires en assez grande quantité pour procurer du poisson frais pour le repas de plusieurs personnes.

Nous aperçûmes quelques baleines le 24; elles firent quelques évolutions autour du navire et se retirèrent bientôt, car quelqu'un se mit à crier.

Six jours plus tard (le 30), étant à 27° de latitude, nous éprouvâmes un calme parfait. De grand matin, le navire parut entouré de poissons de différentes espèces, nous apprêtâmes aussitôt des lignes et, en moins d'une demi-heure, nous eûmes quatre grands poissons à notre disposition.

Le soir du même jour, nous eûmes la pleine lune et avec elle les vents alisés que nous attendions depuis plusieurs jours.

Ces vents règnent ordinairement entre les tropiques et souvent quelques degrés au-delà. Cependant entre 6° de latitude

nord et autant du côté du sud, il n'est pas rare d'éprouver de longs calmes. Les vents alisés, tu le sais, sont dus à deux courants d'air, l'un inférieur et froid, venant des pôles à l'équateur, l'autre supérieur et chaud, allant de l'équateur aux pôles, qui s'établissent pendant le mouvement diurne de la terre sur son axe. Ces vents augmentèrent un peu chaque jour jusqu'au 3 octobre où nous passâmes le tropique du Cancer vers les six heures du matin.

Depuis le 20 septembre, la température qui s'était toujours maintenue entre 19° et 24° du thermomètre de Réaumur (de Fahrenheit 75°, et 87°), devint un peu plus basse pendant quelques jours et surtout très humide, ce à quoi nous ne nous attendions guère en passant dans la zône torride: car, suivant les rapports de quelques voyageurs, nous attendions des chaleurs excessives.

Depuis Boston, la route suivie avait été le sud-est, mais dans la nuit du 4 octobre, le vent ayant changé de direction au point de faire dévier notre marche de 15° au moins, notre capitaine changea de route aussitôt et nous retournâmes sur nos pas, et cela jusqu'à ce que le vent devînt meilleur. Rien ne nous fit tant de mal au cœur; nous étions sur mer depuis près d'un mois et ce contre-temps devait nous retarder au moins de quinze jours ou trois semaines, ayant encore plus de 3,000 lieues à faire. Nous nous prîmes donc à représenter au capitaine qu'à mesure que nous nous approcherions de l'équateur, les vents deviendraient plus favorables, que dans deux ou trois jours il pourrait s'éloigner de la côte autant que bon lui semblerait, car le motif de ses craintes était de passer trop près du cap St.-Roch, extrémité orientale de l'Amérique du Sud. Là-dessus il se laisse gagner, et nous voilà en route. Deux jours ne s'étaient pas écoulés que nous avions du vent selon ses désirs.

Le 7, ayant fait les calculs pour déterminer notre position géographique, je trouvai que nous étions par les 31° 28' de longitude ouest de Greenwich et 14° 39' de latitude nord. Ainsi, dans l'espace de deux jours seulement, nous avions rangé presque toutes les Indes-Occidentales, à notre droite, et à notre gauche les îles du Cap-Vert et une partie de la Sénégambie, n'étant éloignés des côtes de l'Afrique que de 260 lieues tout au plus, mais de plus de 300 de celles de l'Amérique.

Le temps étant toujours beau et le vent favorable, nous nous trouvâmes le 10 à 7° 52', mais le vent nous manqua dans l'après-midi et nous eûmes quatre jours pendant lesquels nous éprouvâmes tous les changements de température possibles : le chaud, le frais, des coups de vent assez forts, puis des orages abondants, presque toujours suivis de quelques heures de calme et de chaleur. Il se passa une journée, surtout, où tous ces changements se renouvelèrent jusqu'à trois fois.

Le 15 octobre, nous nous rendîmes à 4° 17' de latitude, et après avoir éprouvé trois jours de vent contraire, la brise de l'est revint à notre secours.

Nous passâmes l'équateur le 19 à 9 heures ¼ du soir, par 25° de longitude ouest de Greenwich. L'aiguille aimantée éprouvait une variation de 9° 30', et la plus haute température du jour avait été de 22° 22' au thermomètre de Réaumur (de Fahrenheit 82°).

Suivant une ancienne coutume, nous nous attendions à recevoir le baptême dit de l'équateur, mais point du tout ; notre capitaine, ainsi que plusieurs de ceux de son équipage, étant encore infidèle, crut probablement, suivant une erreur du temps, que la cérémonie faite par lui ne serait pas reçue comme valide par les autres marins à qui nous aurions affaire, et dérogea à l'usage, mais nous n'en eûmes pas moins de plaisir. Vers les neuf heures du soir, tous les matelots, au nombre de 7 ou 8, dans un équipage à faire peur, entourèrent ceux qui n'avaient pas encore traversé la ligne équinoxiale. Ils ne tardèrent pas à s'emparer d'un jeune matelot qu'ils plongèrent jusqu'aux épaules dans une cuve d'eau, et, après lui avoir passé sur le visage un mélange de graisse et de goudron, ils le rasèrent avec un long rasoir de bois, puis le renvoyèrent, après lui avoir préalablement administré plusieurs seaux d'eau par la figure. Venait ensuite notre tour ; mais voyant que nous avions fort peu de disposition à passer par cette lugubre cérémonie, ils se contentèrent de nous demander quelques bouteilles de vin que nous fûmes forcés de leur livrer sur-le-champ. Le second du bord avait à subir la même épreuve que nous, mais il ne fut pas aussi heureux ; il lui passa par la tête de faire résistance ; alors tous se précipitèrent sur lui, et l'ayant lié avec des cordes, ils lui firent chèrement payer les petits maltraitements qu'ils avaient éprouvés de sa part. Tu les eusses vus lui jeter de bon

cœur les seaux d'eau partout le corps, et lui de faire la plus maigre façon qu'un mortel puisse exhiber.

Cette soirée fut pour tout l'équipage une véritable fête, et les chants de toute espèce furent prolongés bien avant dans la nuit. Le lendemain la réjouissance devait être générale. Aussi, dès la pointe du jour, notre *cook* avait déjà assassiné plusieurs citoyens de notre basse-cour et surtout un jeune *pig* qui nous fournit bonne chair pendant plusieurs jours. J'avoue que la fête aurait été complète, s'il y avait eu de l'eau potable ; car celle que nous avions, étant exposée au soleil depuis près de deux mois, était devenue tellement épaisse qu'on aurait eu besoin de la mâcher en plusieurs circonstances. Cependant, avec cela, il fallait faire soupe, thé, café, etc.

Le même jour nous aperçûmes une quantité prodigieuse d'oiseaux des tropiques, et le soir nous rencontrâmes un brick qui ne passa pas à 200 pieds de nous. Les capitaines échangèrent quelques paroles qui furent suivies du salut réciproque : *Go to hell.*

Après quelques jours de navigation dans l'hémisphère austral, nous aperçûmes les Nuées de Magellan : ce sont deux fortes nébuleuses qui font partie de la Voie lactée. Leur nom vient de ce qu'elles ressemblent tellement à des nuées qu'on pourrait quelquefois s'y tromper.

Le 24 octobre, nous passâmes sous le soleil qui avait ce jour-là 11° 48' de déclinaison à midi. La chaleur, qui ne s'éleva qu'à 21°, 77 de Réaumur (de Fahrenheit 81°), aurait été sans doute plus considérable sans un fort vent d'est qui vint à propos nous rafraîchir. Je puis dire qu'en général nous n'avons point éprouvé ces chaleurs excessives dont parlent quelques voyageurs qui ont sans doute exagéré les choses.

Tu sais, mon cher Cyprien, que les anciens, croyant que la chaleur allait en augmentant depuis le tropique jusqu'à l'équateur, conclurent, contre l'observation du judicieux Polybe, que les parties voisines de la ligne équinoxiale étaient inhabitables. Mais l'expérience de plusieurs siècles prouve maintenant la fausseté de cette assertion ; et, si on examine bien le comportement physique du temps pendant le cours de l'année dans cette partie du globe terrestre, on verra que plusieurs raisons concourent à en rendre la température plus supportable qu'on ne le croit ordinairement. D'abord, on peut dire qu'à quelques exceptions près, ces climats n'éprouvent que deux

saisons : l'une sèche, et qui est regardée comme leur été; l'autre, pluvieuse, est leur hiver. Ces deux saisons qui ne sont pas toujours et partout d'égale durée, sont directement opposées à l'été et à l'hiver célestes : ainsi, lorsque le soleil parcourt les signes septentrionaux, les peuples de la partie méridionale de la zône torride jouissent de la belle saison, tandis que ceux qui ont le soleil à leur zénith éprouvent des pluies presque continuelles, ce qui est facile à expliquer. Lorsque l'astre du jour lance ses rayons verticalement, l'atmosphère est continuellement échauffée et raréfiée, l'équilibre est à chaque instant rompu ; l'air froid des régions polaires est sans cesse attiré vers l'équateur, qui se charge en un instant de nuages épais dont la dissolution occasionne des orages qui se renouvellent plusieurs fois par jour et qui ne sont interrompus que par des coups de soleil très forts. D'un autre côté, les nuits presqu'égales aux jours sont très fraîches, et l'évaporation qui s'opère continuellement pendant le jour, les rend très humides. Voilà ce qui a lieu pendant la saison des pluies à laquelle succède tout-à-coup la saison sèche. " Rien, dit un géographe moderne, n'égale la beauté majestueuse " de l'été dans la zône torride. Le soleil s'élève verticale- " ment, il traverse en un instant les nuages brûlants de " l'Orient, et remplit la voûte des cieux d'une lumière éblouis- " sante dont aucune trace d'ombre n'interrompt la splen- " deur. "

Si le jour est beau, la nuit n'est pas sans posséder aussi ses charmes. La lune brille ici d'un éclat moins pâle, les rayons de Vénus sont plus vifs et plus purs, la Voie lactée répand une clarté scintillante. A cette pompe des cieux, il faut ajouter la sérénité de l'air. Pour moi, je ne trouve rien de comparable à une de ces belles soirées passée à bord d'un vaisseau dans ces contrées délicieuses. C'est un temps de méditation, de souvenirs et de comparaison avec ce que l'on a vu et éprouvé sur terre. Tout concourt à rendre cette partie du jour intéressante : le souffle toujours frais et non interrompu des vents alisés, le léger balancement du navire et la monotonie du bruit qu'il fait entendre en sillonnant la plaine liquide, puis sa rapidité qui rappelle la brièveté de la vie. Mais surtout, mon tendre ami, lève les yeux vers le firmament dont la pureté n'est ternie d'aucune vapeur : quelle richesse, quelle multitude d'astres ne déploie-t-il pas aux yeux de celui qui sait le contempler avec un cœur religieux ! On admire le spectacle toujours

nouveau, et l'on ne voudrait cesser de l'admirer. Si à cela tu ajoutes la clarté argentine de la lune qui s'étend sur tout le cercle immense d'un horison qu'aucun objet n'intercepte et au milieu duquel tu te trouves, tu auras, selon moi, l'idée d'un beau spectacle, oui, d'un beau spectacle, et tel que je n'en ai pas contemplé sur terre, même pendant les belles nuits d'hiver en Canada. C'est alors que l'on jouit du peu de peine que l'on s'est donné pour apprendre non seulement les premiers éléments de la science astronomique, mais encore la construction des constellations, leur enchaînement, leur disposition les unes par rapport aux autres, la connaissance des planètes, leur marche, leurs révolutions. Car, si la contemplation du firmament a quelque chose d'agréable pour celui qui en ignore la beauté, combien doit-elle être ravissante pour celui qui a quelque idée de sa perfection ! Pour moi, tu sais que c'est un de mes plus doux passe-temps, j'oserais même dire une passion. La vue de ce spectacle ravit mon âme, mon cœur se pénètre d'amour et de reconnaissance envers le Créateur de tant de merveilles, et c'est alors que je sens s'élever en moi quelques-unes de ces douces émotions que l'on sent, mais qu'on ne saurait décrire. Ce sont de ces élans qui ont quelque rapprochement avec ceux qu'éprouvait le saint roi prophète à la vue de ce même spectacle, et qui lui inspiraient ces traits sublimes que nous trouvons épars çà et là dans ses cantiques admirables. *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Lorsque le temps était bien beau, mon confrère et moi nous chantions sur la poupe quelques psaumes ou cantiques les plus propres à rendre grâce à Dieu des bienfaits qu'il nous accordait. Nous n'oubliions pas non plus celle que nous regardions comme notre protectrice et que l'Eglise salue du nom d'Etoile de la mer, et plus d'une fois l'*Ave, maris stella* et quelques autres antiennes consacrées au culte de la Mère de Dieu furent les objets de nos chants. J'avoue que nos concerts étaient bien faibles, mais ils ne laissaient pas de produire sur nous des effets que ne produisent pas toujours les chants les plus étudiés et les plus recherchés. Les gens du bord écoutaient de loin et en silence. Si nous cessions, quelquefois l'un d'eux s'approchait de nous et nous priait de continuer. Oh ! combien de fois ces circonstances m'ont rappelé Vincent de Paule en Afrique ; lui aussi chantait les louanges du Seigneur et les gloires de Marie devant des personnes qui ignoraient les principes de la vraie religion. Ses chants produisaient sur les cœurs de ces infortu-

nés des effets merveilleux et opéraient des conversions. Mais c'était un saint, son cœur n'avait point connu le mal et brûlait d'amourpour le bon maître qu'il servait. Que de retourssalutaires ces pensées m'ont fait faire sur moi-même ! Je me prêtais volontiers à ces réflexions que je regardais comme autant de grâces que Dieu m'envoyait dans sa miséricorde, pour augmenter ma foi et mon courage. Cependant une pensée de douleur venait quelquefois frapper mon cœur, c'était d'entendre succéder à nos chants religieux les chants obscènes dont retentissait l'avant du navire. Plusieurs d'entre les matelots étaient doués de belles voix et ils en abusaient ainsi pour offenser le Dieu qui les protége chaque jour contre les dangers de la mer.

Vers 9 heures du soir, chacun songeait à réparer ses forces épuisées par le poids du jour. Pour lors, laissé seul sur la poupe, une foule de souvenirs venaient assaillir mon imagination. Je me transportais à Québec, je parcourais de l'esprit le Séminaire ; car c'est dans cette sainte maison que j'ai commencé à aimer la vertu et ses nobles images, que j'ai joui de la confiance de mes supérieurs. Les aimer et leur donner des marques de ma reconnaissance était pour moi un devoir sacré. J'ai encore joui de l'intimité de plusieurs confrères. Oh ! qu'il est bien vrai de dire que dans tous les lieux il y a des échos. Tout me rappelait le passé dans ces heureux moments. Mon entrée dans cette maison, les soins et les enseignements pieux de mes précepteurs, les liaisons que j'y ai formées, les conversations joyeuses de mes amis, mes amusements avec eux, tous ces objets étaient pour moi des sujets d'indicibles ennuis. Et pourtant ces pensées, ces souvenirs, je me plaisais à les reproduire ; je prends un plaisir inouï à exhumer le passé, et à me plonger dans ces méditations, car elles excitent en moi de douces larmes et me donnent occasion d'offrir à Dieu l'hommage du sacrifice dont je lui dois l'inspiration.

Le jour de la Toussaint, nous eûmes un vent de 8 milles à l'heure : malgré cela la mer n'était que peu agitée, et de grand matin nous pûmes dire la sainte messe assez commodément. Ce fut pour nous une grande consolation de pouvoir ainsi nous unir par le plus auguste des sacrifices à l'Eglise militante, pour honorer la mémoire et le triomphe de cette multitude de bienheureux de toute nation et de toute langue que personne ne peut compter. Ce saint jour que l'on célèbre avec tant de dévotion dans tout l'univers catholique, était attendu chaque

année avec impatience de ma part ; je ne l'attendais pas avec moins de hâte cette année, mais, mon bien tendre ami, quel changement dans sa solennité, si je ne parle que de l'extérieur et de la pompe des cérémonies et des chants de joie dont ont coutume de retentir, à pareil jour, les voûtes de la cathédrale de Québec ! Que j'aurais donné bien cher pour assister au chant joyeux du *Gaudeamus omnes !* L'année dernière, j'étais du nombre de ceux qui le chantaient ; aujourd'hui, je me trouve à plus de 2,500 lieues du Canada, je suis au tropique du Capricorne, et privé, pour ainsi dire, de tout culte extérieur de religion. Cependant un rayon bienfaisant d'espérance me met dans une grande joie ; ces privations ne sont que passagères, et ceux dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe n'ont-ils pas aussi éprouvé des privations ? Que n'ont pas souffert ces milliers de martyrs, ces généreux confesseurs de la foi, tant d'apôtres ? Pourquoi ne ferais-je pas ce que tels et telles ont eu la générosité de faire ? Je suis aujourd'hui sur la voie où quelques-uns d'eux se trouvaient il y a peut-être bien peu d'années ; ce n'est pas sans combats qu'ils sont parvenus à la gloire. Quelques petits oiseaux, qui malgré la force du vent et le bruit des vagues, suivaient la trace rapide du vaisseau m'apprenaient par leur exemple à mettre de la constance dans mes résolutions ; mais l'un d'eux, peut-être plus faible que les autres, après nous avoir suivis tout le jour, vint se réfugier sur notre embarcation, croyant y trouver le repos ; le pauvre petit animal ! la mort l'y attendait. Symbole de ces âmes lâches et timides, qui, après avoir soutenu le plus fort du combat, sont entraînées par de funestes illusions à renoncer à la palme qui les attend.

Le 7 novembre finit par nous donner quelques heures de calme. Le grand nombre d'oiseaux qui environnaient le navire me rappela ce que j'avais entendu dire plusieurs fois, qu'on pouvait les prendre à la ligne comme des poissons. Je voulus en juger par l'expérience et jetai plusieurs lignes à la mer, et aussitôt j'eus en mon pouvoir plusieurs pièces de gibier de l'Océan Atlantique, et qui plus est, de différentes dimensions.

Le premier qui eut la complaisance de se laisser attraper était ce que les marins appellent *satanique* ou oiseau de tempête. Les naturalistes lui donnent rang dans la seconde famille de l'ordre des *palmipèdes*, c'est-à-dire oiseaux qui ont les pieds palmés entre les doigts, ce qui les rend propres à la natation.

De tous les oiseaux aquatiques, ce sont ceux qui se tiennent le plus constamment éloignés des terres. Lorsqu'ils sont fatigués de voler, ils marchent sur l'eau en se soutenant de leurs aîles : ce qui leur a fait donner le surnom de *Pétrels* ou *Petit-Pierre.* Lorsque ce petit animal cherche un asile sur les vergues des navires, c'est un signe certain de tempête. Les autres produits de ma pêche consistaient en gibiers du même ordre et de la même famille que le premier, quoique bien plus gros. C'étaient des mouëttes ou goëlands, mais de dimensions plus grandes que ceux du Canada. Ces oiseaux ont le bec comprimé, et leur mandibule supérieure, arquée vers le bout, forme avec l'inférieure un angle saillant en dessous. Je n'ai jamais vu au monde d'oiseaux si voraces ; ils se jettent même sur les flottants des lignes et auraient le cœur de les avaler, si la grandeur de leur gosier le leur permettait. Leur nombre est considérable ; les uns sont blancs, les autres gris, et quelques-uns sont noirs, n'ayant de blanc que le tour des yeux, ce qui leur donne l'apparence d'avoir des lunettes. Ces derniers sont presqu'aussi gros qu'une oie sauvage et ont souvent cinq pieds d'envergure. Notre basse-cour, quoique déjà bien ravagée, fournissait encore quelques coqs, avec lesquels il passa par la tête de quelqu'un de faire battre ces mouëttes. Ils ne se laissèrent pas prier pour en venir aux becs, mais le combat ne fut pas de longue durée : ces oiseaux étrangers par leurs cris auraient pu mettre en fuite une armée de coqs des plus belliqueux.

Le 12 du même mois, nous eûmes encore un jour de calme qui fut employé avec plaisir à la pêche du gibier. Pour le coup, la capture fut extraordinaire ; outre les mouëttes, nous prîmes aussi un albatross, oiseau de la même famille que les précédents, ayant une envergure de 12 pieds. Son corps n'était pas aussi long que celui d'un mouton, mais il n'était pas moins gros. Son bec, d'un demi-pied de long, est fort et tranchant, ayant à peu près la même forme que celui des mouëttes. Cet énorme oiseau se nourrit principalement de poissons qu'il attrape en rasant la surface de l'eau ou en plongeant à une petite distance de sa surface. Sa belle couleur blanche lui a fait donner le nom de mouton du cap Horn, car c'est là surtout qu'on les trouve en plus grand nombre. Son plumage est serré et imbibé d'une espèce d'huile qui le préserve de la pénétration de l'eau. Sans cette huile, il fournirait un duvet abondant et fort beau.

Notre capitaine, ce jour-là, joignit la chasse à la pêche, et toujours plein de bonté pour nous, il voulut nous procurer le plaisir d'une promenade en chaloupe. Nous fûmes suivis pendant quelques instant par un requin qui se laissa capturer à notre retour. Le requin est compté au nombre des *sétaciens*. Sa peau, hérissée d'aspérités nombreuses et très dures, sert à polir divers objets et à couvrir des boîtes que l'on veut rendre imperméables à l'eau. C'est un poisson d'une voracité extraordinaire: quelques-uns atteignent 20 pieds de longueur; celui que nous prîmes n'en avait pas plus de 10. On reconnaît parfaitement le requin à son corps arrondi et terminé par une queue dont la grosseur diminue insensiblement comme celle de l'esturgeon. Ses dents, longues et triangulaires, ordinairement au nombre de dix rangées, le rendent l'effroi des navigateurs qui ont l'imprudence de se mettre à l'eau dans les parages infestés de ce dangereux animal.

Le 13, la mer nous parut couverte d'oiseaux aquatiques et de plantes marines, ce qui nous fit soupçonner le voisinage du *Rio de la Plata* (rivière d'argent). Les calculs vérifièrent nos soupçons. Cet endroit est très redouté des marins à cause des tempêtes de vent d'ouest qui y règnent presque continuellement. Nous commencions à craindre, car jusque-là nous n'avions eu que des vents bien ordinaires. Dans la nuit du 14, en effet, le vent s'éleva avec violence, ce qui dura deux jours qui furent suivis d'un calme de 24 heures. La même chose se renouvela encore deux fois, de sorte que nous passâmes ainsi neuf jours sans rien faire, après quoi le temps se remit au beau: car, depuis le tropique du Capricorne, il avait été pluvieux; le 17 même nous eûmes de la grêle.

Le 20, après quelques heures de calme, notre *cook* prit au harpon un superbe *dauphin*. Plusieurs naturalistes disent que c'est à tort que cet animal est compté au rang des poissons dont il diffère essentiellement et n'a de commun avec eux que la forme extérieure. Toute son organisation interne porterait à le mettre au rang des autres *mammifères*. « Comme eux, dit M. De la Fosse, ils ont le sang chaud, des oreilles ouvertes à l'extérieur, des poumons, un cœur à deux ventricules, des mamelles au moyen desquelles ils allaitent leurs petits qui naissent vivants. Quoiqu'ayant la forme générale des poissons, ils diffèrent même extérieurement des animaux de cette classe, en ce que leur corps est terminée par une nageoire horizontale,

tandis que les poissons ont toujours la nageoire de la queue verticale. Ils sont en outre distingués par des *évents* ou narines, ouvertes en général au sommet de la tête et qui leur servent au rejet de l'eau avalée. Comme les poissons, les mammifères-cétacés se tiennent habituellement dans l'eau ; mais ils sont forcés de venir fréquemment à la surface pour respirer. Ils ont de petits yeux, une grosse tête attachée sans cou à un tronc très allongé et conique, lequel se continue avec une queue épaisse que termine la nageoire horizontale. Leur peau est généralement lisse et sans poils apparents. Dans le dauphin, les *évents* se réunissent pour former une seule ouverture au sommet de la tête. Son museau, de forme conique, se prolonge en une sorte de bec que l'on dirait lui avoir été ajouté, lequel est garni d'un double rempart de dents coniques très dangereuses, dont il se sert pour arrêter sa proie qu'il avale sans la mâcher. Cet animal donne d'excellente huile, et sa chair, lorsqu'elle est fraîche, est assez bonne à manger. Ces cétacés sont en nombre considérable dans toutes les mers, depuis Boston jusqu'aux îles Sandwich ; il ne s'est presque pas passé de jour sans que nous en ayons vu de grandes troupes.

Depuis le tropique du Capricorne, nous avions vu peu de baleines ; mais un coup passés au-delà vu Rio-de-la-Plata, nous en vîmes très-fréquemment. Le 20 novembre surtout, la mer en parut remplie. Ces énormes cétacés, en rejetant leurs bouffées d'eau font quelquefois entendre un bruit semblable à celui que fait une machine à vapeur à haute pression.

Quelques-uns vinrent assez près du navire pour nous permettre de les examiner. Il n'est pas rare d'en voir qui ont 90 et même 100 pieds de long Leur queue, laquelle est horizontale, dépasse souvent 20 pieds en largeur. Leur tête est énormément grosse et la mâchoire supérieure est garnie, des deux côtés, de lames de corne à bords effrangés ; c'est une espèce de peigne auquel on donne le nom de *fanons*. A l'aide de ce peigne, la baleine retient comme dans une seine les petits animaux dont elle se nourrit. On dit qu'elle se contente de peu et que les mollusques généralement lui suffisent. Ses fanons ont à peu près dix pieds de long, et un seul individu n'en a pas moins de 80 ou 100 de chaque côté du palais. Autrefois, ces rois de la mer vivaient en paix sous les climats tempérés ; mais aujourd'hui l'avidité des hommes les force à

chercher un asile sur les points les plus écartés du globe, où l'homme n'a encore pu établir de demeure. Si on en rencontre encore quelques-uns dans les contrées où le froid n'exerce pas toutes ses rigueurs, ils y sont en petit nombre et dédaignés comme ne pouvant point compenser les frais nécessaires à leur capture. Les côtes de la Patagonie leur offrirent d'abord un refuge. Cependant les bâtiments envoyés en grand nombre par plusieurs nations, et surtout par les Anglais, les forcèrent bientôt de se retirer plus loin. Maintenant ils vivent en troupes considérables sur les côtes glaciales des terres les plus australes. " Néanmoins les progrès de la navigation dans ces dernières années, dit un auteur, n'ont pas peu contribué à porter parmi eux d'étranges ravages. " Les ressources qu'ils offrent au commerce sont presqu'incalculables, si on considère qu'un seul de ces animaux peut quelquefois donner 100 et 120 barils d'huile, outre la baleine ordinaire que fournissent ses fanons.

Le 22 novembre, l'eau de la mer changea de couleur ; de bleue qu'elle était, elle devint blanche, ce qui annonçait la proximité du continent. Cependant nous ne le vîmes point. Le 26, nous atteignîmes fond à 80 brasses, et le suif attaché au bas de la sonde apporta de beau sable noir. En cas de tempête, le capitaine fit préparer une ancre. Le lendemain 27, étant par 45° 17' de latitude sud, nous aperçûmes, quoiqu'avec peine, le Cap des deux Baies (*El capo de dos bahias*), situé du côté nord de l'entrée de la baie St.-George.

Après plusieurs jours de calme et de vent contraire, il survint un coup de vent de nord qui dura pendant 24 heures et nous jeta bien vite de l'autre côté de la baie. A 6 heures du matin, le 30 novembre, nous n'étions tout au plus qu'à 3 ou 4 lieues des côtes élevées de la Patagonie, que nous rangeâmes en peu de temps, grâce au bon vent dont nous fûmes favorisés. Tu ne saurais croire, cher ami, quelle joie nous éprouvâmes à la vue de cette terre que nous n'avions point aperçue depuis 78 jours. Nous aurions bien désiré mettre pied à terre, soit sur le continent, soit sur les îles Falkland, pour y prendre de l'eau douce, car notre provision commençait à diminuer. Depuis le 15 novembre, même nous étions à la ration. Il est vrai que la portion était forte ; nous en recevions chaque jour trois bouteilles, dont deux étaient employées à la cuisine. Cependant le capitaine, voyant le temps si propice à l'avancement du voyage, jugea qu'il fallait en profiter et il fallut bien en passer par là.

Le mauvais temps que nous éprouvâmes le 1er décembre, nous força de renoncer au projet de passer par le détroit de Le Maire qui sépare la Terre de Feu de la Terre ou île des Etats (*States-land*). Le 3 au matin, nous nous trouvâmes tout près de la côte. Au nord, nous avions les hautes montagnes de la Terre de Feu ; au sud, la Terre des Etats, composée aussi de hautes montagnes, condamnées, comme les premières, à d'éternels frimats. Comme le vent était fort, nous n'eûmes pas longtemps la Terre de Feu en vue ; mais il n'en fut pas ainsi de l'île des Etats ; le vent mollit, et vers midi le courant nous en approcha à la distance d'une lieue seulement.

Toute cette terre, qui a plus de 12 lieues de long sur environ 4 de large, n'offre presqu'aucune plaine, le tout est occupé par une suite de montagnes gigantesques dont les têtes inégales heurtent et découpent les nuages. La position inégale de leur base fait qu'elles offrent de loin et en grand ce que présente de près et en petit un assemblage de cristaux de roche. Ce qui me frappa, c'est que quelques-uns de ces pics aigus, écartés les uns des autres par le pied, tendent à se réunir par le sommet, de sorte que l'œil les confond les uns dans les autres. Eu égard aux circonstances où je me trouvais et où je me trouve encore, ils me présentent l'image des événements d'ici-bas qui, souvent, séparent et écartent les unes des autres des personnes faites pour être unies, mais elles se rapprochent en s'élevant vers le ciel.

Les parties basses de ces pics paraissaient couvertes d'une mousse longue et épaisse que les premières chaleurs de l'été commençaient à faire reverdir. A l'endroit où finissent les neiges on apercevait plusieurs torrents prendre naissance, se précipiter, heurtant et surmontant tous les obstacles, et finir par briser sur des masses inébranlables de roc leurs eaux qui, jaillissant dans les airs, recevaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Après avoir admiré ce travail de la nature qui a jeté ainsi les uns sur les autres rochers, glaces et torrents, l'âme se pénètre des plus vives émotions de reconnaissance et de tendresse envers celui qui en est l'auteur. C'est un moment de jouissance céleste pendant lequel notre faible cœur oublie bientôt les peines et les privations qu'on éprouve sur mer.

Les eaux qui environnent ces froides contrées sont abondamment peuplées d'oiseaux. On y trouve tous ceux dont j'ai déjà parlé, et en outre une quantité de canards sauvages un peu plus

petits que ceux du Canada, dont ils diffèrent encore par le plumage. Les pigeons du cap Horn y sont aussi en grand nombre ; ils suivent les navires des jours entiers afin d'attraper quelque chose à manger. C'est un oiseau assez joli et de la grosseur des pigeons ordinaires. Son plumage sur les ailes et le dos est noir et blanc, le reste du corps est couvert d'un beau duvet blanc. Ses pieds sont palmés, et lorsqu'il est fatigué du vent ou de la mer, il marche sur les vagues en se soutenant faiblement de ses ailes à la manière des sataniques. Quoique ce petit habitant des régions australes ne soit pas beaucoup exposé à être tourmenté par les hommes, il a néanmoins un moyen de défense. En ayant pris un à la ligne, je voulus le caresser, mais il n'entendit point badinage, et paya mes caresses d'une bouffée d'huile très-puante qu'il laissa échapper de son gosier, ce qu'il renouvela autant de fois que quelqu'un voulut lui toucher....Il me reste encore, mon cher Cyprien, à te parler de l'animal le plus singulier que j'aie eu occasion de voir dans mon voyage. Je ne sais si je dois lui donner le nom de poisson ou d'oiseau, mais supposons-le oiseau. Il porte le nom de pingoin. On le connaissait très-anciennement, et il n'y a presque point de relations qui n'en fassent mention, car on le trouve en plusieurs endroits, ici, au cap de Bonne-Espérance, au sud de la terre de Van Diemen, aux îles Falkland où on le tue par milliers, dans les mers du nord, etc., etc. " Les rivages en sont peuplés, dit un voyageur, leurs innombrables légions stupides, pressées, inactives, courent les grèves en formant de longues files qui ressemblent, comme dit quelqu'un, à une procession d'enfants de chœur en camail." Le pingoin est de la grosseur du canard, il est noir, et son bec est sillonné en travers. Il ne vole jamais, car il n'a que des moignons d'ailes qui ressemblent à des nageoires. La plus grande partie de sa vie se passe dans l'eau, où il plonge et nage de même que les poissons, et avec une vîtesse surprenante. Son cri est perçant et très-fort ; quand la mer est un peu tranquille, on l'entend à plus de 10 arpents.

Lorsque nous eûmes doublé le cap St. Jean qui forme la partie orientale de la terre des Etats, le vent tomba tout-à-fait pendant quelques heures. La mer, cependant, était dans une grande agitation. Le capitaine fit descendre les vergues de perroquet et attacher solidement tout ce qui se trouvait sur le pont. Tout cela était pour nous de tristes présages pour le doublement du terrible cap Horn, l'effroi des marins. Nos craintes ne diminuèrent pas lorsque nous vîmes le vent s'élever avec violence,

sans cependant qu'il y eût de danger, mais il nous obligea de porter au sud-est, au lieu de sud-ouest, pendant trois jours ; aussi le 7 nous trouvâmes-nous par les 59° 45' de longitude et 56° 47' de latitude. Notre capitaine, jusque-là si gai, commença à devenir sombre ; enveloppé d'une longue redingote et la tête couverte d'un casque qui lui descendait jusque sur le milien de la figure, il se promenait taciturne sur le pont. S'il nous parlait quelquefois, c'était pour nous alarmer sur ce que nous devions éprouver.

Le 8 décembre, jour de la Conception, quelques heures se passèrent en calme et il tomba de la neige mêlée de pluie, après quoi le vent s'éleva favorable. La température, qui était considérablement diminuée depuis quelque temps, ne fut que de 2° 66 ce jour-là, au thermomètre de Réaumur, (de Fahrenheit 38 °). C'est la plus basse température que nous ayons eue. Le vent joint à la pluie et souvent à la grêle ne laissait pas néanmoins de faire passer de bien tristes nuits à l'équipage obligé de veiller à notre sûreté. Plusieurs étaient presque nus, et avec cela toujours mouillés ; aussi promirent-ils bien que s'ils mettaient une fois pied à terre, le cap Horn ne les reverrait pas une seconde fois. Si tel est le climat de ces contrées dans le mois de décembre, où commence leur plus belle saison, que doivent faire les pauvres habitants des terres magellaniques et de la Patagonie dans les mois de juin et de juillet où le soleil paraît à peine sur leur horizon.

Quant à nous, nous n'eûmes guère à souffrir du froid. La plus grande incommodité était de ne pouvoir dormir ni jour ni nuit ; car bien que le vent ne fût pas toujours très-fort, la mer était continuellement si grosse que nous étions à chaque instant exposés à être jetés hors de nos lits. Pour moi, j'ai été un peu plus maltraité que les autres. Dès le 3 décembre, je ressentis une attaque du scorbut, maladie incommode causée par le manque d'exercice, l'humidité du navire et les vivres salés. Les mains m'enflèrent au point que je ne pouvais plier les doigts sans beaucoup de peine et en éprouvant de vives douleurs dans les jointures. Je fus donc obligé pendant quelques jours de prendre un exercice continuel, à marcher sur le pont, à me battre les mains sur les épaules et à faire quelquefois la manœuvre. Cela joint à la nourriture simple, du biscuit et de l'eau, que je pris pendant quelques temps, arrêta les progres du mal qui diminua insensiblement, de sorte que le jour de Noël je ne ressentais presqu'aucune douleur.

La journée du 10 se passa en calme, mais pendant la nuit il s'éleva un vent passablement fort et de plus tout-à-fait contraire, ce qui nous obligea de porter au sud jusqu'au 13 où nous nous trouvâmes, moins quelques minutes, à 59° de latitude. Depuis le 5 décembre le jour ne s'était point couché et il fesait aussi clair la nuit qu'il a coutume de faire en Canada lorsqu'il y a beaucoup d'aurores boréales ou que la lune est sur l'horizon après 4 jours de croissant. Dans la nuit du 12 au 13 décembre il fesait tellement clair qu'à minuit on pouvait lire sur le pont aussi facilement qu'on le fait à Québec à 4 heures du soir, jour pour jour. Le soleil se leva à 2 heures 48 minutes ½ du matin, et ne se coucha, le 13 au soir, qu'à 9 heures 11 minutes ½.

Le 14, nous doublâmes enfin le cap Horn par un très-beau temps et par un vent de 3 ou 4 mailles à l'heure. J'additionnai ce jour-là notre marche de chaque jour depuis Québec, et je trouvai un résultat de 4,269 lieues de 25 au degré, ne comptant que les principaux détours sur mer. Il fallait voir comme nous étions contents, non seulement nous, mais encore tous ceux qui se trouvaient à bord. A nous considérer, on aurait dit que nous nous croyions à la fin de nos fatigues. Notre capitaine, à notre grande satisfaction, recouvra sa gaîté.

Le cap Horn, situé dans la petite île du même nom, est remarquable par sa hauteur et sa configuration extraordinaire : il est regardé comme la terre la plus méridionale fesant partie du continent de l'Amérique et comme l'extrémité des Andes. Tu sais, cher ami, combien ce cap est redouté des marins à cause des tempêtes et des froids qu'ils y éprouvent ordinairement et dont nous avons été exempts, grâce à Dieu. Il n'est pas rare de voir des navires y passer un mois, 6 semaines et même davantage. Pour nous, dix jours nous ont suffi. Quelques navigateurs, pour s'épargner la peine de le doubler, aiment mieux s'exposer au passage dangereux du détroit de Magellan, surtout à l'entrée de la mer Pacifique, qui n'est pas toujours aussi pacifique qu'on le croit généralement ; nous en eûmes une preuve évidente le 16 décembre : au lever du soleil nous passâmes à la vue des îles de Diego Ramirez. Quoique le vent ne fût pas bien fort, la mer était houleuse. Le capitaine nous prédit une forte brise et elle ne tarda pas à se faire sentir. A midi, nous filions 10 nœuds à l'heure, et la tempête se déclara vers le soir. Deux voiles furent rompues, et avec celles qui restaient nous fîmes quatre degrés de longitude en 18 heures, car nous avions vent en poupe.

La mer, lorsqu'elle est calme, a un degré de charme qui n'échappe pas au cœur qui reçoit facilement les impressions ; il y a paix et repos dans tout ce qui environne, c'est une vaste solitude qui offre l'image d'une âme qui a remporté la victoire sur ses passions. Mais je ne sais pas si ce genre de beauté ne serait pas surpassé par la majesté de la tempête si l'on pouvait toujours la contempler sans quelque frayeur. De loin elle s'annonce par un bruit sourd semblable aux roulements du tonnerre ; les vagues se succèdent, se pressent, se poussent, bientôt l'immensité de l'océan ne suffit plus à leur nombre, elles se heurtent et se brisent. L'image du chaos se présente aux yeux du spectateur. Au milieu de tout cela, se jouent une multitude d'énormes cétacés auxquels le navire semble disputer la palme de la vîtesse. " Ceux qui descendent avec leurs barques à la mer, ceux-là " voient les merveilles que Dieu opère dans la profondeur des " flots ; c'est pour eux que les élans de la mer sont admirables ; " ils entendent la tempête sonore qui ébranle les montagnes sur " leurs fortes bases, et éprouvent combien la voix de Dieu qui " se fait entendre sur les eaux est pleine de force et de puissan- " ce. O homme ! au cœur muni d'un triple airain, pourquoi " t'es-tu emparé de ce domaine qui n'est pas le tien ? Jusqu'où " se porteront tes conquêtes ? quel est le lieu du globe assez " reculé pour échapper à ta curiosité ?.... Mais je m'arrête : " à ces entreprises excitées par des motifs d'intérêt dans leur " principe, vient de se joindre un motif plus noble que celui " des richesses. La charité vient d'engager une lutte hardie " avec la cupidité : la connaissance de l'Evangile, voilà le " premier trésor que la piété chrétienne exporte aujourd'hui " chez les infidèles qui jusque-là vivaient tranquillement assou- " pis dans les ténèbres de l'idolâtrie. Jusqu'à quelques années " près, le démon avait exercé sur ces malheureux un empire " absolu ; depuis des siècles, il les reconnaissait comme des " victimes qui ne pouvaient lui échapper ; il les foulait aux " pieds avec audace et leur disait : je suis votre roi. Mais voici " que la foi lui répond avec fermeté et oppose une barrière " puissante au cours de ses victoires. Grâce à la navigation, " il n'y aura bientôt plus de nations assez reculées pour ne " pouvoir participer aux secours évangéliques que leur prépare " la belle société de la Propagation de la Foi. Oui la charité " est de tous les temps et s'étend à tous les lieux ! Ciel ! " faites-en éclater votre joie, et vous aussi, saints apôtres, " parce que le Seigneur a vengé votre sang. Louez votre Dieu, " vous tous qui êtes ses serviteurs, et qui le craignez, petits et

" grands, parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant
" est entré dans son règne. Réjouissons-nous tous et rendons-
" lui gloire, parce que sa miséricorde ne connaît point de
" bornes. Réjouissez-vous, Eglise d'Orient, vous qui étiez
" stérile ; Eglise d'Occident, qui étiez délaissée et sans enfants,
" poussez des cris de joie. Peuples infidèles, la longue chaîne
" de vos iniquités va se rompre ; l'empire de Satan va finir, sa
" condamnation est prononcée ; vos terres encore dégoûtantes
" des abominations de l'enfer vont être purifiées par la présence
" de votre Dieu. Sur vos montagnes va briller l'étendard du
" salut ; faites éclater votre jubilation, parce que le Seigneur
" vous appelle à une vie nouvelle ; accourez à lui avec em-
" pressement, accourez au festin qu'il vous prépare ; vous
" serez son peuple, et lui, il sera votre Dieu.

" Faibles élèves du sanctuaire, créatures, sans autre appui
" que celui d'une frêle embarcation, sillonnez avec courage la
" surface des eaux sur lesquelles l'esprit de Dieu se reposa au
" moment de la création. Sans crainte, volez au secours de
" vos frères, ne le cédez pas en courage à ceux qui courent
" après les richesses. Franchissez, franchissez les portes, pré-
" parez la voie aux peuples, applanissez la route, écartez les
" obstacles, élevez l'étendard à la vue des nations. Au milieu
" des abîmes qu'offre la mer, il y a des voies de salut, et celui qui
" dans l'enfance de l'univers la sépara de la terre et donna au vent
" sa pesanteur, sait aussi par sa puissance en mesurer la profon-
" deur et lui assigner ses bornes. " Tu viendras jusque-là, lui a-
" t-il dit, et tu n'iras pas plus loin. C'est ici que tu briseras tes
" flots tumultueux."

O toi ! mon cher Cyprien, qui es encore en paix sur terre, invoque chaque jour le Dieu qui porte le trouble dans les entrailles de la mer et dans l'harmonie de ses flots. Prie-le au nom de son Fils bien-aimé dont la droite offrit un refuge à Pierre manquant de foi, et sauva plusieurs fois du naufrage l'apôtre des Gentils ; conjure-le au nom de Xavier protecteur de la foi, d'avoir pitié du pauvre missionnaire qui sans prendre conseil de la chair ni du sang a abandonné ce qu'il a de plus cher au monde, ses parents, ses chers amis, son pays. Attire sur lui les bénédictions du ciel pendant les tristes et longs jours de sa navigation. Mais ce n'est pas tout, demande encore à Dieu qu'il l'inspire au moment où il entrera en possession de la terre qu'il doit évangéliser ; que le champ rendu fertile par ses sueurs

lui accorde le fruit de ses travaux et de ses peines ; que son sang, enfin, s'il doit être versé, ne retombe point sur ceux qui s'en rendront coupables, mais qu'au contraire il devienne une nouvelle semence de nouveaux chrétiens.

Je reprends mon itinéraire. Depuis le 17 jusqu'au 27 décembre, le vent fut presque toujours de plus en plus favorable. Chaque jour nous fesions environ 190 ou 200 milles. Rien de plus consolant, car je t'assure que nous soupirions de tout notre cœur après la terre. Le 28, vers 8 heures du matin, nous entendîmes crier : Terre, terre. C'étaient les côtes du Chili dont les montagnes se fesaient apercevoir au-dessus des nuages. Nous continuâmes à nous en approcher, et comme la brise était forte, à midi nous distinguions quelques maisons. Une chaloupe allant de San-Antonio à Valparaiso nous atteignit et nous dit que nous étions encore à 10 lieues de cette dernière place. Les capitaines firent quelques échanges, et nous eûmes du pain frais, du fromage nouveau et des poires.

Nous avions déjà oublié toutes nos privations, et nos fatigues se dissipaient promptement ; nous croyions arriver le même jour. Cependant la brise manqua tout-à-coup et nous laissa là jusqu'au lendemain 29 décembre, qui fut le jour de notre arrivée après 107 jours de navigation. Après la visite d'un officier galonné, nous eûmes la liberté de sortir du navire, grâce à de bons passe-ports, chose qu'il ne faut jamais oublier en venant dans ces parages où on est difficile pour laisser aborder les étrangers. Cependant, comme ecclésiastiques, nous n'eûmes à nous plaindre de rien. Nous mîmes donc pied à terre.

La place publique qui s'étend sur le bord de l'Océan et en face du port était couverte d'une foule immense de gens de tout état et de toute couleur, assez curieux de voir nos deux individus vêtus de noir depuis la tête jusqu'à la plante des pieds. Les douaniers nous arrêtèrent un instant afin de s'assurer si nous n'étions point des objets de contrebande ; après quoi ils nous donnèrent liberté de marcher de pied ferme, chose difficile à obtenir de quelqu'un qui sort de la mer : on lève les pieds comme des aveugles et on chancelle comme des gens ivres, donnant du coude sur chaque individu que l'on rencontre de près.

Quoi qu'il en soit, je ne laissais pas d'admirer le costume et la tournure des habitants de cette nouvelle république (depuis

1823). Depuis long-temps il me tardait de voir des descendants des enfants de la vieille Espagne ; peuple aux mœurs antiques, ferme et profond dans ses croyances religieuses. Mon cœur tout ému de se voir encore une fois dans un pays où la religion catholique étend d'un bout à l'autre son influence bienfaisante, fesait des vœux pour la conservation de ce trésor, le plus précieux qu'un état puisse posséder. Sur notre demande, on nous indiqua la demeure des révérends pères du Sacré Cœur de Jésus et de Marie. Après une marche d'environ une demi-heure, nous arrivâmes enfin au couvent. On annonça aussitôt l'arrivée de nos deux étrangers à M. le supérieur qui s'empressa de venir les recevoir. A la suite d'un colloque de quelques moments et après nous avoir reconnus, il nous offrit une généreuse hospitalité sous l'humble toit de son couvent. Là demeurent 18 religieux sous sa conduite. Dix sont prêtres, les autres sont frères-converts. Il se fesait déjà tard, et nous avions besoin de prendre du repos ; tout nous fut prodigué avec des égards et des soins que la religion seule peut inspirer et que l'on trouve bien consolants dans une terre étrangère. Le lendemain, on nous accorda le pouvoir de dire la sainte messe, qui fut offerte en action de grâces de notre heureuse navigation.

Trois jours après notre arrivée, nous célébrâmes avec la communauté le premier jour de l'an, jour de réminiscence et de prière. Dès la pointe du jour, j'étais dans le modeste temple du couvent ; là, prosterné aux pieds de l'autel solitaire, seul avec mon Dieu, n'entendant que le bruit des vagues de l'Océan qui viennent mourir sur le sable à quelques pas de là, j'offrais à mon Créateur un tribut d'actions de grâces pour tous les bienfaits accordés à moi-même, à mes parents et à mes chers amis pendant l'année écoulée. Qui pourrait te dire, mon cher Clyprien, le contentement que j'éprouvai en montant à l'autel pour y offrir l'agneau sans tache ? Mon cœur pénétré de crainte et de respect palpitait d'amour, et d'abondantes larmes coulaient de mes yeux. Si Dieu a prêté l'oreille à la voix de ma prière, beaucoup de péchés m'auront été remis, car j'aimais sincèrement. Les vœux que j'ai formés pour toi, cher ami, et pour toutes les personnes qui me sont chères, s'il plaît au Seigneur de les accepter, tu seras heureux....

Après avoir fait en vain plusieurs tentatives pour parvenir aux îles Sandwich, nous apprîmes que deux navires des Etats-Unis devaient être en route depuis la fin d'octobre, l'un allant à

notre Colombie et devant toucher à Valparaiso, l'autre allant aux îles Sandwich, devant aussi toucher à Valparaiso pour y prendre des provisions. Malgré notre empressement pour arriver à notre destination, il fallait bien se résigner à ce retard qui ne devait être, nous disait-on, que de quelques semaines seulement. La suite de cette relation te fera voir que ces quelques semaines ont été raisonnablement multipliées et m'ont donné lieu de m'étendre un peu dans ma nouvelle sphère et d'en prendre quelques petites connaissances, dont je vais tâcher de te donner une exacte esquisse : mais auparavant je te dirai un mot de mes généreux hôtes.

Tu sais, cher ami, que la maison de Picpus, établie à Paris, compte à peine un demi-siècle d'existence, et ses nombreuses branches qui s'étendent dans les divers départements de la France font plus son éloge que tout ce que je pourrais dire. Le Levant s'est ressenti pendant plusieurs années des effets de leur zèle, et depuis 1827 l'établissement de leurs missions dans les îles de l'Océanie Orientale, qui sont encore aujourd'hui le théâtre de leurs travaux apostoliques, a donné lieu à la fondation d'une maison à Valparaiso. Dans cette ville, leur ministère n'est point oisif. Après avoir tenu avec un succès merveilleux une maison de retraite et d'exercices spirituels pendant plusieurs années, ils ont songé à l'établissement d'un petit-séminaire où l'on compte déjà environ 60 pensionnaires et autant d'externes. Ces beaux commencements et l'intérêt que semblent prendre les habitants de Valparaiso pour cette institution qui leur manquait encore en ce genre, font augurer les plus belles espérances pour l'avancement de l'instruction de la jeunesse si négligée jusqu'à ce jour. La confiance dont ils jouissent et qu'ils méritent si bien, attire vers eux tout ce qu'il y a de véritables chrétiens dans la ville. Malheureusement leur nombre est encore trop petit pour suffire à la direction de tant d'âmes. Figure-toi, cher ami, combien doit être imposante cette petite communauté d'apôtres brûlant de zèle pour l'agrandissement du royaume de J.-C. Plusieurs sont dans la force de l'âge et n'attendent que le signal de leur supérieur pour voler au secours de leurs frères ; d'autres ont fini leur carrière apostolique et enseignent aux autres le chemin qu'il faut suivre. J'en ai vu qui ont travaillé avec succès dans le Levant, et arrosé de leurs sueurs les plaines qui furent le berceau du genre humain (*humanæ cunabula gentis*). Qu'il est beau d'entendre ces hommes évangéliques faire la peinture de cette terre, débris de tant d'empires

écroulés, la plus riche de l'univers en souvenirs historiques et religieux, puisqu'elle se rattache à l'établissement des premières sociétés de l'espèce humaine !

J'ai eu la satisfaction de voir ici le premier apôtre des îles Sandwich, M. Shot, qui a survécu à toutes les persécutions suscitées par les ministres protestants contre lui et son collaborateur M. Bachelot, mort à bord d'un navire par suite des mauvais traitements essuyés lors de leur expulsion des îles Sandwich. Tous s'accordent à donner à ce généreux missionnaire le titre glorieux de martyr de la foi. Ses dépouilles mortelles ont été déposées dans une des îles de l'Ascension par M. Maigret, aujourd'hui préfet apostolique de Sandwich.

Tu ne saurais croire, mon cher Cyprien, avec quelle joie j'ai recueilli de la bouche même de ce vieillard qui semblait avoir pour moi une véritable prédilection, le récit de toutes les persécutions qu'il a souffertes et des difficultés qu'il a eu à surmonter pour parvenir, après — ans d'exil à la Californie, à rentrer une seconde fois dans les îles d'où on l'avait ignominieusement chassé, et d'où on le chassa encore au bout de — ans. Il y a vraiment quelque chose d'admirable dans la patience et le courage de cet homme que j'ai été à portée de bien connaître. Presque tous les soirs, j'avais le plaisir de m'entretenir avec lui sous le feuillage des arbres dont le verger du couvent est décoré. Oh ! que je trouvais courts ces moments de véritable consolation ! Dans un pays étranger, à près de 2.000 lieues de ma patrie, entouré d'un peuple inconnu, la religion me fit trouver un ami auprès duquel je goûtais " combien il est doux et agréable pour des frères de vivre et d'habiter ensemble." Je sentais le baume délicieux de la charité s'écouler de son cœur dans le mien, m'apprenant à aimer sur la terre comme on aime dans le ciel. Délicieux instants qui me rappelaient l'enchantement de ces belles soirées du Canada, où errants tous deux à la clarté des feux de la nuit sur les paisibles bords du St. Laurent, nos cœurs s'épanchaient mutuellement l'un dans l'autre par la communication réciproque de leurs affections spirituelles. Fasse le ciel que l'étendue des mers n'oppose aucun obstacle à cette union !

Entrons maintenant dans quelques détails relatifs au Chili. Cette république étend son territoire depuis les 72° et 77° de longitude, entre les 25e et 44e parallèles de latitude australe. Il

faut encore y comprendre l'archipel de Chiloé et les îles de Juan Fernandez. L'aspect que présente toute cette région est des plus tristes pour quiconque a habité les belles plaines de l'Amérique septentrionale. Tu le concevras facilement en te figurant pour rivage de l'Océan une chaîne de montagnes souvent de deux ou trois mille pieds de haut, ne laissant entre elles et la mer presqu'aucun espace habitable. Sur ces hauteurs on voit des plaines s'étendre jusqu'au pied des Cordillières, couvertes en partie de neiges perpétuelles et couronnées de plusieurs volcans. Ce pays est sillonné de l'Est à l'Ouest par des *Québradas* ou gorges très-profondes au milieu desquelles coulent autant de rivières qui descendent à la mer les eaux des montagnes. En hiver, ce ne sont que de faibles ruisseaux qui deviennent en été des torrents qui portent la destruction partout où ils passent, tandis que les lieux plus élevés sont entièrement dépourvus d'eau : car, au Chili, il ne pleut jamais en été, et souvent très-peu en hiver. Malgré ce manque d'eau, le climat est très-beau. Rarement on y éprouve de grandes chaleurs, et la gelée ne se fait sentir que dans les plaines du Sud et dans le voisinage des Cordillières. Les nuits sont généralement très-fraîches, même en été, ce qui occasionne des rosées abondantes, auxquelles se joignent presque chaque jour des brumes qui ne se dissipent que vers les 9 ou 10 heures du matin, lorsque la brise de terre s'élève. C'est le climat d'un printemps continuel qui joint à l'agrément une grande salubrité. La seule chose à laquelle les étrangers et même les gens du pays ne s'apprivoisent que difficilement, ce sont les tremblements de terre. Il ne se passe pas de mois sans qu'on en éprouve souvent plusieurs. La veille de notre arrivée à Valparaiso, il y en eut un qui se fit sentir avec violence, et dans l'espace d'un mois et demi deux autres ont eu lieu. On ne peut se rappeler sans frayeur la secousse terrible qu'éprouva en 1835 la province de la Conception et qui engloutit une partie de la ville du même nom. Valparaiso éprouva aussi de grands ravages en 1827. L'église paroissiale et presque tous les édifices un peu hauts furent renversés.

Rien ne peut égaler la terreur qu'inspire ici un tremblement de terre pendant la nuit. Tout le monde se précipite hors des maisons par la première ouverture qui se rencontre. De tout côté, on n'entend que cris et lamentations. On se recommande à haute voix à la miséricorde du Seigneur et à Marie conçue sans péché. S'il n'y a pas toujours des édifices renversés,

il est rare qu'il n'y ait pas quelques personnes qui se tuent en se jetant du haut des maisons sur les pierres qui pavent les rues. A cette incommodité, qui, tu en conviendras facilement, n'est guère propre à rassurer ceux qui tiennent encore à la vieille habitude de ne point se laisser casser la tête, se joignent les grands vents du Sud en été, et du Nord en hiver. Chaque semaine, il y a deux ou trois jours pendant lesquels la poussière et le sable des montagnes sont entraînés avec violence comme la neige en Canada. Quand ces furieux vents s'élèvent, gare à ceux qui sont surpris sur les montagnes, je puis en juger par l'expérience ; gare aussi aux navires qui ne tiennent pas bien dans le port de Valparaiso, on en a vu jusqu'à 13 se réduire en poussière en moins deux heures.

Toute la région qui avoisine la mer ne possède qu'un sol sablonneux ou une espèce de terre rouge que le manque d'eau joint à l'ardeur du soleil rend entièrement stérile en été. Sur ces hauteurs, où l'on rencontre à peine quelques traces d'un gazon rabougri et à demi brûlé, pas un seul arbre capable de figurer dans la plus chétive forêt de nos contrées, pas une source d'eau pour rafraîchir le voyageur, ce qui l'oblige de descendre au fond des *Québradas*. Là, au milieu de quelques pieds de verdure, il rencontre de chétives cabanes formées de bambous enduits de terre. C'est là que règnent au sein de l'indolence et de la malpropreté, l'indigence et l'ignorance la plus complète qu'on puisse voir. Ces malheureux n'ont pour se couvrir que des haillons, quelques troncs d'arbres leur servent de siéges, et des peaux de bœufs étendues sur la terre forment leurs grabats. Une marmite pour faire bouillir les pommes de terre et une urne pour puiser de l'eau, voilà tout l'ornement de la cuisine de ces tristes habitations où la lumière du jour ne pénètre que par la porte et les fentes du toît. Voilà, cher ami, le spectacle hideux que présente au voyageur une partie des campagnes de ce pays si vanté pour ses richesses. En hiver, il prend une apparence un peu plus gaie. La verdure prend un peu de vigueur et l'on sème quelques grains sur le pendant des montagnes. A mesure que l'on s'avance dans l'intérieur du pays, le sol devient plus fertile et plus propre à l'agriculture ; le blé vient bien ainsi que les autres grains. C'est à la fin de l'hiver que se font les semailles, et les récoltes à la fin de l'été. Rien de plus joyeux que le moment de la moisson pour les Chiliens. Ces travaux sont entremêlés de jeux et de fêtes. J'ai

eté témoin, moi-même, des réjouissances qui ont lieu aux battages. A mesure que l'on cueille les gerbes, on les amasse dans un lieu élevé, bien sec et dépourvu de verdures. Là, après avoir formé un enclos en rond de 2 ou 300 pieds de diamètre, et étendu les gerbes, on y lance une centaine de chevaux indomptés que plusieurs personnes mettent en fuite en les poursuivant à cheval et en poussant des cris de toutes les façons. Pendant tout ce temps-là la foule des nombreux spectateurs ne demeure pas muette, et surtout ne se laisse pas épuiser sans s'humecter le gosier d'eau-de-vie. Ces travaux, ou plutôt ces fêtes, servent d'exercice d'équitation ; aussi y voit-on paraître tous ceux qui désirent se rendre habiles dans l'art, selon le goût du pays. Ces réunions, quelquefois de plusieurs centaines de personnes, ne contribuent pas peu à plonger dans la misère le pauvre fermier qui dépense en un seul jour le fruit des sueurs qu'il a versées pendant plusieurs semaines.

Quoique toute cette région soit située sous une latitude que ne dépasse pas celle des plus beaux pays de l'hémisphère opposé, que le climat même soit, ce semble, très-favorable au développement de la végétation, il est néanmoins vrai que les espèces sont peu variées. Cependant, le voyageur des pays froids admire le palmier, ce prince du règne végétal, que l'on rencontre ici isolé sur le pendant des montagnes. J'en ai vu qui pouvaient avoir au moins 20 pieds de circonférence sur une hauteur variable depuis 4 jusqu'à 7 pieds. La vigne croît dans tout le territoire de la république, mais c'est dans la province de la Conception qu'on la cultive avec le plus de succès. Beaucoup de fruits viendraient ici en abondance si on se donnait la peine de les cultiver. Malgré le peu de soin qu'on prend des vergers, on cueille cependant de bonnes oranges, des citrons et des limons. Les pommes sont presque partout à l'état sauvage, et il en est de même des prunes, des poires, des pêches et des abricots. L'olivier croîtrait même ici si on s'occupait de le cultiver. La culture des jardins est aussi très-négligée. Généralement on ne s'occupe que des légumes les plus communs et qui demandent le moins de soins. Les melons et les pastèques dont les Chiliens sont grands mangeurs, sont estimés comme les meilleurs qu'on puisse trouver. La pomme de terre que les Européens, lors de leur arrivée dans cette contrée, ont

trouvée à l'état sauvage dans plusieurs provinces et surtout à Quillota, offre de grandes ressources aux pauvres gens.

Quant aux forêts, il ne faut pas même y penser ici, on peut parcourir tout le territoire de la république sans rencontrer un seul arbre qui puisse fournir une pièce de bois de construction un peu passable. L'archipel de Chiloé est le seul magasin de bois du Chili, encore est-il bien insuffisant. Un cent de planches d'une espèce de bois qui ne vaut pas mieux que le tremble du Canada coûte ordinairement 35 et 40 piastres ; heureux encore ceux qui en trouvent avec leur argent. Un mât de navire, quand on peut se le procurer, coûte jusqu'à 400 piastres. Pour faire cuire les aliments on a recours aux branches d'arbrisseaux que les habitants des campagnes vont chercher sur les montagnes.

Si le règne végétal offre si peu d'observations à faire, il n'en est pas de même du règne animal, surtout dans la partie qui concerne les animaux domestiques de toute espèce, qui sont pour le Chili une véritable richesse et un objet important de commerce. Les riches pâturages qui s'étendent aux pieds des Cordillières, fournissent un nombre considérable de bœufs et de chevaux. Un seul individu en possède souvent plus de 3,000 de chaque espèce, sans compter une quantité presqu'aussi grande d'ânes, de mulets et de chèvres. Le cheval du Chili offre peu d'intérêt du côté de la taille ; il est court, bas et gros de corps, mais il est fort estimé pour sa force et encore plus pour son agilité. On ne peut sans frissonner voir un Chilien descendre des montagnes, bride abattue, au milieu des précipices dont l'aspect seul fait horreur. Dans plusieurs provinces on rencontre de grandes troupes de ces chevaux qui sont devenus sauvages et que l'on prend au lasso seulement pour en avoir les peaux.

Parmi les animaux sauvages, le renard est le plus commun : aussi le voit-on même auprès des villes. Le yaguarondi, le chat sauvage, le vison, le lapin, le lièvre et l'écureuil se trouvent dans les montagnes. On rencontre aussi plusieurs familles de sauriens ou lézards et la tarentule dont la piqûre est souvent dangereuse.

Il y a ici des oiseaux de tous les ordres, mais les passereaux sont, sans contredit, les plus nombreux. Le gobe-mouche, le

merle, le roitelet, l'hirondelle, les moineaux et l'oiseau-mouche abondent dans les vergers et autour des maisons. Dans l'ordre des palmipèdes, on admire le cygne, l'imbécile pingoin, les mauves, les canards, et une foule d'autres oiseaux dont les rivages de l'Océan sont couverts. Les grimpeurs offrent une multitude de perroquets et de perruches ; on en voit aux portes de toutes les maisons.

Après ce peu de mots sur les richesses végétales du sol chilien et sur les animaux qu'elles nourrissent, il convient de ne pas oublier les mines que l'on nous dit généralement être ici si abondantes et que l'on nous vante de si loin. J'ai sur ce point les meilleurs documents. Quelques mines d'or se trouvent réellement dans les provinces d'Aconguaca et de Coquimbo, mais si peu riches que ceux qui, jusqu'à présent, ont voulu les exploiter, se sont ruinés de fond en comble. On a fait encore tout récemment des tentatives pour une nouvelle exploitation, mais sans aucun succès. Les mines d'argent du district de Huasco et quelques autres, donnent maintenant quelques faibles revenus. Quant au cuivre, nulle part on ne le trouve en aussi grande quantité qu'ici. Un nombre considérable d'hommes sont employés à extraire le minerai et à lui faire subir les premières opérations, après quoi on l'envoie en Europe pour le faire purifier. Le charbon se trouve dans la province de la Conception et à Chiloé.

Je crois, cher ami, qu'en voilà assez long sur ces objets, et je passe maintenant à des choses qui peuvent être d'un plus grand intérêt pour le voyageur chrétien. Je te parlerai d'abord des différentes races d'hommes qui forment aujourd'hui la population du Chili. A l'arrivée des Espagnols dans cette partie du continent, on comptait plusieurs tribus sauvages dont il ne reste maintenant aucun débris, si l'on en excepte les Molouches, généralement connus sous le nom d'Araucans. Cette famille, qui habite actuellement les hautes plaines qui s'étendent entre le fleuve Biobio, Valdivia et l'Océan Pacifique, forme une peuplade belliqueuse dont le gouvernement dépend de quatre Caciques nommés Toquis. Ils exercent une agriculture imparfaite et savent se construire des maisons assez passables. Quoique moins sauvages que leurs voisins les Patagons, ils sont néanmoins anthropophages, cruels et voleurs. Le droit du plus fort est leur loi suprême. L'équitation fait l'occupation des hommes, tandis que les femmes sont chargées du

soin de la cabane, d'élever les enfants et de cultiver la terre. De toutes les nations sauvages de l'Amérique méridionale, c'est la seule qui ait toujours conservé son indépendance ; jamais les Espagnols n'ont pu les soumettre. Ils conservent encore le souvenir des cruautés que ces derniers leur ont fait éprouver lors de leur arrivée, et ne perdent aucune occasion d'en tirer vengeance. Plusieurs fois, ils n'ont pas craint d'attaquer la colonie de force ouverte. Il n'y avait que quelques années qu'ils avaient cessé leurs hostilités, lorsque la révolution éclata en 1822. Ils profitèrent de ces troubles, embrassèrent le parti des royalistes,et firent beaucoup souffrir les républicains dont ils ravagèrent plusieurs villes. Celle de la Conception tomba sous leurs coups, et elle en conserve encore les déplorables marques. Actuellement encore le Chili n'est point à l'abri de leurs incursions, et Santiago ne cesse de trembler au moindre mouvement de ses féroces ennemis. La république leur paie un tribut annuel assez considérable. Lorsque l'époque de ce paiement est arrivée, deux ou trois envoyés se rendent auprès du trésorier de l'état, et sans cérémonie aucune, l'un d'eux prend la parole et dit : " Paie-moi ce que tu me dois." Et lorsque la somme est comptée : " Maintenant, je " consens à te donner la paix pour cette année encore." Pendant que j'étais à Valparaiso, j'ai vu un de ces individus. Il était d'une taille moyenne, ayant les bras longs, les mains courtes et larges, et les pieds de même ; la peau d'un noir foncé, la tête grosse, les lèvres épaisses, les yeux gros et un peu sortis de leur orbite. Son regard était insoutenable, tant il respirait la férocité. Les Araucans ne forment qu'une faible partie de la population du Chili ; la difficulté de pénétrer chez eux fait que leur nombre est encore inconnu ainsi que leurs croyances religieuses.

J'ai dit plus haut que le Chili renferme plusieurs races d'hommes. La plus nombreuse se compose de descendants d'Espagnols sans aucun mélange. Cette partie de la population offre des hommes d'une belle taille, mais un peu cuivrés, tandis que ceux qui sont nés des Espagnols et des anciennes tribus indigènes sont petits, très bronzés, et généralement très-laids. C'est cette famille qui forme en grande partie la classe ouvrière et le bas peuple.

Les Chiliens, jouissant d'un ciel toujours serein et d'un climat tempéré, sont indolents, peu industrieux, doux de caractère

entre eux, hospitaliers, courageux à la guerre et presque sans goût pour les belles-lettres, les sciences et les arts. L'industrie est absolument négligée dans les campagnes. De bonne heure on accoutume les jeunes gens à la culture des champs, à monter un cheval avec habileté, et à lancer aux animaux le lasso, corde de cuir longue et munie d'un nœud coulant à son extrémité. Dans les villes, l'éducation consiste à savoir ce qui est absolument indispensable pour établir un petit commerce parvenir à quelque grade dans l'armée ou l'administration de l'état. Quant aux femmes de la classe aisée, leur éducation est censée complète lorsqu'elles touchent un peu le piano, pincent la guitare et savent exécuter quelques danses. Si l'on descend dans l'intérieur des familles qui composent la dernière caste, rien de plus affligeant que d'y voir une multitude d'enfants croître et vivre dans la privation totale de tout principe et de tout ce qui peut faire concevoir à l'homme quel est le degré qu'il occupe dans la nature. Assurément on donne à un animal domestique qui peut être de quelque utilité, plus de soins qu'on n'en accorde à ces faibles créatures qui croupissent dans l'apprentissage de tous les vices et dans la malpropreté la plus dégoûtante, vice qui domine au Chili avec la hideuse suite tous les désordres qui en sont comme la conséquence. Ic mère de famille ne prend presqu'aucun soin de sa maison ; tout y est pêle-mêle et dans la plus grande saleté : elle-même, à peine décemment vêtue, passe le jour assise par terre au milieu d'une chambre, chassant les mouches et renouvelant l'air qui l'environne avec un large éventail. Un grand nombre d'individus ferment leurs portes vers 11 heures du matin pour faire la sieste jusqu'à trois heures du soir, après quoi la population reprend une nouvelle vigueur qui se prolonge assez avant dans la nuit. Les Chiliens aiment passionnément les partis de plaisir, surtout la danse qui s'exécute ordinairement la nuit. Il ne se passe presque pas de nuits sans qu'il y ait quelques réunions dans Valparaiso ; et, s'il en est ainsi dans une petite ville, on concevra facilement ce qui doit avoir lieu dans la capitale. Hommes et femmes s'y rendent en foule, mais séparément ; ces dernières affectent un luxe extraordinaire qu'elles paient bien cher par les privations de toute espèce qu'elles s'imposent pour parvenir à ce degré de vanité. Je n'entrerai point dans le détail de tout ce que j'ai entendu dire sur les désordres qui ont lieu dans ces assemblées nocturnes, les oreilles les moins chastes en sont offensées.

Malgré plusieurs siècles d'existence que compte le Chili, le progrès de l'industrie sont presqu'imperceptibles, pour ne pas dire nuls. On ne voit aucune manufacture, et tout vient encore des nations étrangères. L'agriculture seule, encore est-elle bien imparfaite, fait l'occupation de la plus grande partie de la population. Le commerce s'étend peu à peu : 100 navires environ, sont en activité et transportent sur la côte occidentale des deux Amériques les produits des mines et de l'agriculture. Les villes prennent un aspect nouveau depuis la déclaration de l'indépendance.

Santiago, capitale de la république, est située sur une des rives du Mapocho, près des Cordillières, jouissant d'un climat délicieux. Cette ville est divisée en 150 carrés marqués par des rues et situés autour d'un carré principal, bordé des principaux édifices. Au centre se trouve une superbe fontaine. Un des principaux édifices de cette capitale et peut-être de toute l'Amérique du Sud, est la Monnaie, édifice gigantesque, dont la construction a coûté près d'un million de piastres ; son architecture est néanmoins vicieuse sous plusieurs points. Viennent ensuite le palais du gouvernement et la vaste cathédrale. Santiago possède un collége et est le siége d'un archevêque. Sa population est d'environ 95,000 habitants.

Valparaiso, dans la province de Santiago, peut être regardé comme la seconde ville du Chili. Sa situation sur le versant et au pied des montagnes, sur la petite lisière de terre que l'Océan n'envahit pas, lui donne une apparence tout-à-fait charmante : aussi s'augmente-t-elle rapidement. Sa population, qui en 1826 n'était que de 20,000 âmes, s'élève aujourd'hui à plus de 35,000. Plus de 3,000 étrangers, américains, français et anglais, y sont établis. Son port magnifique est le plus grand entrepôt du commerce de la république, et est visité chaque année par des navires de toutes les nations européennes et par les Américains. Ces navires qui apportent presque tout ce qui est nécessaire à la vie, après le pain, en remportent de la farine, des viandes salées, du cuivre, de la corne et autres productions du pays. La baie de Valparaiso est défendue par trois batteries à fleur d'eau. Depuis quelques années, on travaille à la construction d'une vaste citadelle ; mais il faudra encore bien du temps avant de la voir achevée. Cette ville par sa belle position et le climat délicieux dont elle jouit, plairait à tout le monde, si elle n'était pas si exposée aux

tremblements de terre et aux *poudreries* de sable qui accompagnent les grands vents. Presque toutes les maisons n'ont qu'un étage et sont construites d'une manière toute particulière au pays. Ce qui est muraille chez nous n'est ici qu'une charpente en bois, entrelacée de bambous et revêtue ensuite de terre rouge. Le toit est très-bas et pareillement en bambous et en terre, revêtus de tuiles en forme d'auge. Rarement on emploie la chaux pour bâtir, et encore moins la pierre, à cause des tremblements de terre. Presque toutes ces cases ont une apparence de pauvreté inconnue dans nos villes de l'Amérique du Nord. Dans les faubourgs on voit un grand nombre de petites cabanes couvertes en paille ou en foin, n'ayant pour toute ouverture propre à recevoir la clarté du jour qu'une porte basse et étroite. Les rues sont sales, et plusieurs ne sont que des bourbiers méphitiques où l'on jette les ordures de la ville. Dans tout Valparaiso on ne compte que trois édifices un peu passables, qui sont la douane, l'église paroissiale et celle des religieux de Notre-Dame de la Merci. Ces deux derniers ont à peu près la forme et la grandeur de l'église de St.-Roch de Québec. L'architecture et le bon goût en sont bannis, la saleté au contraire y abonde. Les autels distribués en grand nombre dans la nef sont poudreux et chargés d'ornements ridicules. Ici les crucifix sont couverts de petites jupes qui leur descendent jusqu'aux genoux et portent des perruques aux longs cheveux. Les statues sont aussi habillées suivant le costume probable des saints qu'elles représentent. On en voit aussi qui sont à la mode du jour. J'ai vu des saintes qui portent le voile sur la figure et le réticule au bras ; bien plus, il arrive souvent que ces statues ainsi troussées sont de différentes couleurs. Par exemple, j'ai admiré dans l'église des Pères Franciscains une statue *négresse* de St. Augustin. Il n'y a pas de bancs dans les églises du Chili, mais les autels y sont très-multipliés ; il ne faut pas qu'elles soient bien grandes pour en contenir au moins huit dans la nef seulement.

Après Valparaiso, Coquimbo et la Conception. Cette dernière, bâtie à l'embouchure du Biobio, est en partie détruite par les Araucans et les tremblements de terre qui lui donnent à peine le temps de se relever de ses ruines. Cette ville est le siége d'un évêque, et possède un petit-séminaire ainsi que quelques établissements littéraires.

Le gouvernement chilien est le républicain, dont l'adminis-

tration est partagée en trois pouvoirs ; le législatif, l'exécutif et le judiciaire. Le pouvoir législatif est confié à un congrès composé d'une chambre dont les membres sont éligibles, et d'un sénat. Le président, dont l'élection se fait tous les sept ans, est chargé de l'exécutif, et est cours de justice exercent le pouvoir judiciaire.

Les personnes coupables de quelques délits politiques sont ordinairement condamnées à l'exil perpétuel. Les criminels, au contraire, sont souvent condamnés à mort et fusillés sur-le-champ. Ceux qui ne sont point coupables au point de mériter la peine capitale sont détenus, non en prison, mais en cage. Ces cages, destinées à receler les coupables, sont en fer, longues depuis 20 jusqu'à 25 pieds, sur 5 environ de large. Elles sont adaptées à de forts chariots au moyen desquels on les transporte partout où la présence des coupables est requise pour les travaux publics : car ces malheureux sont toujours employés. On en rencontre chaque jour plusieurs troupes travaillant au milieu des rues, ayant de lourds fers aux pieds, et surveillés par plusieurs sentinelles.

Voilà, cher ami, une faible esquisse des connaissances que j'ai acquises sur ce pays, où je suis demeuré par force 63 jours. Assurément, si jamais tu veux me suivre dans la carrière que je poursuis aujourd'hui, il ne faut point venir à Valparaiso sans savoir quand tu en sortiras. On peut y être quelquefois six ou sept mois sans trouver d'occasion pour les îles Sandwich. Et pendant ce temps-là, s'il fallait payer pension, 3 et même 400 piastres ne suffiraient pas pour une seule personne. Car ici, un louis ne fait pas plus de profit que 10 schelings à Québec. Quelques-uns disent que le passage par Panama est plus avantageux, mais il y a encore moins d'occasions qu'à Valparaiso, et l'argent fait encore moins de profit. Ainsi, je crois que la meilleure voie à suivre est de partir de quelque port des Etats-Unis pour les îles Sandwich ou pour la Colombie directement, car il y a de temps en temps des navires de New-York et de Boston qui font ce trajet. On pourrait, à la rigueur, tenter un passage de Panama par le cabotage, mais on a souvent affaire à des peuplades qui ne se font pas scrupule de se défaire de leurs hôtes par un coup de poignard pour s'emparer de leurs effets.

Quoiqu'il en soit, les premiers jours du mois de mars nous

offrirent une occasion pour les îles Sandwich, devant passer par les îles de Gambier et de la Société. Le détour était un peu long, mais plutôt que de risquer à attendre encore plusieurs mois, nous profitâmes de l'occasion, vu surtout que le prix de 200 piastres, chaque personne, n'était que le prix ordinaire des passages directs de Valparaiso à Honolulu (capitale des îles Sandwich).

Le départ fut fixé et eut lieu le 5 mars. Le navire était français, et le drapeau national flottait à la pointe de la brigantine. Sous ces auspices, nous sortîmes de la baie de Valparaiso. Bientôt les vents alisés se firent sentir, et nous naviguions avec joie, jouissant de la plus délicieuse température. Le capitaine Rouffio, qui commandait à notre bord, avait pour nous beaucoup d'égards et nous traitait au-delà de nos désirs.

Le 11 mars, nous passâmes non loin des îles de Juan Fernandez, choisies depuis 1811 pour lieu de déportation pour quelques classes de condamnés du Chili. On se rappelle en passant ici qu'un matelot anglais qui y fut laissé, et qui y vécut pendant quelques années, a fourni le sujet du célèbre roman de Robinson Crusoé. Depuis cet instant jusqu'au 20, le vent alla toujours en diminuant et finit par nous abandonner complètement sous un soleil brûlant pendant les six jours de la semaine sainte. Le 25, nous fûmes atteints par un banc de bonîtes que nous ne perdîmes qu'au bout de 5 jours. Les matelots en prirent jusqu'à satiété, et nous fournirent du poisson frais pour terminer le carême. La bonîte est un poisson sans écailles, long souvent de 2 pieds½ et presque rond ; sa chair, sans être délicieuse, n'est pas à dédaigner.

Le soleil levant du jour de Pâque nous amena la brise tant désirée. Cependant cette satisfaction fut bien loin de nous dédommager de la privation du saint sacrifice, que nous n'avions osé offrir depuis le départ du continent, privation qui devait durer encore, car outre la petitesse de notre navire qui aurait pu y mettre un obstacle, nous n'aurions jamais osé le faire en présence des gens de notre bord qui, pour ne pas en dire davantage, étaient incrédules impies, et déterminés. Nous soupirions encore une fois après la terre, que nous aperçûmes le 7 avril après 34 jours de mer. Il était déjà tard, et le vent soufflait avec assez de force : ce qui nous obligea de mettre en travers pour la nuit. Le courant qui nous entraîna pendant les

ténèbres, manqua nous jeter sur les terres basses de l'île Crescent qui n'est qu'à 10 lieues de Magaréva. Nous n'en étions qu'à quelques arpents lorsque le jour parut : encore une heure de nuit, nous courions à un naufrage assuré. La variété des sites qui s'offrirent aussitôt à nos yeux dissipèrent en peu de temps l'idée du danger que nous avions couru. La perspective de tout l'archipel de Magaréva ou de Gambier se déployait devant nous. A plus de six lieues nous avions été aperçus, et un pilote vint au-devant de nous : car l'entrée au milieu de ce groupe est difficile à cause des hauts-fonds qui s'y trouvent et des bancs de corail qui l'entourent, et dont quelques-uns ne sont qu'à fleur d'eau. Ce pilote était un ancien matelot français fixé dans ces îles depuis plusieurs années. Son embarcation était conduite par six naturels qui nous saluèrent comme ecclésiastiques. L'un d'eux me donna une poignée de main et me demanda, en français, comment je me portais. C'était tout ce qu'il en savait. A peine l'ancre fut-elle mouillée que nous vîmes arriver une pirogue conduite par huit jeunes hommes en uniforme. C'étaient des élèves de M. le vicomte de la Tour dont j'aurai occasion de dire un mot plus loin, qui nous offrait un débarquement ; car notre costume nous avait fait connaître. MM. Laval et de la Tour nous attendaient sur le rivage avec la population de toute l'île d'Akéna que la curiosité avait attirée. Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre s'empressaient de nous rendre leurs hommages. De tout côté on entendait répéter le salut du pays, *Ena koé*, ce qui signifie en leur langage *vous voilà*. D'autres, voyant que nous ne les entendions pas, nous donnaient en même temps la réponse due à ce salut, *Ko koé noti, vous voilà aussi vous*. S'ils s'en tenaient là, la chose serait supportable, mais ils y ajoutent une cérémonie qui n'est pas moins étrange que désagréable pour celui qui n'est pas accoutumé à la subir. Imagine-toi que chaque homme vient se frotter à deux reprises le bout du nez sur le nez de l'étranger. S'ils l'affectionnent beaucoup, la cérémonie se répète jusqu'à cinq fois. Les femmes, pour leur compte, se contentent d'embrasser le dessus de la main. Après avoir subi cet assaut, nous nous rendîmes à l'église, suivis de la multitude qui, à la voix du missionnaire, se joignit à nous pour remercier le Seigneur de nous avoir préservés contre les dangers de la mer. Pendant toute la soirée, la maison de M. Laval fut assiégée de naturels, et le lendemain matin je leur dis la sainte messe, à laquelle ils assistèrent presque tous. Au sortir de l'église, je rencontrai les chefs de l'île d'Akamarou qui venaient nous saluer

et s'informer de leur évêque, qui était parti depuis près d'un an pour la France, dans le dessein d'augmenter le nombre de ses missionnaires.

Le 9 avril notre capitaine nous conduisit à Magaréva, desservie par le révérend père Cyprien. Il fallut encore passer par la cérémonie du premier abord des naturels qui étaient en grand nombre, le roi même y était. Le père Cyprien nous reçut en missionnaire, et les naturels nous apportèrent pour provisions des fruits de plusieurs espèces, des cocos, des bananes, du fruit à pain, des melons d'eau. Le soir, mes compagnons me laissèrent, et je restai seul avec le père Cyprien, qui me pria de chanter la messe le lendemain qui était le second dimanche après Pâque. Les naturels exécutèrent plusieurs pièces de plain-chant, outre le *Kyrie*, *Gloria*, *Credo* et *Sanctus*. Les intervalles qui se trouvaient entre le chant des cantiques étaient remplis par la psalmodie des prières ; car ici on ne se contente pas de la simple récitation, on chante. Après l'office j'eus l'honneur de dîner avec Sa Majesté Grégoire Ier, premier roi chrétien de toute l'Océanie. Il était accompagné d'un de ses oncles, l'homme le plus grand de tout l'archipel, et autrefois grand-prêtre des idoles. Lors de l'arrivée des missionnaires, il s'était formé un parti puissant et disputait le trône à son neveu ; c'est même lui qui fut le premier à protéger les missionnaires, non pas par esprit de religion, mais dans le dessein de se rendre plus formidable en les mettant de son parti. Il ne tarda pas à embrasser le joug de l'évangile et à se soumettre à son neveu. Tant que je fus dans cette île, le peuple accourait en foule pour me voir ; je ne pouvais sortir sans en être accablé ; ils me suivaient jusque dans l'église. Lorsque je les quittai, tous m'accompagnèrent au rivage, et s'étant prosternés à genoux, ils me prièrent de les bénir au nom des trois personnes de la très-sainte Trinité.

Avant d'aller plus loin, je dirai quelques mots sur les îles de cet archipel et sur les naturels qui l'habitent. Il paraît que le premier navigateur qui ait vu ces îles ainsi que la plupart de celles connues sous le nom de *Poumoutou*, est Bougainville, en 1767. Plusieurs navigateurs les ont visitées depuis, et surtout le capitaine Beechy, qui en a donné quelques détails. Ce groupe se compose de cinq îles principales, tellement disposées qu'en les joignant par des lignes on formerait un pentagone presque régulier, environné au nord et à l'est par des bancs de co-

rail presqu'à fleur d'eau, si on en excepte quelques petites parties. C'est à tort que quelques géographes et cartographes rangent cet archipel avec les îles basses de la mer Dangereuse, puisqu'il se compose de pics élevés. La plus étendue de ces îles porte le nom de Magaréva (montagne du signal), et donne son nom à l'archipel. Les naturels ne lui donnent que ce nom-là et ignorent celui de Gambier. Elle renferme deux pics, dont l'un, presqu'inaccessible et élevé de plus de 1,200 pieds, est d'une grande importance pour les marins qui s'en servent pour diriger leur marche dans ces dangereux parages. Au sud de Magaréva se trouve *Akamarou* (qui fait de l'ombre), qui est la seconde en importance. *Taravai* (hérissée de pics) et *Akéna* (le pouvoir du Kéna) (a), se trouvent la première au sud-ouest de la grande île, et la seconde à l'est. La cinquième, située entre Akamarou et Taravai, ne se compose que de rochers stériles et n'est point habitée. Il paraît qu'originairement les îles de Gambier renfermaient plusieurs volcans dont il ne reste aujourd'hui que de faibles traces. Le sol des parties élevées se compose de terre volcanique et de roches calcinées. Les parties qui avoisinent la mer ne sont que des bancs de corail qui se lèvent par grands morceaux que les naturels savent tailler, et dont ils font aussi de la chaux. Le peu de terrain cultivable qui se trouve dans les baies est extrêmement fertile. L'arbre à pain et les cocotiers y viennent d'eux-mêmes ; il y a aussi beaucoup de bananes. Avant l'arrivée des missionnaires, ces fruits et la pêche constituaient la nourriture des insulaires. On conviendra qu'avec de si faibles ressources ils ont dû éprouver de grandes famines : et c'est ce qui est réellement arrivé plusieurs fois au souvenir des anciens. On voit à Akéna une vieille femme qui, sur huit maris qu'elle a eus, en a mangé trois pendant ces temps de disette. Maintenant, ils ont des cochons et quelques chèvres. Les poules leur offrent aussi quelques ressources, mais les chats en font un grand ravage. Ces animaux, auxquels on avait recours pour détruire les rats qui, du temps du paganisme, étaient sacrés, se sont réfugiés dans les montagnes, s'y sont multipliés et sont devenus sauvages. La culture vient encore à leur secours ; ils ont des plantations de maïs, de taro, de citrouilles, de haricots, de patates douces, de cannes à sucre, de melons. Tous ces produits ne sont pour eux que des accessoires ; le fruit de l'arbre à pain

(a) Le Kéna est un oiseau connu dans ces îles.

est pour eux ce qu'est le pain pour nous. Après l'avoir récolté, ils le déposent dans la terre où il fermente pendant près d'un an, après quoi ils le retirent à mesure qu'ils en ont besoin, le broient, le pétrissent et le font cuire sous la forme de petits pains allongés, de la manière suivante : ils allument du feu dans un trou pratiqué dans la terre, et lorsque le combustible est en ignition, ils le couvrent de pierres plates sur lesquelles ils placent leurs gâteaux enveloppés dans des feuilles. Par-dessus le tout, ils mettent un peu de terre, et au bout de quelques heures le repas se sert. Ce moyen est encore employé pour faire cuire les autres fruits, les viandes et le poisson, car ils n'ont encore ni chaudières, ni marmites. Le fruit de l'arbre à pain, préparé comme je viens de le dire, est presque noir, et joint à une odeur de blé fermenté un goût de pâte un peu aigre (a).

Les insulaires de Gambier n'ont point encore de monnaies et ne s'occupent guères d'acquérir des richesses : ce qui leur serait néanmoins assez facile par le commerce des perles et de la nacre qu'ils pêchent sur leurs côtes. Cette pêche se fait par le moyen des naturels qui sont bons plongeurs. C'est un exercice pénible et souvent dangereux, auquel ils ne s'exposent pas volontiers depuis qu'ils sont chrétiens. Il n'est pas rare qu'un bon plongeur aille jusqu'à quinze brasses de profondeur pour en rapporter une ou deux nacres. La perle se trouve dans l'huître. Quelques navires les visitent de temps en temps, et leur apportent, en échange du produit de leur pêche, des habits, des outils en fer dont ils sont très-amateurs. Les premiers navires qui ont abordé ces îles ont fait de grandes fortunes. Avec quelques pièces de toile ou de coton, ils se chargeaient de nacre et de perles. Encore aujourd'hui, les naturels sont très-peu exigeants : pour 20 ou 30 verges de coton blanc, les marchands se procurent des perles de 80 et 100 piastres. Quelques individus en ont eu ici pour presque rien, et qui se sont vendues jusqu'à 1,500 piastres en Europe. Depuis quelques années, le roi achète les plus belles et les envoie en France.

(a) L'arbre à pain (artocarpus incisa), vu de loin, ressemble au chêne du Canada : ses feuilles ont presque la forme de celles de cet arbre, avec cette différence, pourtant, qu'elles sont plus pâles. Son fruit, de la grosseur d'un œuf d'autruche, est vert et couvert de petites aspérités comme on en remarque sur la peau d'une orange. Pour le manger, il faut nécessairement qu'il soit cuit ; s'il est frais, il est doux et insipide.

Bientôt ces habitants n'auront aucun besoin du secours des étrangers pour les habits. Le coton croît à merveille sur leurs terres, et ils savent en faire de belle et bonne toile. J'ai visité leurs petites manufactures, et j'ai vraiment été surpris de voir la perfection qu'ils mettent dans leurs ouvrages. Les femmes sont occupées à filer : ce qu'elles font en se promenant d'une case à l'autre, car elles ne se servent point du rouet ordinaire, mais simplement de la quenouille et d'un long fuseau. La seule île de Magaréva possède une tisseranderie de 6 métiers mis en action par autant d'hommes.

Du temps du paganisme, les habitants des îles Gambier étaient féroces, anthropophages, inhospitaliers, et se fesaient continuellement la guerre. Les hommes ne connaissaient point l'usage des habits, les femmes seulement s'enveloppaient de feuilles ou d'écorce d'arbre. La manie de se tatouer était générale. Ils se laissaient croître les cheveux, et quelques-uns s'arrachaient la barbe. On en voit encore aujourd'hui qui le font, d'autres qui se rasent avec des dents de requin, d'autres enfin la laissent croître et ressemblent à de vieux sénateurs. Leur religion admettait un grand nombre de dieux qu'ils représentaient sous des formes humaines par des statues de bois grossièrement faites, auxquelles ils offraient pour sacrifices les plus beaux poissons qu'ils attrapaient, les prémices des fruits de l'arbre à pain, des bananes, cocos, etc., etc. Toutes ces offrandes, quand elles n'étaient point enlevées par les enfants ou le grand-prêtre, pourrissaient sur de larges pierres placées au milieu du temple. Les corps des défunts étaient exposés sur les rochers qui bordent la mer. Ennemis du travail, ils aimaient mieux se laisser surprendre par la famine que de cultiver la terre : aussi, leur industrie était-elle très-bornée. Leurs maisons, consistant en une charpente de bois couverte avec des feuilles de pandanus, variaient pour la grandeur suivant le nombre d'individus dont se composait la famille. On n'y voyait pour tout ornement que quelques nattes, de petits siéges en bois et des noix de coco pour puiser de l'eau. Le gouvernement était une monarchie presqu'absolue que se disputaient toujours entre eux quelques membres de la famille royale : ce qui occasionnait des guerres presque continuelles.

Les missionnaires furent assez mal accueillis d'abord, grâce à un ministre méthodiste qui s'y était établi depuis quelque temps. Ce brave homme leur offrit ses services comme inter-

prête auprès des chefs, et au lieu de leur être utile, fit tout ce qui était en son pouvoir pour les faire expédier. Nonobstant cette indigne conduite de la part de ce prétendu ministre, les missionnaires obtinrent la permission de demeurer dans l'archipel. M. le ministre voyant que les beaux jours de son apostolat étaient écoulés, fit son paquet et partit par le premier navire. Une fois fixés, les missionnaires se livrèrent à l'étude de la langue du pays, et aux instructions qui eurent un succès si grand, que dans l'espace de deux ans la population de l'archipel était, sinon catholique, du moins catéchumène. Aujourd'hui, tous ces insulaires forment une chrétienté d'environ 2,120 âmes, dirigées par trois prêtres (a). J'ai été moi-même à portée de connaître quelle est la force de leur foi, pendant les trop courts jours que j'ai passés au milieu d'eux. Instruits plus que les chrétiens des pays civilisés, dans la religion qu'ils professent et dont ils font presque leur unique occupation, ils offrent une image bien frappante de la ferveur et de la simplicité de mœurs des chrétiens de la primitive église. Plusieurs pénitences canoniques sont même en vigueur chez eux. Le bonheur qu'ils ont eu de n'être visités que par un très-petit nombre d'Européens, dont deux seulement sont fixés au milieu d'eux, les a préservés d'une infinité de maux dont les habitants des autres îles sont aujourd'hui les malheureuses victimes. Ils ignorent jusqu'à l'ombre du mal, et vivent dans une pureté de conscience qu'on ne rencontre pas communément de nos jours. Comme ils ont peu de terre cultivable, les travaux de leur agriculture leur laissent encore beaucoup de temps libre, qu'ils emploient en grande partie au service du Seigneur. Chaque matin un grand nombre assiste à la sainte messe, et deux ou trois fois la semaine ils s'assemblent pour recevoir les instructions de leurs missionnaires, qu'ils considèrent comme leurs pères et auxquels ils obéissent au premier signal. Dans chaque île, il y a une église en pierre bâtie par les naturels sous la conduite de trois frères convers attachés à la mission. Celle de Magaréva mérite une attention particulière. Longue de 150 pieds sur 50 de large, elle est soutenue intérieurement par deux rangs de colonnes toscanes en pierre. La voute est un beau crépi en chaux, et le pavé est en corail poli et taillé avec symmétrie. Cet ouvrage immense, eu égard aux faibles ressources

---

(a) Magaréva, par le révérend père Cyprien Liauzu ; Taravai, par le révérend père Potentien Guilmar ; le Kéna, par le révérend père Honoré Laval.

qu'offre cette île, surtout par rapport au bois, a coûté trois ans de travail de la part des insulaires qui n'ont jamais rien exigé pour leurs peines. Les roi et les chefs, pour leur part, ont eu la générosité de nourrir les ouvriers pendant tout le temps qu'a duré cette construction.

(12 avril). Je mets fin à ces détails pour me remettre en mer avec les bons souhaits des missionnaires et des chrétiens de Gambier.

Les premiers jours à partir du départ, le vent ne se fit sentir que faiblement. Le 15 nous passâmes très-près de l'île Mathilde, et nous éprouvâmes un petit coup de vent de nord accompagné de pluie et de tonnerre. Les jours suivants, même temps jusqu'au 19 où nous pûmes jouir de la clarté du jour et respirer un peu plus au large qu'on ne le peut faire dans une chambre de 7 pieds carrés, fermée presqu'hermétiquement.

Le 20, calme plat, suivi de deux jours orageux. Le 22 surtout, nous éprouvâmes plusieurs bourasques de vent de nord raisonnablement fortes. La mer était plus grosse que je ne l'ai vue au cap Horn et bien plus dangereuse. Plusieurs vagues passèrent sur le navire, et l'eau entra en telle abondance dans la chambre que les lits en furent pénétrés ainsi que plusieurs de mes livres. Dans un de ces coups de mer, je fus rué d'un côté de la chambre à l'autre où je brisai une porte et manquai tuer un passager (Signor don Bertrand Julian) qui se trouvait sur mon passage. Pour moi, je n'eus que la peur de m'être disloqué la jointure du genou droit.

Le 23, temps charmant accompagné d'un petit vent très-favorable.

Le 24 et le 25, temps supportable, quoique non sans pluie. Le 26, nous rangeâmes les îles de la Chaîne à une si petite distance que nous distinguions les cabanes des naturels. Notre projet était d'y arrêter pour y prendre en passant des cochons et des cocos ; mais comme il n'y a point de mouillage et que le temps ne paraissait guères sûr, le capitaine jugea qu'il était prudent de s'en éloigner au plus vîte. En effet, nous n'en étions pas à 10 lieues que la pluie et le tonnerre commencèrent à jouer à qui mieux mieux : ce qui dura ainsi l'espace de 6 jours qui ne laissèrent que quelques intervalles un peu passables, pen-

dant lesquels nous fîmes, à l'aide de quelques petites brises de nord, une cinquantaine de lieues seulement.

Le 30 avril, nous nous trouvâmes près de l'île Matthéa, et le 1er. de mars nous aperçûmes de bon matin les hauts pics de Tahiti, à la distance d'environ douze lieues, mais il ne nous fut pas permis d'aller plus loin ; au contraire, une tempête de vent de nord-ouest nous contraignit de rétrograder pendant toute la nuit suivante.

Le 3, nous nous rapprochâmes de terre par un vent assez favorable, et le 4, jour de l'Ascension, nous entrâmes enfin dans le port après 23 jours de mer passés assez péniblement, comme tu dois le croire, car il n'y a point d'exagération dans mon récit. La providence a voulu ainsi nous favoriser de ce petit moment d'épreuve pour nous préparer à la grande œuvre de la mission dont nous sommes chargés, et peut-être aussi pour expier en quelque sorte les horribles blasphêmes de notre capitaine et de ses officiers (a).

Les missionnaires français de Tahiti, ayant reconnu à notre costume que nous étions prêtres, s'empressèrent de nous venir visiter à bord, et nous offrirent leur maison pour asile pendant le peu de jours que nous devions passer dans cette île. Le préfet apostolique, M. Caret, nous reçut admirablement bien et nous offrit les rafraîchissements d'usage dans le pays, des oranges, des citrons et autres fruits. Le reste du jour se passa agréablement à causer, comme on a coutume de le faire entre gens de pays si éloignés les uns des autres.

Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, nous partîmes pour visiter dans l'île ce qui pouvait nous intéresser davantage, et plusieurs jours se passèrent ainsi. Je vais, cher ami, te rendre compte aussi fidèlement que possible de tout ce que j'ai vu et appris touchant cette île, qui a été pendant plusieurs années l'objet des descriptions les plus magnifiques de la part des voyageurs.

Tahiti fut découverte en 1606, par un Espagnol nommé Quiros, qui lui donna d'abord le nom de Sagittaria. Plus tard,

---

(a) Les passages ordinaires des îles Gambier à Tahiti sont depuis six jusqu'à dix jours.

Bougainville la nomma Nouvelle-Cythère, et enfin le capitaine Cook l'ayant visitée quelques années après, apprit des naturels le nom qu'elle porte aujourd'hui (a). Cette terre l'emporte de beaucoup en grandeur sur toutes celles comprises sous le nom d'archipel de la Société ; elle n'a pas moins de 40 lieues de tour, et se compose de deux presqu'îles qui se joignent par un isthme assez étroit et de peu d'élévation. Une chaîne de montagnes coniques et entrecoupées par de profondes ravines traverse chacune de ces deux presqu'îles. La baie de Papété offre un port excellent et qui est le plus fréquenté de la Polynésie après celui de Honolulu. Les navires qui font la pêche de la baleine y trouvent un lieu de relâche des plus commodes. Plusieurs bâtiments marchands américains, anglais et français le fréquentent annuellement et y apportent, outre diverses liqueurs, de la farine, des viandes salées, des habits, etc., etc. Bientôt Tahiti deviendra un lieu important pour le commerce. Déjà près de trente Français y sont établis soit comme marchands, soit comme agriculteurs : il y a aussi plusieurs Anglais et Américains. Le café croît ici à merveille et promet de grandes ressources au pays.

Parmi les nombreux pics qui couronnent Tahiti, l'Oroéna est le plus élevé. On lui donne généralement 13,600 pieds d'élévation. Sa situation rapprochée de la baie de Papété, m'a procuré le plaisir de le gravir jusqu'à une hauteur où je n'étais encore jamais parvenu ; mais les forces m'ont manqué avant d'arriver au plus haut point. Si ces pics étaient, comme nos montagnes du Canada, ombragés depuis le pied jusqu'au sommet, il ne serait pas difficile de les parcourir, quoique souvent il y ait des dangers réels causés par des coupes perpendiculaire de plusieurs mille pieds de profondeur. Je me suis vu quelquefois entre deux précipices de cette façon, n'ayant pour m'en retirer qu'un petit sentier en forme de dos d'âne, de deux pieds de large tout au plus. Sur ces hauteurs, le coup d'œil est magnifique. On voit s'étendre au loin au pied des montagnes, et se prolonger insensiblement dans les flots de la mer, les belles plaines qui environnent de toutes parts la délicieuse Tahiti. Une verdure perpétuelle, favorisée par un climat con-

---

(a) Plusieurs géographes lui donnent le nom de *Otahiti*. C'est une faute. Lorsqu'on demande aux indigènes quel est le nom de leur île, ils répondent : *o Tahiti*. Ce qui veut dire ; c'est Tahiti. La particule *o* signifie en leur langue *est* ou *c'est*.

stamment doux et tempéré, couvre le sol jusqu'au sommet des pics volcanisés. Sur les plaines voisines de l'Océan, s'élèvent des forêts de cocotiers dont les longs rameaux disposés en forme de parasol sont sans cesse mollement balancés par le souffle monotone des vents alisés. A ces productions colossales succèdent sans intervalle des arbres fruitiers dont les espèces sont peu variées,mais les individus extrêmement mulpltipiés.Le plus utile de tous est, sans contredit, l'arbre à pain, dont le fruit est le principal aliment des indigènes. Les oranges, les citrons, les limons, etc., etc., y sont en telle abondance, qu'on les trouve même dans les forêts où personne n'habite. Enfin, parmi les arbres naturels de l'île, je n'en ai vu aucun qui ne porte des fruits, presque tous excellents au goût et très-nutritifs.

Ainsi, tu vois, cher ami, combien la nature s'est montrée prodigue envers ces peuples, en leur fesant trouver dans les végétaux qui les entourent, tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Voilà peut-être aussi une des causes qui mettent un obstacle à leur entière civilisation. Habitués à vivre sans travail, l'agriculture leur présente des difficultés qu'ils n'ont pas encore vaincues. Ils commencent néanmoins à sentir les avantages que quelques-uns retirent de la culture des fruits qui ne demandent point un long et pénible travail, tels que les choux, les pommes de terre, les citrouilles, les ignames, le taro, les bananes, les ananas, etc., etc. Quand les fruits ne leur suffisent pas, ils trouvent de grandes ressources dans le poisson, et dans les cochons que les Européens leur ont apportés.

Les Tahitiens sont d'une couleur jaune qui tient un peu du rouge. Ils sont généralement de taille moyenne et bien proportionnés. Les femmes ont l'habitude de se frotter le corps avec de l'huile de coco, ce qui fait qu'elles exhalent une odeur forte et désagréable que l'on sent à plus de trente pieds. La vie oisive que mènent ces habitants, ainsi que la douceur du climat, les rendent mous et mal assurés dans leur marche. Néanmoins, ils sont quelquefois légers, ils grimpent habilement dans les arbres les plus hauts, et font de longs trajets à la nage sans éprouver de fatigue. Les missionnaires méthodistes anglais, établis au milieu d'eux depuis plus de 45 ans, y ont formé une espèce de civilisation, mais ils ne sont point encore parvenus à leur faire porter des pantalons. Les hommes ont pour vêtement un morceau d'indienne ou de coton qui leur sert de pagne, et une chemise qu'ils laissent flotter de toute part

au gré du vent ; encore tous ne portent point cette chemise, il n'y a que les plus aisés. Les femmes portent une longue robe qui leur descend jusqu'aux talons. L'usage de s'arracher la barbe et de se couper les cheveux est général pour les hommes, mais tous ne portent pas le chapeau. Les femmes ici, comme aux îles Gambier, ont les cheveux longs et épars sur les épaules ; elles ne se servent de chapeau que pour aller au temple. Pour se garantir des ardeurs du soleil, telle se couvrent quelquefois la tête d'une couronne de feuilles. Tous vont indifféremment pieds nus. Les Tahitiens aiment les fleurs, ils en forment des guirlandes dont ils s'ornent la tête, ils s'en suspendent au lobe des oreilles au moyen d'un trou qu'ils y percent. Jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, les enfants vont nus ou vêtus d'une chemise seulement. La coutume de se tatouer le corps, les jambes, les bras et les mains est encore en vigueur. Les dessins ou figures qu'ils représentent par le tatouage sont peu ingénieux et très-irréguliers. Ainsi, quelqu'un aura une jambe entièrement bleue, tandis que l'autre n'offrira qu'une suite de petites figures triangulaires, rondes et carrées ; un autre aura la figure d'un cochon, d'une chèvre, d'un poisson, etc., etc., sur le corps ; c'est ordinairement une espèce de cuirasse.

Les naturels de Tahiti savent se construire de jolies petites cases et d'un genre qui leur est particulier. Ils fixent en terre de petits pieux ronds d'environ deux pouces de diamètre sur quatre ou cinq pieds de long, laissant entre chacun d'eux des espaces qui forment autant d'ouvertures par lesquelles la lumière et le vent s'introduisent dans la case. Le toît est formé de quelques pièces de bois sur lesquelles ils attachent des feuilles de palmier ou de vaquois, (pandanus odoratissima). La feuille de ce dernier leur sert encore à faire des nattes très-fines qu'ils étendent sur le sol, et qui sont, avec les noix de coco, les seuls ornements de leurs demeures. Ennemis du travail par essence, les Tahitiens ne se contentent pas de la nuit pour dormir, ils trouvent dans le sommeil leur bonheur et dorment encore une partie du jour. Leur nourriture est assez mal apprêtée. Tous leurs mets sont cuits dans un trou qu'ils pratiquent dans la terre de la même manière qu'aux îles Gambier. Ils se fabriquent eux-mêmes une liqueur enivrante avec du jus d'orange fermenté ; mais aujourd'hui, ils ne s'en contentent pas toujours, l'eau-de-vie est devenue

pour eux une passion à laquelle ils sacrifient le peu d'argent qu'ils gagnent au service des Européens.

Tahiti, ainsi que toutes les îles qui composent l'archipel de la Société, est soumis à la domination de la reine Pomaré II. et à plusieurs chefs qui dépendent d'elle. Le 6 mai, M. le préfet apostolique nous conduisit à la demeure de la famille royale. Sa Majesté était assise par terre, tête et pieds nus, allaitant un prince nouveau-né. Cela ne l'empêcha point de nous donner une poignée de main. Ses premières questions eurent lieu sur l'objet de notre voyage, ce qui nous donna occasion de dire quelques mots sur la religion de notre pays et de donner un démenti aux méthodistes, qui lui répètent chaque jour qu'elle ne doit point souffrir de prêtres catholiques dans ses états, parceque la religion qu'ils suivent ne compte qu'un très-petit nombre d'adhérents, qu'il n'y a qu'en France et en Italie que l'on trouve des papistes. Après une audience d'environ une demi-heure, nous nous retirâmes du palais qui n'est qu'une maison bien ordinaire, tant pour la grandeur que pour la magnificence. Sa Majesté Pomaré II. est une femme qui semble avoir assez d'esprit, mais elle est très-rusée. Cependant, jamais elle n'aurait fermé l'entrée de son royaume aux missionnaires, si elle ne se fût pas laissé influencer par les ministres anglais qui lui disent sans cesse du mal de la religion catholique, et surtout des prêtres qui, suivant eux, mangent les enfants. L'immortel M. Pritchard est en Angleterre depuis quelques mois ; ainsi, je n'ai point eu la satisfaction de le voir ; mais en revanche, j'ai vu sa dame ainsi que le révérend M. Darling, son digne collaborateur dans les œuvres de l'iniquité et président du conseil législatif. Je suis bien fâché que les deux libelles qu'il a publiés ici à l'arrivée des missionnaires français, soient en langue tahitienne, je t'en aurais envoyé un exemplaire de chacun ; ce sont deux écrits qui attestent à l'évidence que la blessure de sa tête est des plus dangereuses. Je ne serais pas surpris qu'après notre départ il se soit livré à quelques extravagances. On croira peut-être difficilement que ce brave homme a décidé que le fruit de l'arbre à pain et l'eau de coco étaient matières suffisantes pour le sacrement d'eucharistie, et pouvaient très-bien remplacer le pain et le vin, mais la chose s'est passée en pleine assemblée.

Les journaux ont long-temps retenti des progrès de la civilisation tahitienne ; on a beaucoup vanté les écoles de ces

ministres anglais et surtout l'établissement de la célèbre Académie des mers du Sud dans l'île d'Eméo, qui n'est qu'à trois lieues de l'île principale. Il faut être témoin de tout cela pour n'y rien croire. Cette académie, qui a fait tant de bruit, n'est après tout qu'une simple école, où l'on enseigne aux enfants des missionnaires et à quelques jeunes indigènes les éléments de la langue anglaise, la géographie, etc., etc. On a publié aussi que depuis 1815 la plupart de ces habitants avaient renoncé au culte des idoles, soit ; mais ils n'en ont pas pour cela embrassé le christianisme. Malgré la loi qui les force d'aller au temple sous peine de confiscation entière de leurs biens, il y en a très-peu qui soient sincèrement attachés aux ministres. Si la loi était une fois abolie, les temples seraient bientôt déserts, ce sont les indigènes eux-mêmes qui le disent. " Ils vont bientôt avoir honte, nous disait un jour un des naturels, en parlant de ces ministres, ils nous vendent leurs bibles très-cher, et encore ils ne cessent de nous dire : toi, apporte-moi un cochon ; toi, quelques poules et des fruits. "

La religion prêchée à Tahiti est un mélange de protestantisme et de judaïsme ; elle ne reconnaît point le dimanche, mais elle fait celébrer le sabbat avec une extrême rigueur. Il est défendu même par la loi de préparer la nourriture, de se baigner, de faire du feu, de puiser de l'eau, etc., etc. Fidèles observateurs des principes de Wesley, messieurs les ministres défendent à leurs ouailles toute sorte de jeux, les liqueurs spiritueuses, le tabac et les ornements superflus : quant à ce dernier article, ils obtiennent en général une obéissance assez exacte. Malgré tout ce zèle extérieur, ces ministres ont aujourd'hui la douleur de voir leurs prosélytes plongés dans les plus honteux désordres. L'ivrognerie est devenue générale ; hommes et femmes s'enivrent. Les mœurs sont à un point de dépravation qui fait horreur. Il n'y a pas long-temps que la reine fesait un commerce des filles de son royaume avec les marins. Aujourd'hui, il y a une loi qui défend l'adultère sous peine d'une amende de deux piastres, mais cela ne met aucun frein au désordre. Les ministres ont beau prêcher à hauts cris que ce crime sera puni par les plus rigoureuses peines, on ne les croit point ; leur conduite, et surtout celle de leurs familles, porte les indigènes à les soupçonner de n'y rien croire eux-mêmes. On a traduit plusieurs fois leurs enfants devant les juges pour fornication. Encore dernière-

ment, pendant mon séjour à Tahiti, un fils de ministre, remplissant la charge de consul anglais en l'absence de M. Pritchard, a été trouvé coupable pour semblable cause, et condamné publiquement à payer l'amende ordinaire. Un seul trait te fera juger de la sévérité de la doctrine de ces gens par rapport aux liens du mariage. La reine ayant pris fantaisie de congédier un premier mari qu'elle avait épousé en face du temple, on l'a mariée une seconde fois à un second mari, pendant que le premier est encore plein de vie. C'est un fait certain, j'ai moi-même vu les deux individus. Un des oncles de Sa Majesté et un des grands chefs que je connais bien sont dans le même cas. Enfin, le désordre est à un point qui donne sujet de craindre pour l'extinction de ce peuple. Depuis quelques années, la population est considérablement diminuée. Les maladies siphilitiques que les Européens leur ont apportées font parmi eux d'étranges ravages. Une gazette publiée à Sydney dit que, sur six Tahitiens, il y en a cinq d'atteints de ce fléau. Les enfants, à peine adultes, tombent en pourriture et périssent au milieu des douleurs les plus aiguës.

Espérons que les missionnaires catholiques qui viennent de se fixer dans cette nouvelle Babylone, obtiendront bientôt la liberté de prêcher une religion qui seule, pourra mettre fin au désordre, et sauver ce peuple d'une perte certaine. Déjà M. le préfet apostolique, avec deux colaborateurs, avait fait l'acquisition d'une terre spacieuse que les chefs de l'île lui otèrent injustement peu de jours après ; mais un navire de guerre, arrivé presqu'en même temps que nous, lui a obtenu justice. Il la possède maintenant, et en outre un superbe emplacement que lui a accordé la reine pour bâtir une église et une maison dans un des plus beaux endroits de l'île et entre deux tribus considérables (a).

Le 20 mai, après un séjour de deux semaines, passées avec intérêt et plaisir, notre capitaine fit mettre sous voile, et vint nous prier de nous rendre à bord. Il était encore de grand matin, le temps était superbe et la brise ne se fesait que faiblement sentir. Le pilote nous sortit heureusement des récifs, et nous laissa aussitôt que nous fûmes hors de danger.

(a) Les deux compagnons de M. Caret sont MM. Colomban Murphy Irlandais, et Armand Chausson.

Le vent ne tarda pas à s'élever avec assez de violence et à déclarer la guerre aux estomacs peu amarinés. A midi nous passâmes à la distance de quelques arpents un groupe d'îles basses, dont la principale porte le nom de Téthuroa. Quoiqu'elles soient très-peu étendues, elles sont néanmoins habitées ; nous vîmes plusieurs canacs, et un canot vint à quelques centaines de pieds du navire. Le lendemain, nous apperçûmes encore des îles basses, toutes bien couvertes de bois comme les précédentes.

Les vents alisés nous poussèrent en route jusqu'au 24, où nous nous trouvâmes par 10° 57' de latitude Sud. Depuis cette époque jusqu'au 28, nous éprouvâmes une faible brise venant du Nord et apportant une température raisonnablement chaude. A 7° de latitude Sud, le vent d'Est s'éleva et nous voguâmes pendant plusieurs jours par un temps magnifique. La chaleur était tempérée par le vent, et elle baissa même de plusieurs degrés à l'approche de la ligne.

Le premier de juin, nous passâmes l'équateur pour la seconde fois. Il n'y eut aucune des cérémonies accoutumées ; nous étions déjà tous de vieux enfants de Neptune.

Le temps fut assez variable depuis le 3 jusqu'au 10, et ce dernier fut entièrement calme. Plusieurs requins entourèrent notre navire. Après avoir mangé quelques livres de viandes et enlevé les hameçons et les lignes qu'on leur présenta, l'un d'eux se laissa passer une corde à nœud coulant autour du corps et il lui fallut monter à bord ; quatre matelots l'aidèrent dans cette opération. Lorsqu'il fut suspendu à la poupe, nous fûmes témoins de la force prodigieuse de cet animal. Les mouvements qu'il se donnait étaient tels, que tout le navire en était ébranlé. La chair du requin est très-blanche, et n'est pas à dédaigner quand elle est bien apprêtée (b).

Le même jour, le capitaine amena sur le tapis quelques questions de physique, et une grande discussion s'éleva sur celle-ci, savoir : si une bouteille ordinaire, vide et bien bouchée, peut s'emplir en la plongeant à une grande profondeur

---

(b) J'en ai conservé la dentelure, laquelle consiste en 10 belles rangées de dents, 5 à la mâchoire supérieure et autant à l'inférieure.

dans l'Océan. Plusieurs étaient pour et d'autres contre. Pour décider la question, nous eûmes recours à l'expérience. Une bouteille bouchée avec beaucoup de soin fut d'abord plongée à la profondeur de 354 pieds. Le liége fut enfoncé et rompu, ainsi que les ficelles qui attachaient une petite plaque de cuivre placée sur le bouchon. Une seconde bouteille, fermée avec un morceau de verre passé à l'émeri, fut plongée à la même profondeur, et après y être demeurée un temps assez considérable, elle revint aussi sèche à l'intérieur que si jamais elle n'eût été plongée.

Le 11 mars nous amena une petite brise de vent de Sud, qui changea bientôt de direction, sans cependant nous être contraire. Jusqu'au 17, nous fûmes assez favorisés ; nous espérions même apercevoir la terre d'Avahi ce jour-là, suivant les calculs ; mais comme l'atmosphère était très-chargée de vapeurs, les espérances furent remises au lendemain, qui se passa comme le jour précédent, ainsi que le 19. Notre capitaine se livra alors aux plus vives inquiétudes, craignant que les courants que nous avions rencontrés quelques heures auparavant ne nous eussent jetés à l'Ouest de l'archipel. Je n'ai guères vu d'hommes plus inquiets dans toute ma vie. Nous n'avions plus que deux demi-barriques d'eau douce, et dans un pareil cas il nous eût fallu sortir de la région des vents alisés, qui sont très-forts dans cette partie de l'Océan Pacifique, pour revenir plus à l'Est à l'aide des vents variables qu'on ne trouve souvent qu'au-delà du 30e parallèle. Déjà il était bien résolu de changer de route, si le lendemain aucune terre n'était aperçue. Telle était notre position vraiment inquiétante, lorsque nous distinguâmes au-dessus des nuages le sommet des montagnes de Maui, (prononce Maoui). Nous nous trouvions au milieu du détroit qui sépare cette île de celle d'Avahi. Le vent était horriblement fort ; heureusement nous l'avions en poupe ; à l'aide de la fortune et d'un hunier diminué de deux ris, nous filions huit nœuds à l'heure (2 lieues ⅔). La journée du 20 et la nuit qui le suivit se passèrent à ranger de très-près les îles Maui, Kaoolavé, Ranai et Molokai. Enfin, le 21 au matin, nous aperçûmes l'extrémité Est d'Oahu (Oahou), par un temps affreux. Le vent était accompagné d'une forte pluie qui empêchait de distinguer convenablement la terre pour en approcher. Il fallut mettre en travers et se faire battre par les flots d'une manière tout-à-fait propre à dégoûter de la mer le plus vigoureux des enfants

de Neptune. Après plusieurs heures, l'orage se dissipa et nous permit d'avancer. Une petite goëlette sandwichoise fesant même route que nous, nous servit beaucoup pour reconnaître le port. Une chaloupe vint au-devant de nous ; elle portait un médecin anglais et un pilote américain. Après beaucoup d'informations sur l'état de la santé à notre bord, le pilote prit le commandement du navire. L'entrée du port de Honolulu (capitale d'Oahu) est assez difficile à cause des récifs et des bancs de sable qui se trouvent à fleur d'eau. Il faut beaucoup d'habileté dans le pilote, et que ses ordres soient exécutés promptement, ce qui n'eut pas lieu. Le susdit pilote n'entendait pas un mot français, et les matelots pas un mot anglais : aussi tout se passa fort mal ; le navire toucha à plusieurs reprises, et la mécanique du gouvernail fut rompue, ce qui obligea de mouiller l'ancre hors du port.

Cependant, plusieurs des principaux négociants de l'île ne tardèrent point à se présenter, ainsi que M. Chalton, consul britannique, qui, à l'inspection des lettres de recommandation que nous avaient procurées sa défunte Excellence le baron de Sydenham, nous accueillit tout-à-fait favorablement et nous assura une puissante protection auprès des autorités locales dans le cas de quelque vexation. Après maintes informations sur l'état politique du Canada lors de notre départ (a), M. Chalton nous offrit à profiter de son embarcation pour descendre à terre, et aussitôt il nous introduisit chez le révérend M. Maigret, préfet apostolique pour cette partie de la Polynésie qui se trouve au nord de l'équateur. Nous goûtâmes encore une fois les effets de la charité et de la bienveillante hospitalité que nous avions éprouvées de la part de tous les missionnaires de la même congrégation que nous avions eu la consolation de visiter. Une jolie maison et un vaste jardin situés au milieu de la ville et près de l'église nous furent aussitôt assignés pour notre résidence, car on nous assura qu'avant deux ou trois mois il n'y aurait pas d'occasion pour notre destination. Encore deux mois de retard ! c'est

---

(a) J'ai eu occasion de rire de bon cœur, bien des fois, au sujet des questions qui m'ont été faites sur les troubles de 1837 et 38. Les choses ont été tellement exagérées qu'il est presqu'impossible d'y reconnaître quelque chose de véritable. L'histoire qu'on en fait est un véritable roman.

bien long, quand on est en chemin depuis près d'un an et qu'on est vivement pressé de se rendre. Néanmoins, je me consolai sur ce que nous dit le préfet apostolique, que nous pourrions, tout en lui rendant service, nous rendre utiles à notre mission en apprenant la langue sandwichoise, car un grand nombre de serviteurs de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson à Vancouver, viennentd'Oahu et conservent leur langue. Une lettre de M. Blanchet, en date du mois de décembre 1841 et adressée à M. Maigret, nous consola beaucoup en nous apprenant que trois missionnaires jésuites de St. Louis s'étaient fixés parmi les Têtes-Plates. Ce secour de la providence, disait M. Blanchet, et deux jeunes prêtres que nous attendons incessamment du Canada, va nous donner le dessus sur nos ennemis. J'étais au comble de la joie.

Persuadé que le meilleur moyen d'apprendre une langue est de vivre avec ceux qui la parlent, je commençai aussitôt à parcourir les différentes bourgades chrétiennes, à leur dire la sainte messe et à baptiser leurs enfants. Je reviendrai sur ce chapitre après avoir donné quelque notions topographiques de l'archipel Sandwich compris entre les 19° et 23° de latitude boréale, et les 155° et 160° 30' de longitude Ouest. Il se compose de 10 îles dont deux ne sont, à proprement parler, que des rochers stériles.

Le sol de cet archipel, comme celui de toute la Polynésie, est une terre volcanique qui n'est fertile que dans les endroits où elle est bien décomposée. Le reste est entièrement stérile ou n'est couvert que d'un gazon à demi-brûlé par les ardeurs du soleil. Il faut cependant excepter le sommet des montagnes, qui étant presque toujours couvert de nuages, offrent généralement une verdure assez abondante, et souvent des forêts impénétrables. On n'y voit cependant aucun bois propre à la construction des édifices un tant soit peu considérables ; quelques-uns seulement sont employés pour faire des meubles qui figureraient fort bien avec ceux qu'importent les Européens et les Américains. Les vallées et les endroits arrosés par les ruisseaux sont d'une grande fertilité, et assez bien cultivés par les indigènes, qui y plantent en abondance le taro ou gouet, les bananes, les patates douces, les citrouilles, les melons de toutes les espèces, et le tabac. On rencontre aussi plusieurs plantations de cannes à sucre qui appartiennent pour la plupart aux blancs.

Les îles Sandwich ont été et sont encore fréquemment visitées : elles sont un lieu commode de relâche pour les navires qui font la pêche de la baleine, et pour ceux qui naviguent entre l'Asie et le nouveau monde. Le bois de sandal, qui y était autrefois très-commun, a été pendant plusieurs années un objet de commerce avec la Chine. Aujourd'hui cette source de richesse pour les indigènes est entièrement épuisée (a).

Je vais maintenant tâcher de te donner quelques notions aussi abrégées que possible sur les principales îles de l'archipel.

Je commence par Avahi, qui est la plus considérable et qui comprend elle seule plus de terre que toutes les autres ensemble. Cependant elle est bien loin d'être la plus fertile. C'est là que se trouvent les plus hautes montagnes de la Polynésie. Les pics appelés Mouna-roa et Mouna-kéa, quoique situés sous le tropique du Cancer, sont condamnés à être couverts de neige perpétuelle. La hauteur du premier est estimée à 18,400 pieds, et celle du second à 15,000. C'est au pied du Mouna-roa que se trouve le fameux volcan appelé Kirauia. De tous les volcans connus jusqu'à présent, c'est le plus bizarre. Au lieu d'occuper le sommet d'une montagne, il est situé sur un plateau d'une médiocre élévation, au pied même du Mouna-roa. Le cratère principal se partage en 50 ou 60 petits cratères de forme conique dont plusieurs sont continuellement en éruption. C'est du fond de ces abîmes, dont les bords sont coupés perpendiculairement, que s'échappent avec un sifflement horrible les vapeurs qui s'enflamment au contact de l'air. De temps en temps les cratères vomissent des cendres et lancent des pierres qui retombent au fond de l'abîme ou se brisent sur ses parois. Ces éjaculations sont accompagnées de tremblement de terre. La flamme reprend un certain degré de vigueur, s'affaiblit ensuite et se change en une colonne de fumée qui couvre le cratère jusqu'au renouvellement de l'éruption. C'est surtout la nuit que ce spectacle est magnifique ; on voit alors à la clarté des flammes ce que la lumière du jour ne permet pas d'apercevoir.

(a) Le bois de sandal ou santal n'est communément qu'un arbrisseau. Il est dur et sa couleur est à peu-près celle du buis. Les Chinois en sont très-amateurs.

Avahi possède un assez bon port qui est fréquenté par un petit nombre de navires baleiniers et les petites goëlettes des naturels. C'est dans ce port que le capitaine Cook trouva la mort le 14 février 1779. Je me suis fait raconter cette aventure par un vieillard qui vivait dans ce temps-là. Son récit est assez conforme à ce qu'en disent quelques relations. La première fois que Cook aborda sur les côtes d'Avahi, les indigènes attirés par la curiosité se portèrent en grand nombre sur le rivage. Les gens de l'équipage, croyant qu'on voulait les empêcher d'avancer, tuèrent d'un coup de fusil un Canac. Outre cela plusieurs petits vols furent sévèrement punis, ce qui indisposa les indigènes, qui ne se mirent pourtant point en défense. L'expédition partit ensuite pour les mers du nord. De retour, Cook fut assez bien accueilli ; le roi était alors absent pour cause de guerre. Lorsqu'il arriva, ses guerriers, fiers de leurs succès, regardèrent ces étrangers d'un mauvais œil ; l'un d'eux lança même une pierre sur quelques hommes de l'équipage. Aussitôt le coupable fut saisi et puni de plusieurs coups de fouet : ce qui fit disparaître les autres. Bientôt on les força d'approvisionner les navires, qui firent voile sans recevoir aucun maltraitement. Ces pauvres indigènes craignaient les canons et les fusils dont on les menaçait. Le mauvais temps s'étant élevé, les vaisseaux furent forcés de revenir au même endroit. Les indigènes firent alors éclater leur mécontentement. On tira sur eux du canon, mais cela ne servit qu'à les aigrir davantage. Cependant le rivage fut bientôt balayé. Cook descendit à terre pour se faire rendre quelques objets enlevés. Il était accompagné d'une douzaine d'hommes bien armés, et contraignit le roi de se donner en ôtage. Celui-ci se rendait aux navires, lorsque les naturels, persuadés qu'on voulait faire mourir leur roi, se mirent à insulter le capitaine. Les soldats firent feu, mais les insulaires s'acharnèrent contre leurs ennemis, en massacrèrent quatre, et assommèrent même l'infortuné capitaine qui tomba la face dans le bord de la mer. Les indigènes s'emparèrent aussitôt de son corps qu'ils emportèrent en triomphe, se le partagèrent entre eux et le dévorèrent encore tout palpitant. Ce massacre fut horriblement puni par la dévastation d'une partie de l'île. Les chefs enfin demandèrent la paix qui leur fut accordée. Les os du capitaine, qu'on avait conservés, furent rendus. Mon vieux Sandwichois, après sa narration, dont celle-ci n'est que l'abregé, ajouta qu'à cette époque ils étaient avides de sang humain

et qu'ils en offraient même à leurs dieux : aujour d'hui, dit-il, on a une grande honte d'avoir fait ces choses-là.

Après Avahi, l'île la plus considérable en étendue est Maui. Vue à une petite distance sur mer, elle paraît assez pittoresque ; ses montagnes sont hautes, mais stériles, et d'une couleur rouge pâle. Dans les baies on aperçoit de jolies forêts de cocotiers. Elle possède quelques sucreries.

Oahu n'est que la troisième en étendue, (15 lieues environ de longueur sur une largeur de 5 seulement) ; mais elle est la première en importance, comme aussi la plus belle et la plus fertile de tout l'archipel. Ses montagnes, divisées en deux chaînes, sont peu élevées et couvertes de bois à leur sommet. Outre ces deux chaînes, elle présente quelques pics d'un aspect assez bizarre et plusieurs cônes tronqués qui, à une époque plus reculée, ont indubitablement été le siége d'autant de volcans. Les plaines qui les environnent se composent de lave dont la couche supérieure est entièrement décomposée, si l'on en excepte les pierres calcinées qui s'y trouvent en quantité prodigieuse. J'ai examiné des endroits où l'on avait creusé ; la lave non décomposée se rencontre à une profondeur qui varie ; quelquefois ce n'est qu'à un pied de la surface du sol, d'autres fois c'est à deux, trois et même quatre, quoique rarement. Il s'en faut de beaucoup que les montagnes occupent la plus grande partie de l'île : il y a de vastes plaines, surtout vers le milieu de l'île. Celles d'Alava, au sud, sont au niveau de la mer qui les sillonne en tout sens par des canaux naturels. Ces dernières et celles de Vaialua, qui sont encore plus étendues (environ 5 lieues de long sur 3 de large), fournissent à de nombreux troupeaux de chèvres d'excellents pâturages. J'ai parcouru cette île dans presque toutes les directions ; j'y ai remarqué un grand nombre de petits ruisseaux qui descendent des montagnes, et un petit lac à environ trois milles de la capitale, entouré de tous côtés de collines, et éloigné seulement d'un demi-mille de la mer. Ses eaux renferment une telle abondance de sel marin que ses bords en sont blanchis et que son lit en est couvert d'une couche de plusieurs pieds. J'en ai recueilli quelques morceaux qui sont parfaitement bien cristallisés. On est étonné, en visitant cette île, de trouver sur les plus hautes plaines et même sur les collines et dans le sein de la terre de nombreux amas de petits coquillages de

mer dont presqu'aucun n'est bien conservé. Parmi les voyageurs, les uns prétendent qu'ils ont été amassés autrefois par les indigènes pour en tirer leur nourriture ; d'autres, que ces îles ont été anciennement submergées, ce qui me semblerait plus probable (a).

J'ai dit qu'Oahu était la place la plus importante de l'archipel ; son port est spacieux et commode. On y voit quelquefois quinze ou vingt navires étrangers, tant baleiniers que marchands. Honolulu, au fond de la petite baie qu'occupe le port, est la capitale du royaume sandwichois. Cette ville s'étend sur le bord de l'Océan et se prolonge dans une charmante vallée (Anu) arrosée par un petit ruisseau et prodigieusement fertile. Elle est défendue par deux forts. L'un occupe la base supérieure d'un pic tronqué qui a plus de 400 pieds d'élévation ; il peut battre à la fois le port et la ville. Si cette place était fortifiée suivant les règles de l'art, elle serait imprenable. Le second est presque à fleur d'eau et situé sur le bord, à peu près vers la partie sud-est de la ville. Ses murs blanchis avec de la chaux sont en terre, hauts d'environ huit pieds et n'ayant aucune solidité. Il contient bien 45 ou 50 canons de différent calibre et montés sur des affûts de marine. Honolulu n'est point bâti régulièrement ; ses rues sont de différentes largeurs, généralement assez droites et propres. Il n'y a point, à proprement parler, de marchés ; ceux qui apportent des denrées passent par les maisons, et chacun choisit ce qui lui est nécessaire. Les voyageurs trouvent ici un hôtel tenu sur un assez bon pied. Le plus bel édifice actuellement est le temple méthodiste, qui est en pierre de taille, mais n'a de remarquable que sa grandeur. La dédicace s'en est faite pendant mon séjour en cette ville. Le roi avec sa suite a voulu y assister. Cette fête avait été annoncée depuis longtemps, et la nuit qui la précéda il y eut force musique à peau d'âne, ainsi que le jour où elle eut lieu. La réunion fut grande, Dieu sait ce qui s'y passa. Bientôt ce temple sera éclipsé par la magnifique cathédrale catholique commencée depuis deux ans. Elle a cent-cinquante pieds de long sur une largeur proportionnée, et est soutenue intérieurement par deux rangs de colonnes en pierre. Ses murs en pierre de taille sont terminés et le

(a) J'en ai fait une collection des mieux conservés que j'ai pu trouver.

reste le serait aussi, si l'entrepreneur n'avait pas fait banqueroute. Les frais de cette entreprise vont s'élever à près de 19,000 piastres. Quant au reste de la ville, ses maisons, si on en excepte celles de quelques Européens et Américains, ne sont que des cabanes en terre ou en foin comme celles du reste de l'archipel, ce qui donne à la ville une apparence de pauvreté qui n'est que trop réelle, surtout pour les naturels.

Le commerce d'Honolulu est assez étendu et est entièrement entre les mains des blancs. On s'y procure généralement tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, et à des prix assez modiques pour l'endroit (a). Presque toutes les semaines il y a des encans. Enfin, sa population s'élève à environ 9,000 habitants, dont à peu près 200 sont étrangers. Parmi ceux-ci, les Américains dominent, ensuite les Anglais et les Français. Ces trois nations y ont leurs consuls respectifs. Il y a aussi à Honolulu plusieurs Chinois, et même trois Canadiens ; l'un porte le nom de Voyer, le deuxième, dont j'ignore le nom, est forgeron, et le troisième, vagabond.

A environ un mille de la capitale, se trouve un lieu charmant, resserré entre deux montagnes, c'est le prolongement de la vallée sur laquelle se trouve une partie de la ville. C'est là que presque toutes les familles de blancs un peu aisées ont leurs maisons de campagne, et font leur résidence pendant la belle saison. A un mille plus au nord, les montagnes se resserrent et ne laissent entre leurs sommets qu'un petit sentier par le moyen duquel on passe dans la partie nord de l'île. C'est là, sans contredit, qu'Oahu offre son plus beau point de vue. Elevé à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer qu'on aperçoit des deux côtés de l'île, on a, d'une part, l'aspect charmant de la ville et de la vallée qui l'avoisine ; de l'autre, un précipice coupé presque perpendiculairement, et dont la vue seule fait frémir. On le descend au moyen d'une rampe de fer et de degrés pratiqués dans le roc. Autrefois, une armée, pressée par ses ennemis, y fut précipitée ; on en voit encore les ossements. On dit

(a) Un des objets les plus rares ici, est le pain. Il n'y vient que peu de farine, et elle se vend le quintal, depuis £2. 10. 0. jusqu'à £3. 0. 0. Les principaux personnages de la ville ne mangent que rarement du pain.

aussi qu'un roi qui se fesait porter par quelques-uns de ses sujets, leur échappa des mains sur le haut, et descendit en bas avec tant de rapidité qu'il ne s'en releva point.

Je passe maintenant à quelques remarques sur l'origine, les mœurs et les coutumes des Sandwichois. Il paraît que ces derniers ainsi que les Tahitiens et les Mangaréviens (insulaires des îles Gambier), tirent leur origine d'anciennes émigrations malaises, comme leur langue, leurs coutumes et la forme de leur gouvernement portent à le croire. Leur stature est la moyenne ; ils ont une physionomie mâle, accompagnée d'un certain air de douceur qui n'est pas toujours réelle. Ils sont affables et communicatifs à l'excès ; leur indiscrétion est telle, qu'elle est devenue proverbiale ; " Il n'est pas plus discret, dit-on, qu'un Canac. " Ils ont les yeux généralement gros, mais étincelants, le nez épaté, les lèvres grosses. Quand on voit un Océanien pour la première fois, on admire la beauté de ses dents qui sont très-blanches, et contrastent avec la couleur de sa peau qui est trés-basanée ou olivâtre. Leurs cheveux sont d'un beau noir et généralement lisses. A Sandwich, il n'y a que les femmes qui les portent longs et elles les laissent flotter au gré du vent. La façon de porter le chapeau n'est pas générale parmi les hommes, et il n'y a que les femmes qui suivent les maximes des prédicants américains qui les portent, encore l'ont-elles plus souvent sous le bras que sur la tête. Pour se garantir des ardeurs du soleil, ils ont recours, comme les Tahitiens, aux guirlandes de fleurs ou de feuilles. Les habits, quand ils peuvent s'en procurer, sont, pour les hommes, la chemise qu'ils portent seule, et assez souvent le pantalon dans Honolulu et dans les baies visitées par les blancs ; ailleurs, la ceinture autour des reins est presque le seul vêtement. Quant aux femmes, une longue robe d'indienne ou de coton, faite en forme d'aube, les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Autrefois le tatouage était fort à la mode ; il est aujourd'hui défendu par la loi. Presque tous, hommes et femmes, au-dessus de 25 ou 30 ans, ont quelques parties du corps défigurées par des dessins de leur invention. Tantôt, c'est le visage, tantôt les mains, les bras, les pieds et les jambes. Leurs dessins favoris m'ont paru être, sur les joues, les pieds et les jambes, les petites figures rondes et les croissants ; sur les bras, les noms de leurs chefs défunts, ou un guerrier lançant le javelot. Les femmes ont en général le dessus des doigts couvert de petites

bandes ; on ne voit que les vieilles qui ont des dessins sur le visage. Avant l'arrivée des missionnaires, les hommes se cassaient une dent à la mort des chefs ; j'en ai vu quelques vieux qui n'en ont presque plus. La grandeur est ici une marque de beauté, et si la corpulence s'y joint, l'individu est parfait. L'habitude de fumer le tabac est générale, mais elle est pratiquée autrement que chez nous ; une seule pipe peut servir à plus de cent personnes. Celui qui la possède s'en sert le premier, tire deux ou trois bouffées de fumée et la passe à son voisin, et celui-ci aux autres, sans en excepter même les petits enfants et le missionnaire, s'il se trouve avec eux. Les Sandwichois excellent dans l'art de la natation ; les deux sexes s'y livrent dès l'enfance. Plusieurs voyageurs les regardent comme les meilleurs nageurs du monde. Leur nourriture principale est le taro ou gouet qui, étant cuit, bien battu et délayé avec de l'eau, forme une bouillie épaisse qu'ils mangent lorsqu'elle est fermentée ; les deux premiers doigts de la main leur servent de cuillère. Le poisson qui se trouve en grande abondance sur leurs côtes, leur fournit une grande ressource. Les animaux domestiques sont, le cochon et le chien, dont ils font un régal. Plusieurs ont maintenant de nombreux troupeaux de chèvres et élèvent des poules, des dindes et des canards, etc., etc. Leurs habitations ne sont que de pauvres cabanes en foin, dont l'intérieur est couvert de plusieurs nattes qui leurs servent en même temps de lit et de plancher. On ne voit guères de cabanes éloignées de la mer ; ils aiment à se réunir par bourgades dans les baies pour être à la portée du poisson.

L'industrie sandwichoise n'est pas bien étendue ; cependant, leurs pirogues sont assez bien faites, avec le bois du cocotier. Depuis l'arrivée des Européens, ils se sont construit de petites goëlettes qu'ils manœuvrent avec une adresse surprenante. Leurs nattes et surtout celles de l'île Kauai sont très-fines, et recherchées des étrangers qui s'en servent au lieu de tapis. Avec l'écorce d'un arbrisseau que je crois être le mûrier à papier, ils fabriquent, comme les Tahitiens, une étoffe blanche à laquelle ils donnent le nom de *tapa* (a), et qui ressemble beaucoup au papier dont elle n'a

(a) Le *tapa* se fabrique en battant avec un marteau de bois l'écorce du mûrier à papier, après l'avoir préalablement préparée en la fesant tremper dans l'eau.

guères plus que la consistance. C'est avec cette étoffe qu'ils se couvrent pour se défendre de l'air qui n'est pas toujours bien chaud le soir et le matin, surtout dans les endroits qui sont exposés au vent. Ce serait peut-être ici le lieu de te parler de la terrible loi du *tapu* (tapou) qui interdisait autrefois l'usage d'une multitude de choses aux indigènes, lorsque les prêtres des idoles le jugeaient à propos. Plusieurs objets étaient interdits pour toujours aux femmes, comme de manger avec leurs maris, et de se nourrir que d'aliments grossiers. La viande de cochon et de la volaille n'était que pour les hommes. Aux prêtres seuls était permis l'usage des noix de coco, etc., etc. Ce fut le roi Taméhaméha Ier.qui abolit cette loi tracassière, en donnant lui-même un exemple remarquable de son infraction dans un repas public, où il invita les dames à manger avec leurs époux et à se servir des mêmes mets. Les prêtres en furent irrités, mais ce fut en vain : une proclamation annonça aussitôt que leur règne avait cessé. Aujourd'hui il n'y a de *tapu*, c'est-à-dire de sacré, que les feuilles d'un arbre nommé *ara*, lesquelles servent à faire des nattes. On ne peut en prendre sans payer une certaine somme aux chefs. Pendant mon séjour dans cet archipel, on a rendu *tapu* (sacrée) la mer aux indigènes de l'île Molokai qui voulaient embrasser la religion catholique ; bien entendu que cela ne les a pas détournés de leur bon propos.

Plus haut, je t'ai promis, mon cher Cyprien, de te parler des missions établies ici depuis plusieurs années ; je le ferai d'autant plus volontiers que j'ai la certitude que cet objet t'intéressera plus que toute autre chose. Je ne te parlerai pas des difficultés qu'ont éprouvées les premiers apôtres de ces îles, ni des persécutions qu'ils ont endurées avant de pouvoir s'y fixer ; car je suppose que tu as lu les Annales de la Propagation de la Foi. Les missionnaires actuellement employés ici sont au nombre de neuf, sous la conduite de leur jeune évêque, Monseigneur de Nilopolis (b), qui a résidé quelque temps aux îles de Gambier. Le siége épiscopal est à Honolulu, capitale de l'archipel ; c'est là aussi que demeure

---

(a) M. le vicomte de Latour m'a fait présent, aux îles de Gambier, d'un joli portrait de Sa Grandeur Monseigneur Rouchouse, évêque de Nilopolis.

continuellement le préfet apostolique (c). Deux autres pères (Jos. Dévost et Martial Jean) parcourent les peuplades d'Oahu. Quatre autres sont maintenant fixés dans Avahi et deux à Kauai (les pères Eugène Walsh et Barnabé). Ce dernier ne pourrait nullement t'en céder pour la grandeur (d). Il n'y a encore personne à Maui, centre du méthodisme, mais cette île sera attaquée bien vîte par plusieurs missionnaires incessamment attendus de France. Molokai a déjà été visitée par le père Dévost, qui y compte plus de 500 catéchumènes. Les missions ne sont pas aussi pénibles ici qu'en Canada : d'abord, du côté des voyages, qui ne sont, à proprement parler, que des promenades, car les plus longs peuvent se faire en deux jours, et cela dans Avahi seulement. Les chemins sont presque partout magnifiques ; point de grandes rivières, point de forêts, point de montagnes, pour ainsi dire ; ou, s'il y en a, elles peuvent être évitées. Ensuite du côté des indigènes, qui, par leur caractère généralement doux et hospitalier, savent adoucir ce qu'il y a de pénible dans l'exercice du saint ministère au milieu d'eux. Ils ont pour leurs missionnaires un attachement inviolable, et ne perdent aucune occasion de leur témoigner leur reconnaissance ; dans le voyage, ils leur offrent les rafraîchissements qui sont à leur disposition, tels que les pastèques, les melons, et les fruits qu'ils cueillent sur les montagnes. Un jour que j'allais à Héia pour y chanter la messe le dimanche, plusieurs enfants vinrent m'attendre au sortir du défilé qu'il faut passer pour aller du sud au nord de l'île, portant des fruits qu'ils avaient été cueillir assez loin, pour me les offrir en cet endroit où il n'y a pas d'eau. De tant loin qu'ils aperçoivent le missionnaire, ils accourent sur son passage, afin de le saluer, de lui donner une poignée de main, et de le prier de saluer pour eux les chrétiens des peuplades qu'il doit visiter ; il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui ne veuillent toucher la main du missionnaire. Quand il arrive dans un village où il y a une église, tous, chrétiens et catéchumènes,

---

(c) M. Maigret est probablement nommé coadjuteur de Mgr. de Nilopolis. C'est un homme d'un grand mérite, qui, sous les dehors les plus simples, renferme beaucoup de vertus et de talents. Il suffit de lire les Annales de la Propagation de la Foi pour juger de ce qu'il a souffert pour l'avancement de la foi dans cette nouvelle contrée.

(d) C'est-à-dire qu'il est très-petit.—(*Note du Réd. du Canadien*).

se rassemblent pour le saluer et lui apporter ce qui lui est nécessaire pour vivre. Les expressions me manquent, cher ami, pour peindre les consolations et la joie que j'ai éprouvées pendant les deux mois que j'ai passés avec ces chers chrétiens. Bien des fois je me suis vu entouré de plusieurs centaines de ces indigènes qui naguères immolaient leurs semblables aú démon, et dévoraient avec une féroce avidité les membres encore palpitants de leurs frères. Aujourd'hui, l'évangile a dompté leurs cœurs ; aujourd'hui, ils vivent de la foi, bénissent leur Créateur et lui offrent des sacrifices de louange et de reconnaissance. Ils sont avides d'instructions, qu'ils retiennent avec une facilité merveilleuse. On a mille peines à prendre congé d'eux. Après avoir parlé à satiété, il faut chanter ; or, leur symphonie n'est pas très-mélodieuse. Je n'ai vu que trois ou quatre femmes ayant des voix un peu passables. Quant aux hommes, il ne faut point y penser ; ils ont tous la voix horriblement rauque et fausse. Ils se contentent d'écouter. Plusieurs fois je leur ai demandé pourquoi ils ne chantaient pas ; l'un me répondait qu'il n'avait point de voix ; l'autre, qu'il avait une voix de bœuf (*himéné au liké pu pipi*, chanter moi comme un bœuf). Quoi qu'il en soit, plusieurs peuplades savent chanter le *Gloria*, le *Credo* et plusieurs cantiques en leur langue. Je leur ai appris en plusieurs endroits quelques versets de l'*Ave, maris stella* et du *Te Deum*, et lorsque je laissai les chrétiens du Kauku, plusieurs commençaient à chanter le *Salve, regina*. C'est dans cette peuplade que j'ai résidé le plus long-temps. Les chrétiens y sont en grand nombre, et par conséquent le méthodisme y a beaucoup perdu. A quelque distance de l'église catholique on en voit une qui appartenait naguères aux prédicants de l'erreur, et qui aujourd'hui est abandonnée et sert de refuge aux troupeaux d'ânes et de cochons qui paissent dans le voisinage. Depuis quelque temps, les indigènes dans tout l'archipel commencent à s'apercevoir que la religion que leur prêchent MM. les Américains n'est guères propre à les rendre heureux, et près de 9,000 individus, qui les ont abandonnés pour embrasser le catholicisme, en sont une preuve plus que manifeste. Vingt églises catholiques sont bâties dans les diverses baies d'Oahu seulement (e). Les

(e) Les églises, ici, ne sont pas tout-à-fait aussi pompeuses qu'en Canada. Figure-toi un bâtiment plus ou moins grand, consistant en une faible charpente en bois, revêtue de foin du haut en bas, à peu près comme les toits de nos granges, et tu auras l'idée d'une église sandwichoise.

écoles sont ici en grande vigueur. La mission catholique en a plus de vingt dans Oahu. Celle qui est tenue par M. le préfet apostolique est fréquentée par plus de deux cents élèves des deux sexes. Au dernier examen qui a eu lieu à Honolulu, les enfants des diverses écoles catholiques s'élevaient à plus de 700. Ce n'est pas seulement la lecture qui les occupe ; l'écriture, la géographie, l'arithmétique partagent leurs moments. La plupart de ces enfants ont des talents généralement plus prompts que dans nos contrées. Leur mémoire surtout est étonnante, ainsi que leur facilité pour le calcul. Un grand nombre font toutes les règles qui sont en usage dans le commerce. J'ai vu calculer ici avec une vîtesse que je n'ai remarquée nulle part ailleurs. Quoique les écoles soient destinées à la jeunesse, il n'est pas rare de voir des personnes mariées venir prendre place parmi les enfants. Il y a une loi assez curieuse ici, c'est qu'il n'est pas permis à une fille de se marier si elle ne sait pas lire. Les persécutions continuent toujours, et bien loin d'amollir la fermeté des chrétiens, elles ne font que les encourager et les confirmer de plus en plus dans leur croyance. Jusqu'à présent, si personne n'a été mis à mort, il n'est pas moins vrai de dire que tous les autres tourments ont été mis en œuvre, tels que les prisons, les fers, l'enlèvement des terres, la défense de prendre aucun poisson dans la mer, etc. C'est un véritable martyre, qui leur est d'autant plus glorieux qu'il est plus prolongé. J'ai vu ici plusieurs des premiers confesseurs de la foi tout accablés de vieillesse et qui ont passé de bien longs jours chargés de lourdes chaînes ; d'autres ont été suspendus par les bras à des arbres ou aux toîts des maisons (f), et cela pour l'unique crime d'être catholiques. Le protestantisme qui a dominé ici jusqu'à présent, se voyant attaqué à force ouverte jusques dans ses propres foyers, et sentant que son agonie est proche, s'agite et se débat avant de rendre le

---

(f) Ici M. Bolduc a intercalé dans son Journal quelques gravures sandwichoises pour donner une idée des supplices employés contre les chrétiens catholiques. Deux de ces planches représentent la terrible épreuve à laquelle ont été soumises deux ferventes chrétiennes, attachées l'une à un arbre, l'autre à un poteau, dans la posture la plus pénible. Une autre représente les hommes aux fers ; une autre la visite de M. l'abbé Maigret au tombeau du persécuté Bachelot dans l'île de l'Ascension. Le Journal est aussi accompagné d'une carte des îles de la Société, et d'une esquisse du port de Papété (île de Tahiti), dessinées par M. Bolduc.—(*Note du Réd. du Canadien*).

dernier soupir. Le pauvre roi Taméhaméha III n'est plus qu'un mannequin entre les mains des ministres américains. On rougit pour eux au seul récit de leur indigne conduite envers ce jeune et infortuné monarque. Pour parvenir à s'emparer plus aisément de son autorité et faire autant de mal que l'esprit qui les anime peut leur en suggérer, ils n'ont pas en horreur de l'endormir profondément dans les honteux désordres qui sont la suite de l'intempérance. Aujourd'hui il est infirme, et porte dans sa physionomie tous les symptômes de l'imbécillité ; il n'est seulement pas maître de disposer de sa fortune, c'est un de ces messieurs qui le règle en tout au gré de sa propre volonté. Les chefs, qui ont ici une grande autorité, sont entièrement guidés par eux. Un journal de Montréal publiait, peu de temps avant mon départ du Canada, quelques-uns des mauvais traitements faits aux pauvres Sandwichois par leurs ministres ; on était indigné au récit des promenades qu'ils fesaient, ayant, pour traîner leur voiture, des Canacs au lieu de chevaux. Rien de plus vrai cependant ; on m'a dit que cela se fesait encore. Pour moi, je n'ai point vu de ministre se fesant ainsi traîner ; mais j'ai vu de mes propres yeux leur famille, et cela au milieu de la ville de Honolulu, et presque tous les jours.

Je mets fin à mes notions sur l'archipel Sandwich, pour reprendre mon journal, et me remettre bientôt en mer pour la quatrième fois.

Le 28 juillet dans l'après-midi, une voile fut aperçue d'assez loin en face du port de Honolulu, mais comme le vent ne permettait guères d'entrer pour le moment, elle s'amusa à courir du nord au sud, et *vice versâ*, jusqu'au lendemain. Cependant une chaloupe vint à terre, et vers les huit heures du soir, un domestique de l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson apporta à M. Maigret une lettre de M. Blanchet. Il n'en fallut pas davantage pour faire sauter de joie M. Langlois qui, quelques jours avant, avait voulu s'embarquer sur un navire qui fesait voile pour la Californie, espérant que de là il pourrait parvenir à la Colombie. J'eus besoin de faire jouer tous les ressorts de mon éloquence pour lui faire abandonner ce projet hazardeux, et malgré tout, il m'aurait fort bien laissé là si M. le préfet apostolique n'eût agi de concert avec moi ; le pauvre homme ! il y serait encore. La lettre de M. Blanchet nous apprit que nous étions incessamment attendus depuis plusieurs mois, et plusieurs

nouvelles importantes touchant les priviléges accordés à la mission de la Colombie par le gouverneur sir Geo. Simpson. Enfin, le 29, le navire aperçu la veille entra dans le port : c'était la barque Cawlitz de l'honorable Compagnie. L'agent avertit aussitôt M. Langlois que dans peu de jours il aurait un passage sur le navire en question, et que la même faveur me serait accordée. Je n'étais point alors à la ville, mais à près de 15 lieues, à l'extrémité ouest de l'île, occupé depuis plusieurs semaines à l'instruction d'une peuplade chrétienne ; je ne connus donc ces importantes nouvelles que quatre jours après, c'est-à-dire le 2 août. Je me hâtai de venir faire mes préparatifs pour le départ qui eut lieu le 18 août.

Le vent d'est se fit sentir jusqu'au 45e deg. de latitude où nous nous trouvâmes le 31 ; et après quelques moments de calme, le nord-ouest s'éleva et nous poussa vigoureusement jusqu'à la vue du continent que nous aperçûmes le 9 septembre au matin. Nous nous approchâmes de la redoutable barre qui se trouve à l'embouchure de la rivière Colombie ; et le lendemain, par un temps magnifique, nous la passâmes ; après quoi il fallut ancrer près du Cap Désappointement, où nous restâmes deux jours, faute de vent (a). Enfin, le 12 après midi, nous mîmes pied à terre à l'endroit où était autrefois le fort George ou Astoria (b).

Tu ne saurais croire, mon cher Cyprien, quels furent nos sentiments de joie à la vue de cette terre qui doit être désormais notre champ de bataille, et après laquelle nous soupirions depuis un an et 12 jours.

(a) La barre qui se trouve à l'embouchure de la Colombie est formée par un banc de sable qui n'est couvert que par 4 ou 5 brasses d'eau et souvent moins. La mer y est presque toujours en fureur, et si elle est poussée par le vent, il est impossible d'y passer. Lorsque le temps est très-favorable, on ne la traverse qu'à la sonde, et malgré toutes les précautions, il y a de fréquents naufrages. L'honorable Compagnie y a perdu deux navires pour sa part, et dernièrement les Américains y ont fait naufrage avec une frégate de 58 canons. Souvent les vaisseaux attendent un mois et même un mois et demi avant de pouvoir la passer, soit en entrant, soit en sortant.

(b) En dedans de la barre, il y avait un navire américain qui attendait le vent favorable depuis 10 jours pour sortir. Il était chargé de saumon salé et de missionnaires méthodistes, lesquels étaient au nombre de 17, mâles et femelles. Je les chargeai d'une lettre écrite à bord du Cawlitz et adressée à mon petit frère.

Les navires prennent généralement beaucoup de temps pour remonter la Colombie depuis le fort George jusqu'à Vancouver, où ils déposent leur cargaison ; 10 ou 12 jours ne leur suffisent pas toujours. Nous acceptâmes donc un canot et quelques sauvages que nous offrit M. Bornay pour nous rendre plus promptement. Il nous restait bien 90 milles à faire. Le 13 au matin, nous nous mîmes en route.

La rivière Colombie coule lentement ses eaux limpides entre deux rives peu élevées et bien boisées. Leur éloignement l'une de l'autre peut être, vers l'embouchure, d'environ deux milles, et à une petite distance de là, d'un mille et demi, et ensuite variable entre un mille et un demi-mille. Les eaux de cette rivière sont douces, et nourrissent une quantité prodigieuse de saumons et d'esturgeons excellents. A 5 ou 6 milles du fort George commence une suite presque non interrompue d'îles basses, et presque toutes bien couvertes de bois. Le 14 au soir nous campâmes vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Cawlitz, où il y avait un camp de sauvages qui passèrent presque toute la nuit à chanter et à battre la terre du pied. Notre feu ayant été aperçu, le chef du camp vint à nous, nous fit bonne mine, et nous donna quelques saumons frais. Il nous dit que M. Demers avait visité plusieurs fois leur camp, qui actuellement était affligé des fièvres tremblantes ; que c'était pour éloigner cette maladie qu'ils fesaient la médecine en chantant, frappant du pied la terre et hurlant comme des bêtes farouches.

Le 15 au soir nous arrivâmes à Vancouver, où M. Maclaughlin nous reçut avec cette politesse qui lui est familière. On nous dit là que M. Blanchet était à sa résidence ordinaire, Saint Paul de Walamette, et M. Demers parti depuis la mi-juillet pour le district de la Nouvelle-Calédonie, à près de 300 lieues de distance de Vancouver, et que son retour n'aurait lieu que dans le mois de juin 1843.

Le jour de St.-Cyprien, après la sainte messe, nous partîmes en canot pour Walamette. Cette rivière se jette dans la Colombie à environ huit milles au-dessous du fort Vancouver ; elle est moins large que cette dernière, mais assez profonde ; des navires de plusieurs centaines de tonneaux la remontent l'espace d'environ 8 lieues, c'est-à-dire à une petite distance de la chûte, où il y a un bon nombre d'Américains établis

avec leur ministre. Il est très-probable que dans peu d'années il y aura là une petite ville. Il y a deux jolis moulins à scies et un magasin de marchandises américaines. Après un portage de quelques arpents on reprend la rivière qui devient de plus en plus étroite, mais sans rapides lorsque les eaux sont basses.

Le 17, au déclin du jour, nous mîmes pied à terre pour prendre des chevaux, afin de nous rendre avant la nuit à la mission. Nous arrivâmes enfin. Je n'entreprendrai pas, cher ami, de te peindre la surprise et la joie de M. Blanchet ; il n'en revenait plus.

Le lendemain étant un dimanche, la grand'messe fut chantée par notre aimable grand-vicaire, et ses deux nouveaux collaborateurs l'assistèrent en qualité de diacre et de sous-diacre. Les fidèles de Walamette avaient les yeux comme des *vîtres de montre.* Trois prêtres pour dire la messe ! jamais on n'en a tant vu. L'office fut suivi du *Te Deum*, pour remercier Dieu de nous avoir rendus sains et saufs.

Quelques jours après notre arrivée, M. Langlois reçut sa nomination à la cure de Walamette, et ton ami fut destiné à courir les bois. Cependant, comme la chose est un peu difficile en hiver, à cause des pluies excessives, on me donna ordre d'hiverner à la rivière Cawlitz. Avant donc de quitter Walamette, pour n'y plus revenir, je vais te donner une idée de cet endroit. Figure-toi, au milieu d'immenses forêts de sapins, une suite de prairies magnifiques où le cultivateur n'a qu'à mettre la main à la charrue sans être obligé de couper un seul arbre, et du premier coup tu auras l'image de Walamette. Les terres y sont bonnes et tous les grains y viennent en abondance. Déjà il y a 83 cultivateurs canadiens, sans compter le canton des Américains qui est à la suite et au sud des Canadiens. Plusieurs y sont fort à leur aise et ramassent jusqu'à 13, 14, et même 1,500 minots de blé, sans compter les autres grains. Les animaux, et surtout les chevaux et les cochons, sont ici en grandes troupes, et ne coûtent rien puisqu'il n'y a presque pas d'hiver, et que leur nourriture se trouve dans les prairies. Il y a des cultivateurs qui ont 50, 60, 70 chevaux ; j'en connais même qui en ont 100 et davantage. Je n'ai pas compté ceux de la mission, mais je sais qu'il y en a plus de 50. Nous voilà de grands

seigneurs. Cependant, toute chose bien considérée, il nous manque encore bien des articles. Tous nos Canadiens sont mariés avec des sauvagesses de différentes nations, lesquelles n'ont aucune connaissance propre à entretenir un ménage en ordre. Depuis que le pays est habité, il ne s'est pas encore fait une verge d'étoffe, ce qui oblige d'avoir recours à la Compagnie pour les moindres choses comme pour celles qui sont importantes. Or, la dite Compagnie ne donne point ses marchandises pour rien ; au contraire, tout est très cher sans être de bonne qualité. D'un autre côté, il n'y a point d'argent, tout ne se fait que par des échanges. Les objets que donnent les cultivateurs pour les marchandises qu'on leur fournit, sont les divers grains et surtout le blé pour lequel on ne leur donne que la valeur de trois schelings le minot. De là vient que beaucoup sont pauvres et ont des dettes. La mission n'est pas plus fortunée que les autres ; il y a une grande ferme ici qui a donné quelquefois 500 minots de blé, mais le prix des engagés surpasse de beaucoup les revenus. Il n'y aurait ici que des personnes qui auraient des femmes canadiennes adroites qui pourraient faire fortune ; jusqu'à présent, il n'y en a pas une seule. Un homme qui viendrait ici avec une famille peu nombreuse ou avec des gens capables de travailler comme le sont la plupart des habitants en Canada, ferait ici une fortune en peu de temps, et rendrait au pays un service dont on ne peut calculer les avantages (c).

Le 25 octobre, je me mis en route pour ma destination. Je préférai prendre la route de terre pour me rendre de Walamette à Vancouver, où j'arrivai le 26 au soir. Ce trajet se

---

(c) Walamette est devenu un poste où la présence d'un prêtre est indispensable. M. Blanchet y a résidé jusqu'à présent ; maintenant c'est M. Langlois qui y est curé. L'endroit est malsain, et il y a peu de personnes qui ne soient pas attaquées des fièvres tremblantes. Les missionnaires en ont été exempts jusqu'à présent. Il n'y a encore ici qu'une vieille chapelle qui va tomber au premier bon coup de vent sur le dos du curé, qui est logé dans la sacristie. Le prêtre qui sera ici aura toujours un peu de trouble avec ses paroissiens, qui ne sont pas trop fervents et ont peu de zèle pour l'entretien de leur prêtre ; ils n'ont pas encore daigné lui bâtir un petit presbytère. Le mélange des Américains avec les Canadiens est encore nuisible au bon ordre. Plusieurs enfants de Canadiens sont encore infidèles et ne veulent point quitter le désordre pour se préparer au baptême. Il n'y a ici que quelques sauvages en service chez les habitants.

fait à cheval, et dans les longs jours on peut le faire en 14 heures sur de bonnes montures. En arrivant au village des Cliketates, le chef me fit bonne réception, et me raconta que peu de jours auparavant il avait eu une querelle avec un ministre américain qui était venu pour endoctriner ses gens. Il ajouta que personne n'avait voulu l'écouter, et que s'il eût voulu persister, il l'aurait chassé promptement. Ces bons sauvages ont déjà reçu plusieurs fois des instructions de M. Blanchet, et paraissent fermes dans leurs bons propos. Ils sont en frais de bâtir deux petites chapelles avec des *croutes* que leur donne le moulin à scies de la Compagnie. Après cet entretien, il s'offrit lui-même à me traverser au fort qui est vis-à-vis leur camp, et se chargea d'avoir soin de mes chevaux.

Le 27, dans l'après-midi, je laissai M. Blanchet au fort, avec M. Langlois qui devait partir le lendemain pour me remplacer à Walamette. Il fesait une pluie battante. Sur le soir, ayant rencontré deux cabanes sauvages où il n'y avait qu'une vieille et une petite fille, nous lui demandâmes à nous donner une place dans celle des deux cabanes qu'elle n'habitait pas ; elle consentit volontiers, et quand bien même elle n'y aurait point donné son approbation, nous étions peu disposés à passer la nuit à sa porte. Après avoir fait bon feu, bien mangé, et fait la prière en commun, nous nous disposâmes à bien dormir ; mais quelle ne fut pas notre surprise en voyant se soulever contre nous le plus furieux bataillon de puces auquel un mortel ait pu avoir affaire. Après leur avoir fait guerre de toutes les façons, nous ne laissâmes pas d'en prendre une ample provision.

Le 28, nous commençâmes à remonter la rivière Cawlitz qui n'est pas des plus commodes, à cause de la rapidité de son cours. Presque toujours il faut se servir de perches, et encore on force beaucoup pour avancer quelques pas.

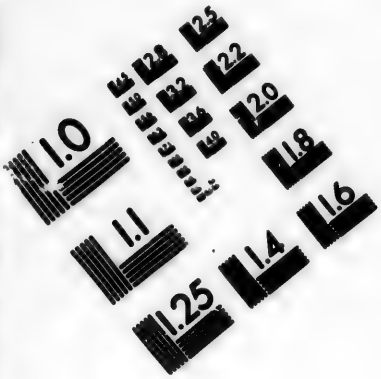
Le 29, nous aperçûmes plusieurs tombeaux de la nation des Cawlitz, lesquels consistent en un canot élevé d'environ 5 pieds au-dessus du sol. Le mort est placé dedans, bien enveloppé de *couvertes* et de nattes de jonc. A côté de lui est sa carabine ou son fusil, et sur les bords du canot sont suspendus ses ustensiles, ses micoines, sa gamelle, ses chaudières, etc. etc.

Le 30 enfin, j'arrivai à ma mission, où il y a une petite chapelle et une église de 50 pieds sur 30, qui n'est point encore terminée. La demeure du missionnaire est vraiment superbe pour l'endroit, une maison de bois de 30 pieds sur 20, mais entièrement nue, ce qui m'a obligé en arrivant de prendre le rabot, afin de me préparer deux petites chambres un peu passables pour mon hiver.

Quelques mots sur mon nouveau pays. Le Cawlitz, ainsi nommé à cause de la rivière qui l'arrose, se compose de plusieurs prairies entourées de bois de tout côté. La plus grande de ces prairies peut avoir deux milles de long sur un de large. C'est au milieu de cette dernière que se trouve le territoire de la mission, lequel a 18 arpents de large sur deux milles de long. Nous avons ici une ferme qui nous donne au moins 600 minots de grains ; dont 400 sont de blé, mais par malheur les frais de culture emportent le revenu. Il faut payer un fermier £30 par année, et nourrir une famille de cinq personnes. L'endroit est tout-à-fait joli ; ma maison est sur une hauteur qui domine sur tous les habitants de cette prairie. Au nord-est et au sud-est se trouvent deux montagnes dont j'ignore encore la hauteur, cependant elle dépasse 4,000 pieds. Elles sont couvertes de neige, même dans les plus grandes chaleurs de l'été. L'une d'elles, celle du sud-est, est de forme conique et en face de ma demeure. Le 5 décembre dernier, vers 3 heures de l'après midi, l'un de ses flancs s'est ouvert, et il y a eu une éruption de fumée telle que tous nos vieux voyageurs d'ici n'en ont jamais vu. Ces éruptions de fumée ont eu lieu pendant quelques jours à des intervalles peu reculés, après quoi les éruptions de flammes se sont déclarées. Elles ont lieu presque continuellement, mais avec une intensité qui varie beaucoup en peu de temps. Je suis porté à croire qu'il y a trois cratères pour le moins, car j'ai observé plusieurs fois trois éruptions à la fois et à différentes places, quoique rapprochées les unes des autres. C'est le soir surtout que tout ceci s'observe bien, et offre au spectateur un coup d'œil magnifique. Il y a au pied de cette montagne une petite rivière dont les eaux se jettent dans le Cawlitz. Depuis que ce volcan s'est déclaré, presque tous les poissons qu'elle nourrissait sont morts, ce qu'on attribue à la quantité de cendres dont ses eaux sont infectées. S'il y avait un chemin pour y aller, j'entreprendrais de l'aller visiter ; il y a environ deux jours de marche à travers les forêts.

Il n'y a ici que 13 habitants, dont 11 sont Canadiens, et les autres sauvages. Tous sont assez bons chrétiens, ont beaucoup de zèle pour la religion, et sont très-attachés à leur missionnaire. Ils voudraient qu'il fût continuellement avec eux. Il y a aussi quelques centaines de sauvages encore infidèles et qui ne veulent point abandonner leurs superstitions pour se soumettre au joug de l'évangile. Tout ce qu'on peut faire avec eux, c'est de baptiser leurs enfants : ce à quoi ils se prêtent volontiers. Presque toujours ils demandent à se faire baptiser à l'heure de la mort. Voilà comme on en sauve une partie. Quant aux enfants, on peut compter sur les trois quarts qui ne vivent pas jusqu'à l'âge de raison. Ces ssuvages ont été autrefois corrompus par les blancs, et voilà ce qui met un obstacle à leur conversion ; on pourrait ajouter encore la vie oisive qu'ils mènent. Qui aurait cru que l'esclavage est ici en toute vigueur ? cependant rien de plus vrai, et qui plus est, on trafique les esclaves comme de vils animaux, on ne les regarde pas plus que des chiens (c'est le nom ordinaire qu'on leur donne). Pour un cheval on peut avoir un bon esclave, et s'il ne vaut pas grand'chose, pour quelques couvertes. Plusieurs Canadiens en achètent pour leur donner leur liberté. Celui qui est maintenant avec moi et qui est bon cuisinier, a été payé 10 couvertes ; il n'a jamais voulu quitter M. Demers ; au contraire, il lui est très-attaché et lui a rendu de grands services comme interprète.

Voilà une faible esquisse du pays où je suis encore aujourd'hui (23 février), mais je suis à la veille de partir pour faire des missions au nord de Nesqualy et dans les îles voisines. J'oubliais de te dire quelque chose sur le climat qui est ici très-salubre. L'été est tempéré par les vents qui soufflent continuellement du côté de la mer. L'hiver n'a commencé cette année qu'après Noël : encore il n'y avait point de neige. Plus tard, il en est tombé, mais elle n'est resté sur la terre que deux jours. Ce qui est le plus incommode, et ce qui empêche de faire des missions l'hiver, ce sont les grandes pluies qui ont lieu presque continuellement dans le mois de janvier et une partie de février ; quelquefois elles commencent en décembre. Cependant cela n'empêche point les habitants de labourer leurs terres. Les semailles se font en partie dans les mois de novembre et de décembre, et l'autre partie dans février et mars. Ici, on ne fait point de foin ; les animaux vivent continuellement dans les champs.



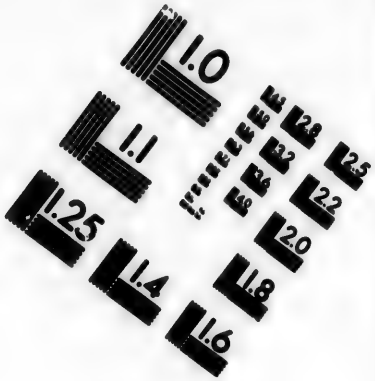
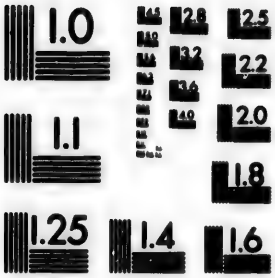
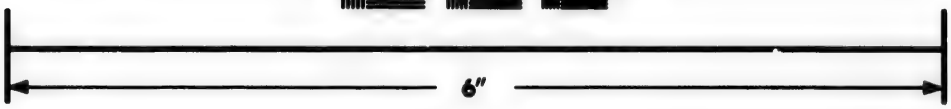
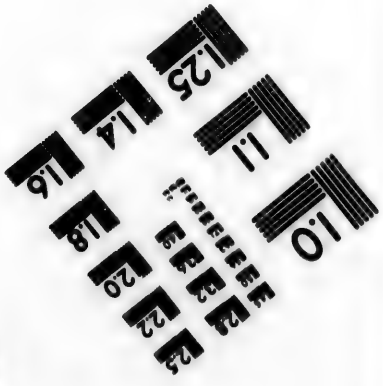


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Nos forêts sont remplies de castors, de chevreuils et de loups. Presque continuellement on a ici quelques-uns de ces animaux pour se nourrir. Nulle part ailleurs le gibier n'est aussi abondant qu'ici, et les espèces en sont très-variées. Nos forêts sont abondamment pourvues de perdrix, et nos rivières d'*outardes*, de canards, de cygnes, de pélicans, etc., etc. Les champs sont quelquefois couverts de grues.

Je me borne à ce peu de détails, je ne connais pas encore assez le pays pour en dire bien long. Je n'ai fait encore aucune mission chez les sauvages; mais aussitôt que je serai au fait des affaires, je t'en dirai autant que tu peux en exiger de moi. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'y paraît rien de difficile pour quiconque a un peu de zèle. Les voyages se font en partie à cheval, en partie en canot; il n'y a que les nuits en hiver qui sont un peu dures, surtout quand il y a abondance de pluie, mais on s'y accoutume bien vîte, et on dort aussi bien à la belle étoile que dans le lit le plus mollet.

Au moment où je finis cette narration infinissable, il est question d'établir une mission au nord de Nesqualy; c'est ton ami qui est destiné à aller le premier porter la lumière de l'évangile dans cette terre qui adore encore le démon. Je ne sais pas encore bien où sera ma résidence; toutefois elle ne sera pas sur le continent. La Compagnie fait des préparatifs pour aller bâtir un fort dans l'île Vancouver. M. Douglas, qui sera le commandant de l'expédition, se fera un plaisir de me donner un passage sur son steamboat; ainsi dans quelques jours je vais partir d'ici pour me rendre à Nesqualy et prendre là le steamboat avec l'expédition. Si je ne fixe pas là ma résidence, ce sera à coup sûr dans l'île de Whitebay où M. Blanchet a déjà planté une croix, et où les sauvages ont montré de très-bonnes dispositions. Il n'y a dans ces îles encore aucun blanc, et si je vais à Whitebay, j'y serai seul. L'île de Vancouver ou de Quadra me tente beaucoup. En y allant avec la Compagnie, je préviendrai les maux que pourraient porter les blancs qui vont être de l'expédition, et en fixant là ma résidence, rien ne m'empêcherait de visiter de temps en temps les insulaires de Whitebay qui ne seront qu'à environ 10 lieues du nouveau fort. Il y a ici quelque danger de la part des sauvages du nord qui viennent fréquemment faire la guerre à leurs voisins et les

prennent pour esclaves. La grande tribu des YOUGLETATS est en partie campée sur l'extrémité nord de l'île Vancouver, et fait trembler les navires les mieux armés. Ils ne respirent que le sang et le carnage. Je ne vois qu'eux qui pourraient m'ôter la vie du corps, et encore je ne crains guères. Il y a un de leurs chefs qui a vu M. Demers l'année dernière à la rivière Fraser, et il a fait baptiser un de ses enfants. On ne saurait s'imaginer quelle idée ces barbares se sont faite des missionnaires ; ils désirent tous avec empressement les voir, et ne les abordent qu'en tremblant. Ce chef yougletat qui a vu M. Demers ne s'est approché du missionnaire qu'en se traînant à genoux et tremblant de tout son corps. Je serais très-satisfait d'être pris comme esclave par un parti de guerriers de cette nation ; je serais certain de les dompter en peu de temps.

La dernière fois que M. Demers a parcouru les bords de la mer au nord de Nesqualy, les sauvages se sont montrés fort empressés à recevoir la bonne nouvelle, et environ 775 enfants ont reçu le baptême.

J'allais faire un oubli, omettre de te parler de nos langues sauvages ; c'est une véritable confusion : autant de langues que de tribus. Depuis l'embouchure de la Colombie jusqu'à Walamette, on en compte six entièrement différentes. Les Cawlitz ont aussi leur idiôme à part ; et au nord de Nesqualy on peut en compter plus de vingt. Toutes ces langues sont difficiles à apprendre, si on en excepte le jargon tchinouc que je connais bien maintenant (a). Toutes sont difficiles à prononcer, à cause de la multiplicité des sons gutturaux. Il est absolument impossible d'en écrire la prononciation avec les lettres qui nous sont connues. Le *k* est tellement prononcé de la gorge, qu'il n'y a que les sauvages qui puissent bien le

(a) Le jargon tchinouc est tiré en grande partie de la langue des véritables Tchinoucs qui habitent près du fort George. Cette langue est très-pauvre et insuffisante. Dans 15 jours on peut facilement l'apprendre. Il est absolument inutile d'en former une grammaire ou un dictionnaire ; d'ailleurs on ne pourrait en donner la prononciation : il faut absolument l'entendre prononcer, et encore on a de la peine à la saisir. Dans le rapport de 1842, il y a plusieurs noms d'hommes et de nations, et je suis certain qu'il n'y en a pas un que tu pourrais reconnaître en l'entendant prononcer correctement.

prononcer. L'*r* ne figure point dans leur alphabet, ainsi que quelques autres lettres. Presque toutes les nations répandues dans les environs de Vancouver, de Walamette et de Cawlitz parlent un peu le tchinouc.

Le cawlitz paraît être riche en expressions, de même que la langue des Snéomus (nom que M. Blanchet a écrit *Snéhomishs*) que je commence à étudier. Quand je la saurai bien, je ferai mon possible pour en faire une petite grammaire et une espèce de dictionnaire. Je crois pouvoir venir à bout de me faire entendre de plusieurs nations en peu de temps, et cela dans leurs idiômes propres : ce qui aura un grand avantage sur les interprètes, dont se sont servis jusqu'à présent MM. Demers et Blanchet.

Tu ne seras peut-être pas fâché de trouver ici une de nos prières en jargon tchinouc : c'est le *Pater*. Les mots soulignés sont ceux dont la prononciation est impossible pour quiconque ne l'a pas entendue. Partout l'*u* se prononce comme *ou*.

Nsayea Papa *Sakalé* mayea mitlaïr, mamue
Notre père en haut toi rester fais
sanctifié mayea name, mamue tehaco pus nsayea
ton nom fais venir pour notre
Tayé mayea. Mamue pus comtax mayea wawa
chef toi. Fais connaître ta parole
copa éléhé cakua *Sakalé*. Patlatché nsayea,
sur la terre comme en haut. Donne nous
okuc sun, nsayea sapelil, cakua canawé sun.
en ce jour, notre pain comme tous les jours,
Pi copet comtax nsayea mashatshi, cakua nsayea
et cesse de connaître nos péchés comme nous
copet comtax pus claxta mamue mashatshi copa
cessons de connaître pour ceux qui ont fait du mal contre
nsayea. Pi wēc mamue tlālsa nsayea copa
nous, et ne fais pas aller nous au
mashatshi, pi mamue tlac nsayea copa mashatshi.
péché et fais retirer nous du mal.
Kuanissom tloch cakua.
Toujours bon comme ça.
Ainsi soit-il.

QUELQUES MOTS TCHINOUCS ET SNÉOMUS.

Dieu.....	Sakalé-Tayé, (chef d'enhaut)	Shôc Siab, (chef d'en haut).
Homme.....	Man.....	Stobshe.
Femme.....	Tlutchimi.....	Sladai.
Petit garçon....	Tanas man.....	Tshatshashe.
Bon.....	Tloch.....	Tlôbe.
Chef..... ...	Tayé.....	Siab.
Chevreuil.....	Mawich.....	Skéguats.
Corps..... ...	Etluil.....	Biats.
Saumon.....	Salmon.....	Skuits.
Chien	Camux.....	Skumai.
Estomac.....	Tomtom	Sélédeguats.
Mort.....	Memmeiust.....	Attebid.
Yeux	Siakus.....	Calob.
Manger.....	Makumac.....	Ohaltên.

J'espère que tu ne feras pas de reproche sur la longueur de ce journal, puisque tu l'as demandé ainsi. Il m'a coûté un peu de travail au milieu de mes occupations quotidiennes; mais cela n'est rien si je puis atteindre le but que je me propose, celui de plaire à un ami qui s'intéresse à mon sort.

Reçois donc ce petit ouvrage, mon cher Cyprien, comme un gage de mon sincère attachement et de l'amitié que n'ont pu affaiblir les 9,000 lieues que j'ai parcourues depuis que nous nous, sommes séparés. Je finis enfin, mais à regret. Adieu, mon petit frère; sois heureux, que la paix soit avec toi, l'amour de notre bon maître notre sentier, et l'espérance notre soutien. Adieu.

Crois-moi, pour la vie,

ton plus fidèle ami et frère,

J. B. Z. BOLDUC, Ptre.

(For date of completion see note to p. 6)